

LA VALIDITÉ DE LA THÉORIE TRIADIQUE
DE L'INTERPRÉTATION SELON DONALD DAVIDSON:
LA THÉORIE DE LA PERTINENCE ET
LE CAS DES *FOUS DE BASSAN* D'ANNE HÉBERT

by

Ruth Pinnegar

Thesis submitted in conformity with the requirements
for the degree of Doctor of Philosophy
Graduate Department of French
University of Toronto

© Copyright by Ruth Pinnegar 1999



National Library
of Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

Acquisitions et
services bibliographiques

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file Votre référence

Our file Notre référence

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-41274-1

Canada

ABSTRACT

LA VALIDITÉ DE LA THÉORIE TRIADIQUE DE L'INTERPRÉTATION SELON DONALD DAVIDSON: LA THÉORIE DE LA PERTINENCE ET LE CAS DES *FOUS DE BASSAN* D'ANNE HÉBERT

by
Ruth Pinnegar

Doctor of Philosophy, 1999
Graduate Department of French
University of Toronto

Le point de vue de cette thèse est pratique, pragmatique et cognitiviste. Par conséquent, un des buts de ce travail est de mettre en cause la thèse principale de la tradition continentale à propos de l'interprétation, c'est-à-dire que l'interprétation littéraire et l'interprétation ordinaire sont foncièrement différentes. À l'heure actuelle, Donald Davidson est une des figures les plus respectées en philosophie analytique. En tant que théorie communicative de l'interprétation, la triangulation de Davidson s'annonce comme une ressource potentielle permettant d'expliquer le processus interprétatif impliqué par la lecture de textes littéraires. La théorie de la triangulation repose sur un fondement théorique sous-jacent qui précise la raison de sa constitution et qui justifie sa généralisation à tout type de communication humaine.

La théorie de la pertinence de Dan Sperber et de Deirdre Wilson, théorie pragmatique et cognitiviste, offre la meilleure explication du processus par lequel l'interprète exploite les trois types de connaissances postulés par la triangulation davidsonienne et de la ligne directrice que l'interprète suit dans ses choix interprétatifs. La mise en place de cette théorie

cognitiviste comme support méthodologique à la triangulation de Davidson se justifie, selon nous, par les maints points de rencontre entre les deux théories.

La théorie hybride qui en résulte nous servira d'outil d'analyse textuelle et théorique. *Les Fous de bassan* d'Anne Hébert thématise, de par son contenu linguistique, les mêmes procédés qui servent à déterminer ce contenu linguistique. Mais nous soutenons que les mêmes procédés inférentiels s'appliquent également à tout énoncé de fiction littéraire quelque soit son contenu linguistique. Enfin, nous postulerons une relation entre la pratique de la lecture des énoncés de fiction et la capacité d'une personne de comprendre le monde et d'autres esprits.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION.		1
CHAPITRE 1.	<u>L'interprétation</u>	8
	1.1 Deux traditions: la philosophie continentale et la philosophie analytique	
	1.2 Préambule: la triangulation selon Thomas Kent	
	1.3 L'interprétation	
	1.4 L'herméneutique gadamerienne	
	1.5 L'auteur: psyché, sources et société	
	1.6 Le formalisme: le texte objet	
	1.7 Le texte comme communication	
	1.8 Les sciences cognitives	
CHAPITRE 2.	<u>L'interprétation selon Donald Davidson</u>	55
	2.1 Vérité et connaissance	
	2.2 Objectivité, subjectivité, intersubjectivité	
	2.3 L'indétermination de l'interprétation	
	2.4 Intention et sens	
CHAPITRE 3.	<u>La théorie de la pertinence</u>	88
	3.1 La pragmatique cognitiviste	
	3.2 La théorie de la pertinence	
	3.3 La déduction inférentielle	
	3.4 Les théories initiales et suffisantes de Davidson	
	3.5 Pertinence et triangulation	
CHAPITRE 4.	<u>Une théorie de l'interprétation des énoncés de fiction</u>	116
	4.1 Le problème ontologique: deux approches	
	4.2 Des choses et des personnes inexistantes	
	4.3 La vérité de l'énoncé de fiction	
	4.4 L'énoncé de fiction comme métaphore	
	4.5 La pertinence réelle de l'énoncé de fiction	
	4.6 Le personnage comme échafaudage conceptuel	

CHAPITRE 5.	<u><i>Les Fous de bassan: L'indétermination de l'interprétation</i></u>	145
5.1	La pertinence du récit	
5.2	La présomption de pertinence optimale	
5.3	L'hypothèse anticipatoire	
5.4	<i>Les Fous de bassan: un défi cognitif</i>	
5.5	Analyses textuelles: les procédés inférentiels	
5.51	Analyse #1: Le fond normatif	
5.52	Analyse #2: Renforcement d'une tendance conceptuelle	
5.53	Analyse #3: La complexification du personnage-narrateur: les choix d'inclusion et d'exclusion	
5.54	Analyse #4: Intention indéterminée, interprétation indéterminée	
5.55	Analyse #5: Un personnage fait de contradictions	
5.6	Conclusions	
CHAPITRE 6.	<u>Conclusions</u>	194
6.1	La triangulation littéraire	
6.2	La connaissance	
6.3	Conclusions	
BIBLIOGRAPHIE.		
(1)	<u>La philosophie de Donald Davidson</u>	210
(2)	<u>La pragmatique et la théorie de la pertinence</u>	215
(3)	<u>Autres textes théoriques</u>	217
(4)	<u><i>Les Fous de bassan</i> d'Anne Hébert</u>	222

INTRODUCTION

À l'heure actuelle, Donald Davidson est une des figures les plus respectées en philosophie analytique. Les travaux de Davidson se situent dans la lignée anglaise et américaine d'où sont sortis Ludwig Wittgenstein, J.R. Searle, Richard Rorty, J.L. Austin et Paul Grice. Mais contrairement à ces penseurs, dont les philosophies infiltraient les discussions de théoriciens littéraires depuis vingt ans, Davidson n'est entré que tout récemment sur la scène littéraire.

Depuis la publication, en 1980 et 1984, de deux volumes d'essais,¹ les théories de Davidson qui traitent de l'interprétation, de la subjectivité et de l'objectivité, du lien entre corps et esprit et d'autres sujets, sont devenues célèbres, et cela avec raison, dans le monde d'études philosophiques. Mais ce n'est pas avant la publication, en 1993, d'un recueil intitulé *Literary Theory After Davidson*² que l'emploi des théories de Davidson s'est répandu en

¹ Donald Davidson, *Essays on Actions and Events*, (Oxford, Clarendon, 1980); *Inquiries Into Truth and Interpretation*, (Oxford, Clarendon, 1984).

² Reed Way Dasenbrock (ed.), *Literary Theory After Davidson*, (University Park, Pennsylvania State U.P., 1993).

études littéraires.

Notre étude s'est inspirée d'un des essais recueillis dans cette collection. Dans son essai "Interpretation and Triangulation: A Davidsonian Critique of Reader-Oriented Literary Theory" Thomas Kent tente de traduire dans le domaine littéraire une des idées théoriques de Davidson, c'est-à-dire celle de la triangulation. En tant que théorie communicative de l'interprétation, la triangulation s'annonce comme une ressource potentielle permettant d'expliquer le processus interprétatif impliqué par la lecture de textes littéraires. Quant à nous, la tentative de Kent ne réussit pas, mais son projet philosophique est essentiellement valable. C'est la raison pour laquelle nous en prenons la relève en rédigeant cette étude.

Le point de vue de cette thèse est pratique, pragmatique et cognitiviste. Par conséquent, un des buts de ce travail est de mettre en cause la thèse principale de la tradition continentale à propos de l'interprétation, c'est-à-dire que l'interprétation littéraire et l'interprétation ordinaire sont foncièrement différentes.

Pour ce faire, nous présenterons une étude en six chapitres. Dans les trois premiers chapitres nous mettrons en place les principes de base philosophiques, cognitifs et pragmatiques. Le quatrième chapitre présentera une théorie de l'interprétation littéraire qui met en pratique les démarches précisées dans les trois premiers chapitres. Dans le cinquième chapitre, nous appliquerons ces principes à l'analyse de l'étape préliminaire et inconsciente de l'interprétation d'un énoncé de fiction littéraire. Enfin, notre étude s'achèvera en proposant des précisions, des modifications et des rectifications des thèses actuellement acceptées dans le domaine de la théorie de l'interprétation littéraire.

On peut critiquer d'au moins deux points de vue la tentative de Thomas Kent

d'approprier la théorie de la triangulation de Davidson dans le but d'expliquer le dispositif de l'interprétation du texte littéraire. Tout d'abord, le modèle implicite d'interprétation littéraire qui sert de point de départ à la traduction théorique ne représente pas convenablement, d'après nous, les processus qui y sont impliqués, ce qui doit, en fin de compte, invalider le modèle qui en résulte. Même si l'appropriation de la théorie davidsonienne par Kent respecte l'idée générale de la triangulation, Kent finit par contredire certains des principes fondamentaux de la philosophie de Davidson. Des principes faute de quoi la triangulation ne serait plus qu'une autre métaphore spirituelle, tout comme "le cercle herméneutique" ou "the suspension of disbelief". Cette "continentalisation" de la philosophie analytique irait à l'encontre du but original de son importation en théorie littéraire, à savoir la précision des éléments et des procédés que ces métaphores-là laissaient passer sous silence.

Notre discussion commencera par un résumé du conflit apparent entre les deux traditions philosophiques, c'est-à-dire la tradition continentale et la tradition analytique. Dans cette optique, en soulignant les avantages de la philosophie analytique comme outil en études littéraires nous rendrons raison à nos choix méthodologiques et philosophiques.

L'apport de la philosophie à la théorie littéraire depuis les années 70 manifeste le désir des théoriciens littéraires d'apporter à la compréhension de l'interprétation littéraire une perspective plus large et plus scientifique. Nous offrirons un survol sélectif de la théorie littéraire de ses débuts modernes dans l'herméneutique phénoménologique jusqu'aux avancées les plus récentes de la pragmatique afin de mettre en relief les conceptualisations variées des éléments de la situation d'interprétation littéraire: le texte de fiction littéraire, le sens (littéral, figuré, littéraire), l'auteur, le lecteur et, bien sûr, le processus ou la structure de l'interprétation

littéraire. Ce survol permettra de préciser par la suite, les aspects de la situation de l'interprétation littéraire déformés dans la version de triangulation littéraire avancée par Kent.

Le deuxième chapitre proposera un résumé de la théorie davidsonienne de l'interprétation du langage.³ La théorie de la triangulation repose sur un fondement théorique sous-jacent qui précise la raison de sa constitution et qui justifie sa généralisation à tout type de communication humaine. Les aspects de la communication qui nous préoccuperont dans le cadre de cette étude consistent en deux thèmes principaux: les présupposés nécessaires à l'interprétation et les conséquences épistémologiques de l'interprétation par rapport à la connaissance du monde, d'autres esprits et de soi-même.

Le progrès de l'interprète d'un état d'ignorance jusqu'à la compréhension figure largement dans la théorie de la triangulation. Cependant, Davidson ne s'efforce pas de préciser davantage la ligne directrice et les stratégies qui permettront à l'interprète de saisir le vouloir dire du locuteur. Tout ce qu'il affirme à ce sujet est que ce processus ne dépend ni du code linguistique ni de conventions mais dépend plutôt d'un savoir général vis-à-vis du monde et des esprits qui s'acquiert et s'améliore par la pratique. Le troisième chapitre présente la méthode cognitive-pragmatique qui servira à préciser les stratégies et les processus qui doivent mener l'interprète de ses prévisions initiales de ce que le locuteur veut communiquer jusqu'à la reconnaissance du sens intentionné.

La théorie de la pertinence de Dan Sperber et de Deirdre Wilson, une théorie pragmatique et cognitiviste, offre la meilleure explication du processus par lequel l'interprète

³ Davidson a développé aussi des théories des actes et des événements, parmi d'autres, mais nous ne nous en servirons pas. Nous nous en tenons aux aspects de la philosophie davidsonienne qui traitent de l'interprétation.

exploite les trois types de connaissances postulés par Davidson, et de la ligne directrice qui le dirige dans ses choix interprétatifs. La mise en place de cette théorie cognitiviste comme support à la triangulation davidsonienne se justifie, selon nous, par les maints points de rencontre entre les deux théories. Un compte rendu détaillé de la théorie de la pertinence permet de souligner cette complémentarité et d'illustrer pourquoi cette théorie est la meilleure pour mener une analyse détaillée de l'interprétation spontanée d'une oeuvre littéraire.

L'importance particulière de cette théorie interprétative réside dans son champ d'applicabilité: la théorie de la pertinence traite des procédés interprétatifs cognitifs qui sont mis en jeu inconsciemment et sans exception lorsque l'interprète remarque un stimulus ostensif de communication. Elle traite donc de ce qu'on doit faire, non pas de ce qu'on peut faire. Sera exclue donc de notre considération la structuration consciente d'une interprétation littéraire, soit pour délimiter consciemment les chemins interprétatifs possibles, soit pour justifier telle délimitation devant un auditoire.

Le quatrième chapitre se dégage en deux moments. Dans la première partie, nous esquisserons une théorie des énoncés de fiction (Anne Reboul) qui s'élabore en fonction et à partir de la théorie de la pertinence. Nous présenterons, par la suite, une illustration adaptée de sa théorie et, finalement, nous apporterons des ajouts à sa théorie pour qu'elle soit suffisamment développée comme outil d'analyse textuelle.

Le cinquième chapitre se concentrera sur l'élaboration de deux postulats théoriques, l'un au sujet de la fonction pragmatique des personnages et de la diégèse dans l'énoncé de fiction et l'autre sur l'initiation et le développement d'une identité du personnage. Notre

analyse textuelle portera sur des extraits tirés du roman *Les Fous de bassan* d'Anne Hébert.⁴ Ce n'est ni le contenu linguistique de ce roman ni le résultat éventuel du processus (soit un métatexte) qui nous intéressent. L'étape qui nous intéresse se retrouve, justement, entre la perception des mots, et la sélection consciente d'une seule interprétation. C'est là où s'insèrent les processus cognitifs. Nous soutenons que les structures et les tendances du raisonnement inférentiel qui résulte de la lecture d'un roman ne diffèrent pas du processus parallèle dans l'interprétation ordinaire. Une analyse délibérée des étapes inférentielles incitées par les formes logiques du texte des *Fous de bassan* révélera comment une forte impression de contradiction et d'incertitude peut surgir du traitement d'un texte qui, au niveau du récit, ne présente pas de contradictions explicites. *Les Fous de bassan* thématise, de par son contenu linguistique, les mêmes procédés qui servent à déterminer ce contenu linguistique. Mais nous soutenons que les mêmes procédés inférentiels s'appliquent également à tout énoncé de fiction littéraire quelque soit son contenu linguistique.

Le dernier chapitre comprend trois parties. Dans la première partie, en retournant à la théorie de la triangulation, nous considérerons si notre mise en pratique de la théorie de la pertinence dans notre analyse des *Fous de bassan* a pu confirmer son compatibilité avec la théorie de la triangulation. Dans la deuxième partie, nous mettrons ensemble les thèses que nous avons avancées au sujet de l'interprétation littéraire d'une part, et d'autre part, les thèses théoriques des deux approches pour voir si nous pouvons réussir une adaptation qui répondra à nos attentes. Dans la troisième partie, nous postulerons une relation entre la pratique de la lecture des énoncés de fiction et la capacité de l'individu de comprendre le monde et d'autres

⁴ Anne Hébert, *Les Fous de bassan*, (Paris, Seuil (Points), 1982).

esprits. Nous considérerons cette thèse dans la double perspective de nos idées sur l'interprétation littéraire et la philosophie davidsonienne. Faire autant c'est démontrer la place incontestable de la philosophie analytique dans l'avenir des réflexions sur l'interprétation du fait littéraire.

CHAPITRE 1

L'INTERPRÉTATION

Les études portant sur les liens entre la philosophie et la littérature se sont concentrées pour la plupart sur les points de ressemblance entre celles-ci. Les oeuvres littéraires semblent souvent impliquer des conclusions sur le monde, sur la vie, et sur la nature humaine qu'on pourrait convenablement considérer comme étant d'ordre philosophique. Autrement dit, ce sont des sujets traités principalement par des philosophes: les traits qui distinguent les êtres humains des animaux; l'existence (ou non) d'une conscience morale inhérente chez l'homme; l'isolement complet (ou non) de tout être humain dans son propre corps et cerveau. Ce sont tous des sujets examinés également en philosophie et en littérature.

En second lieu, l'écriture philosophique a souvent été considérée comme un style d'écriture littéraire. Traitant de concepts et d'idées, la philosophie, comme la littérature, doit employer le langage (par opposition à la photographie, par exemple, ou un modèle moléculaire) pour représenter son sujet. Et tout comme la littérature a évolué différemment au

sein de différentes traditions, trouvant différentes formes et méthodes pour s'exprimer, la philosophie en a fait autant.

1.1 Deux traditions: la philosophie continentale et la philosophie analytique

Depuis Kant la philosophie, dans le monde occidental, se laisse diviser, grosso modo, en deux traditions philosophiques, à savoir la tradition continentale et la tradition analytique. Géographiquement, la philosophie continentale est associée à l'Europe continentale, particulièrement la France, alors que la philosophie analytique est associée à l'Amérique du Nord et à l'Europe anglo-saxonne. Mais selon Pascal Engel, traducteur de Davidson et critique de l'institution philosophique française, la différence se manifeste plutôt dans la façon dont chaque tradition "fait" de la philosophie, c'est-à-dire dans les "tempéraments philosophiques" des deux côtés:

The contrast—and the antagonism—between American and French philosophies are, most of the time, designated by the terms “analytic” and “continental.” But these terms are not very accurate, neither geographically nor historically speaking, when applied to sets of philosophical doctrines or theses held within the respective traditions. [...] This does not mean that the terms “analytic” and “continental” do not mean anything. What is distinctive in analytical philosophy is not a set of theses, doctrines, or systems of thought but, rather, a set of attitudes, methods, practices, and mental habits. [...] [P]hilosophical beliefs, ... are best revealed by the way philosophers run their discussions, organize their institutions and their professional (or unprofessional) practices. The contrast between contemporary American and French philosophies is better understood in terms of what one might call their philosophical dispositions, which are manifest in certain behaviors and anecdotes.⁵

La philosophie analytique part du principe selon lequel le progrès est possible en philosophie:

⁵ Pascal Engel, "French and American Philosophical Dispositions", *Stanford French Review*, 15 (1991), 166, 167.

il y a, véritablement, des théories philosophiques qui peuvent être discutées et mises à l'épreuve pour déterminer leur exactitude. Et c'est dans cette optique que certaines théories sont, en philosophie analytique, meilleures que d'autres. L'adéquation d'une théorie est jugée par la réception qu'elle reçoit auprès des collègues, et elle peut être améliorée en tenant compte des critiques spécifiques d'autres philosophes. Bien que les vérités qu'elles poursuivent ne soient pas des vérités scientifiques, la philosophie analytique suppose qu'une méthode basée sur l'argumentation raisonnée et qui procède par tâtonnements permet de garantir le progrès, sinon des solutions absolues. Par opposition à la tradition analytique, la tradition continentale s'inscrit dans le cadre de travaux littéraires:

Typical French philosophers, on the other hand, clearly belong to the "romantic" camp. For them, philosophy is a solitary enterprise, the work of an isolated individual. Clarity and argumentation are not, to say the least, their primary preoccupations. [...] As intellectuals, French philosophers are writers rather than scientists. Consequently, they do not believe that there can be any progress in philosophy. Philosophy seems for them always something that has been done, upon which you can only comment, propose new readings, or to which you come back [...]. Indeed, there have been many variations on the theme of the "end of philosophy".⁶

Les premiers emprunts modernes à la philosophie par les études littéraires étaient, néanmoins, de la tradition continentale, une tradition qui produit des philosophes qui sont des "écrivains" plutôt que des "chercheurs".⁷ Les théoriciens littéraires, travaillant dans une perspective littéraire, sont naturellement attirés davantage aux philosophes qui emploient un style "littéraire", "[s]o we read Plato rather than Aristotle, Hume rather than Kant, Nietzsche rather

⁶ Pascal Engel, "French and American Philosophical Dispositions", *Stanford French Review*, 15 (1991), 168, 169-70.

⁷ Pascal Engel, "French and American Philosophical Dispositions", *Stanford French Review*, 15 (1991), 170.

than Hegel”⁸: bref, nous lisons des philosophes comme Jacques Derrida. Dans son introduction à *Literary Theory After Davidson*, Reed Way Dasenbrock suggère que la réticence de la communauté littéraire à explorer la pertinence potentielle de la philosophie analytique provient de son assimilation de l'attitude de Derrida lui-même face à la tradition analytique:

Derrida not only writes in a unique manner (or range of manners) that has aroused admiration and imitation (if also perplexity and annoyance); he also justifies our ingrained attitude by presenting philosophers who aim at linguistic unobtrusiveness as witting or unwitting participants in ‘logocentrism.’ Our apprehension of the analytic tradition has been shaped by this attitude as well; the philosophers who have had a strong influence on literary theory up to this point have been those who have written in a style attractive to nonphilosophers.⁹

La première grande influence de la philosophie moderne sur les études littéraires a été la théorie derridienne de la déconstruction. Contrairement aux théories littéraires contemporaines de l'époque, la déconstruction tient comme prémisses de base l'absence de toute “correspondance entre l'esprit, le sens et le concept de méthode qui les unit.”¹⁰ [Nous avons traduit.] La plupart des arguments de Derrida étaient antithétiques à la pratique des New Critics américains. Cette méprise absolue du statu quo, et le style espiègle et difficile de la prose derridienne fascinaient la communauté littéraire universitaire et suscitaient l'intérêt des

⁸ Reed Way Dasenbrock, "Introduction: Davidson and Literary Theory" dans Reed Way Dasenbrock, ed., *Literary Theory After Davidson* (University Park: Pennsylvania State U.P., 1993), 2.

⁹ Reed Way Dasenbrock, "Introduction: Davidson and Literary Theory" dans Reed Way Dasenbrock, ed., *Literary Theory After Davidson* (University Park: Pennsylvania State U.P., 1993), 2-3.

¹⁰ Christopher Norris, *Deconstruction: Theory and Practice* (New York: Routledge, 1982), 3.

littéraires. De plus, cet intérêt ne s'en tenait pas seulement aux textes de Derrida mais s'attachait aussi aux philosophes discutés dans ses textes. Ces noms venaient, naturellement, de la tradition continentale dont Derrida était un produit.

Dans son introduction à un recueil d'essais sur les liens entre la philosophie analytique, la déconstruction et la théorie littéraire, Dasenbrock explique comment la déconstruction a ouvert la voie à la philosophie en général comme ressource valable pour les théoriciens littéraires:

One important and insufficiently recognized consequence of the impact of deconstruction on English-language academic culture has been that it has established a proximate point of entry for the larger Continental philosophical tradition on which it depends. Hegel, Nietzsche, Husserl, and Heidegger, to name four central figures, are now often cited and have been assimilated to an extent inconceivable even twenty years ago, when they were regarded as a group of justly forgotten obscurantist, and totalitarian figures by most of the English-speaking world.¹¹

Bien que la déconstruction ait été de loin la théorie philosophique la plus populaire dans les départements de littérature aux États-Unis pendant les années soixante-dix, il y avait également un intérêt moins intense, mais solidement croissant dans ce qui est devenu la théorie des actes de langage. L'étude de J.L. Austin, *How to Do Things With Words*,¹² s'est présentée comme une explication pratique de l'interprétation des énoncés. Austin est sorti de la tradition analytique: sa perspective sur l'interprétation et son style d'expression simple et familier, présente un contraste avec la prose détournée et embrouillante de Derrida. Avec l'arrivée de la

¹¹ Reed Way Dasenbrock, "Redrawing the Lines: An Introduction" dans Reed Way Dasenbrock, ed., *Redrawing the Lines: Analytic Philosophy, Deconstruction, and Literary Theory* (Minneapolis: U. of Minnesota P., 1989), 4.

¹² J.L. Austin, *How to Do Things With Words* (Cambridge, Harvard U.P., 1962).

théorie des actes de parole sur la scène littéraire, les théoriciens littéraires avaient un choix de méthodes philosophiques à incorporer dans leur théorisations.¹³

Lors de la publication en 1977 de l'essai de Derrida "Signature Event Context",¹⁴ qui poursuit une critique des idées d'Austin de la perspective élaborée par Derrida dans *De la grammatologie* (1967), la confrontation entre les deux approches est devenue publique. John Searle a répondu à la critique de Derrida dans "Reiterating the Differences"¹⁵ et Derrida a répondu à la réponse de Searle dans "Limited Inc. abc"¹⁶. Searle prétendait que Derrida ignorait le tableau plus large puisqu'il comparait sur un pied d'égalité deux théories venant de deux traditions philosophiques divergentes, c'est-à-dire la tradition continentale et la tradition l'anglo-américaine. Derrida a défié la prétention de Searle que l'un ou l'autre d'eux pourrait "représenter" une plus grande tradition philosophique, ou que de telles "traditions" existaient.

¹³ Dasenbrock décrit ce mélange inattendu d'influences philosophiques dans les domaines littéraires: "So in the years between 1965 and 1975, there was a renewal of contact between philosophy and literary criticism. But this renewal was somewhat paradoxical in that critics were attending to two different philosophical traditions that had little to do with each other and saw each other in extremely negative terms (when they paid any attention to each other at all). Continental philosophers did not reciprocate the horror with which they were regarded by Anglo-American philosophers as much as repay it with indifference. But given the increasing contact between each tradition and literary theory, this situation was not likely to last."

(Reed Way Dasenbrock, "Redrawing the Lines: An Introduction" dans Reed Way Dasenbrock, ed., *Redrawing the Lines: Analytic Philosophy, Deconstruction, and Literary Theory* (Minneapolis: U. of Minnesota P., 1989), 6.)

¹⁴ Jacques Derrida, "Signature Event Context" in *Glyph: Johns Hopkins Textual Studies* (Baltimore, Johns Hopkins U.P., 1977), 172-97.

¹⁵ J.R. Searle, "Reiterating the Differences: A Reply to Derrida" in *Glyph: Johns Hopkins Textual Studies* (Baltimore, Johns Hopkins U.P., 1977), 198-208.

¹⁶ Jacques Derrida, "Limited Inc abc", *Glyph 2*, (1977), 162-254.

L'incapacité de Derrida et de Searle de se faire comprendre semble soutenir la distinction de Searle. D' autre part, ce même échec sert également à soutenir une des critiques principales venant de Derrida, c'est-à-dire, "Austin's privileging communicative success over communicative failure" comme point de mire dans ses analyses des actes de langage.¹⁷ Cette discussion entre philosophes avait l'effet de mettre en relief plusieurs conflits contemporains dans le champs des études littéraires, conflits qui provoquaient une mise en question de suppositions théoriques acceptées.¹⁸ Richard Rorty suggère que le conflit entre Derrida et Searle pourrait bien être moins un conflit entre deux traditions — continentale et anglo-américaine — et plus un conflit entre deux positions, nommément la position fondationnaliste et la position anti-fondationnaliste.¹⁹

¹⁷ Reed Way Dasenbrock, "Redrawing the Lines: An Introduction" dans Reed Way Dasenbrock, ed., *Redrawing the Lines: Analytic Philosophy, Deconstruction, and Literary Theory* (Minneapolis: U. of Minnesota P., 1989), 7.

¹⁸ D'après Dasenbrock, ce débat prouvait l'utilité de l'influence philosophique pour les études littéraires tandis qu'il soulignait encore une fois le manque d'entendement entre les deux traditions philosophiques: "... literary critics paid a good deal of attention to this exchange—much more than did philosophers—because it was so congruent with debates already in progress in literary theory, and this reinforced both the sense that literary theory could benefit by attending to philosophy and the sense that these two philosophical traditions had little to do with each other. Paradoxically, the space separating literary theorists and philosophers seemed smaller than that separating different species of philosophers."

(Reed Way Dasenbrock, "Redrawing the Lines: An Introduction" dans Reed Way Dasenbrock, ed., *Redrawing the Lines: Analytic Philosophy, Deconstruction, and Literary Theory* (Minneapolis: U. of Minnesota P., 1989), 8.)

¹⁹ C'est Dasenbrock qui suggère ces deux termes dans sa discussion de l'étude de Rorty, *Philosophy and the Mirror of Nature* (1979): "In *Philosophy and the Mirror of Nature* (1979), Rorty presented the work of Wittgenstein, Heidegger, and John Dewey as all parallel 'deconstructions' of philosophy's traditional claim to privilege, to be the discipline that adjudicates the claims to knowledge advanced by the others. Philosophy had long presented itself as the epistemological foundation for all disciplines of knowledge, but

To drop the notion of the philosopher as knowing something about knowing which nobody else knows so well would be to drop the notion that [...] there is something called 'philosophical method' or 'philosophical technique' or 'the philosophical point of view' which enables the professional philosopher, *ex officio*, to have interesting views about, say, the respectability of psychoanalysis, the legitimacy of certain dubious laws, the resolution of moral dilemmas, the 'soundness' of schools of historiography or literary criticism, and the like. [...]

In our time Dewey, Wittgenstein, and Heidegger are the great edifying, peripheral thinkers. All three made it as difficult as possible to take their thoughts as expressing views on traditional philosophical problems, or as making constructive proposals for philosophy as a cooperative and progressive discipline. They make fun of the classic picture of man, the picture which contains systematic philosophy, the search for universal commensuration in a final vocabulary.²⁰

Cependant, ni Derrida ni Austin n'est représentatif de la tradition à laquelle il est associé. La renommée de Derrida s'est déclenchée ici, sur le continent nord-américain. En Europe il y avait, dans un premier temps, peu d'intérêt pour ses idées et son style curieux était trop exagéré même pour ses confrères du continent. Ce n'est qu'après avoir réalisé la célébrité en Amérique que Derrida a enfin gagné des disciples en France où il ne deviendrait jamais la célébrité qu'il était en Amérique du Nord.

Dans le même esprit, le travail d'Austin était une réaction à la tradition et à sa propre

these antifoundational philosophers argued that there was no such foundation to knowledge. [...] Rorty's alignment of figures from very different philosophical traditions as all turning on and questioning those traditions replaces Searle's distinction between two sharply opposed traditions with a distinction between those of each tradition who challenge the project. [...] Derrida—unlike Searle—is questioning traditional foundationalist claims of philosophy...."

(Reed Way Dasenbrock, "Redrawing the Lines: An Introduction" dans Reed Way Dasenbrock, ed., *Redrawing the Lines: Analytic Philosophy, Deconstruction, and Literary Theory* (Minneapolis: U. of Minnesota P., 1989), 9.)

²⁰ Richard Rorty, *Philosophy and the Mirror of Nature* (Princeton, NJ: Princeton U.P., 1979), 368, 392-3.

formation analytiques:

Austin is [...] a philosopher reacting against the harder line of analytic philosophy concerned with logic, with philosophy of science, with solving the problems of truth and reference. The explicit starting point of his seminal *How to Do Things With Words* is a critique of the logical positivism of the Vienna Circle. Precisely what delights such literary readers of Austin as Stanley Fish and Shoshana Felman — the personal voice, the offhand manner, the use of colloquial examples — is part of a conscious and deliberate rejection of the more scientific tone and approach of other varieties of analytic philosophy.²¹

Alors, les théoriciens littéraires, sans la formation philosophique nécessaire pour bien situer Austin et Derrida, relativement, vis-à-vis des plus grand courants de la philosophie, croyaient à tort qu'en lisant ces auteurs ils finiraient par reconnaître la philosophie analytique par rapport à la philosophie continentale. Ils savaient que Derrida est un philosophe continental, et puisque c'était pour la plupart d'entre eux leur seule expérience de la philosophie, ils ont supposé que ce qui était différent entre, par exemple, Derrida et Austin, était représentatif des différences entre les deux traditions en général. En fait, selon Dasenbrock, ils lisaient tout ce qui n'était *pas* typique de la philosophie analytique. Le livre intitulé *Philosophy and the Mirror of Nature*, par Richard Rorty, a joué un rôle important dans la présentation de la philosophie analytique aux littéraires, par son format attrayant et compréhensible. Par ailleurs, comme le souligne Dasenbrock dans le passage suivant, ce livre ne représente pas la tradition analytique dans son ensemble:

... there is a sense in which literary theorists have absorbed analytic philosophy primarily through being interested in the reaction against it. The work of Richard Rorty has been an important agent in this contradictory process: *Philosophy and the Mirror of Nature* tells us that we do not need to respect

²¹ Reed Way Dasenbrock, "Introduction: Davidson and Literary Theory" dans Reed Way Dasenbrock, ed., *Literary Theory After Davidson* (University Park: Pennsylvania State U.P., 1993), 3.

philosophy's claim to be the "master discipline," and in particular that analytic philosophy has self-deconstructed, yet *Philosophy and the Mirror of Nature* was also the first detailed introduction to contemporary analytic philosophy for many literary theorists. These claims of Rorty's have encouraged solemn pronouncements such as Cornel West's that "Rorty strikes a deathblow to modern North Atlantic [analytic] philosophy" (263); this comes from a book with the Rortyan title, *Post-Analytic Philosophy*, a title that perfectly expresses Rorty's sense that analytic philosophy is somehow moribund. Obviously, such reports of the death of analytic philosophy are greatly exaggerated, as can be shown by Rorty's own continuing reliance on the analytic work of Davidson and others (see esp. *Contingency, Irony, and Solidarity*), but their very currency has accentuated the tendency among literary theorists to absorb only the self-deconstructing eddy within analytic philosophy, not the main current. We have by and large learned about analytic philosophy by hearing accounts of its demise, and it should occasion no real surprise if that should produce an odd and partial understanding.²²

Cette "compréhension particulière et incomplète" de ce qui constitue la philosophie analytique continue à affecter la réception de celle-ci par les théoriciens littéraires. La réception de la philosophie de Donald Davidson en est un cas exemplaire:

Despite the fundamental differences between the antianalytic philosophers such as Austin and Wittgenstein and more purely analytic philosophers like Davidson, Davidson has been treated just as Austin and Wittgenstein have been by literary theorists. In each case, the analytic philosopher was initially introduced as an opposite — in some cases, as an antidote — to deconstruction, but as the discussion continued, this opposition was transformed if not obliterated entirely.²³

Derrida étant le premier philosophe connu des études littéraires, il est devenu la mesure de chaque nouveau philosophe sur la scène littéraire. Les théories de Davidson ne sauront pas

²² Reed Way Dasenbrock, "Introduction: Davidson and Literary Theory" dans Reed Way Dasenbrock, ed., *Literary Theory After Davidson* (University Park: Pennsylvania State U.P., 1993), 3-4.

²³ Reed Way Dasenbrock, "Introduction: Davidson and Literary Theory" dans Reed Way Dasenbrock, ed., *Literary Theory After Davidson* (University Park: Pennsylvania State U.P., 1993), 6.

éviter ce "procès". Presque toutes les études sur Davidson faites par des théoriciens littéraires sont des comparaisons de ses idées avec celles de Derrida. Des fois les auteurs arrivent à la conclusion que les théories de Davidson sont supérieures, d'autres fois ils décident qu'elles sont très semblables aux théories derridiennes.²⁴ Dasenbrock avertit que cette tendance d'assimilation/discrimination, que subissent actuellement les théories de Davidson, a souvent comme conséquence la déformation des idées initiales.²⁵

What sense can we make of this reception of Davidson's work? First, we need to remember that it is not Davidson who is obsessed with or who cannot make up his mind about Derrida, for he has paid no more attention to Derrida or the philosophical tradition in which he works than Derrida has paid him or his tradition. We are the ones trying to synthesize two philosophical traditions and come to some sense of what they imply for literary theory. To a certain extent, we always find what we are looking for in such cross-disciplinary borrowings: one looking for an opposite to deconstruction will find one; one looking for a resemblance will also find one. But this process of translating analytic arguments into the realm of literary theory has not been at all random or haphazard..... The narrative has had a preexisting shape, and that shape has been determined by the dominant presence of deconstruction and the figure of Jacques Derrida in the minds of literary theorists. It has been because of Derrida's inescapable presence that the question brought to a consideration of Davidson's work has been a simple one: Where does Davidson stand in relation to Derrida? The inescapableness of this question for literary theory can be shown in the fact that precisely the same question has been asked of Austin, constructed by Searle but also by Barbara Johnson, Sam Weber, and others as an opposite to Derrida (before Felman, Fish, and others transformed him into an ally of Derrida), and of Wittgenstein, constructed by Altieri, Abrams, Ellis, and others as an opposite to Derrida and subsequently construed

²⁴ Reed Way Dasenbrock, "Introduction: Davidson and Literary Theory" dans Reed Way Dasenbrock, ed., *Literary Theory After Davidson* (University Park: Pennsylvania State U.P., 1993), 9-10.

²⁵ Pascal Engel bâtit une critique tranchante de cette tendance dans son article "Interpretation Without Hermeneutics: A Plea Against Ecumenism" (*Topoi*, 10:2 (1991), 137-146). Son argument est centré sur la similitude que plusieurs théoriciens (Rorty et Putnam entre autres) veulent voir entre la philosophie herméneutique de Gadamer et la théorie de l'interprétation de Davidson.

by Staten, Winspur, Wheeler, and others as an ally, a “conservative deconstructor,” to use a phrase of Wheeler’s.²⁶

La présente étude, par contre, n'est pas l'une de celles qui visent à montrer comment les théories de Davidson sont semblables à, ou incompatibles avec d'autres théories philosophiques déjà adoptées par les études littéraires, y compris la philosophie continentale. À la différence de l'herméneutique, la philosophie analytique et surtout le concept davidsonien de la triangulation, considère l'interprétation (de tout genre de phénomène) comme une fonction cognitive intégrante de l'esprit humain. De ce fait, la philosophie analytique peut contribuer aux études littéraires en raison de son traitement des principes les plus fondamentaux de l'interprétation, des principes qui doivent s'appliquer à tout genre d'interprétation, y compris l'interprétation littéraire.

1.2 Préambule:²⁷ la triangulation selon Thomas Kent

La théorie de la triangulation comprend tous les principes de base de la philosophie davidsonienne de l'interprétation. La thèse de Davidson, dans sa forme la plus brève, se présente ainsi: en tant qu'êtres rationnels le but ultime de l'être humain est de faire accroître sa connaissance du monde, de sa “réalité”. L'interprétation selon Davidson se base sur l'alternance continue entre une “théorie initiale” et une “théorie suffisante”. Ceux qui

²⁶ Reed Way Dasenbrock, "Introduction: Davidson and Literary Theory" dans Reed Way Dasenbrock, ed., *Literary Theory After Davidson* (University Park: Pennsylvania State U.P., 1993), 10-11.

²⁷ Ici nous ne présentons qu'une idée partielle de la triangulation afin de présenter par la suite la version littéraire proposée par Thomas Kent. Nous présentons la théorie de l'interprétation de Davidson de manière plus adéquate dans le Chapitre 2.

occupent, à tour de rôle, les places d'énonciateur et d'interprète arrivent chacun à la situation communicative avec une théorie préalable pour comprendre et pour se faire comprendre. Au cours de l'acte de communication, les communicateurs modifient leurs stratégies initiales jusqu'à ce qu'ils arrivent à se faire comprendre. La théorie suffisante, la stratégie d'ensemble qui permet finalement aux communicateurs de se faire comprendre, pourrait alors devenir la théorie initiale pour une interaction future.

Dans sa description de la triangulation, Davidson, à l'instar de Quine, emploie comme illustration la situation communicative la plus élémentaire: deux personnes qui parlent chacune une langue différente et qui essaient de comprendre et de se faire comprendre. Des objets dans le monde qu'ils savent partager l'un avec l'autre fournissent le point de convergence à leurs tentatives, et les réactions de chacun fournissent à l'autre de l'évidence empirique:

We may think of it as a form of triangulation: each of two people is reacting differentially to sensory stimuli streaming in from a certain direction. If we project the incoming lines outward, their intersection is the common cause. If the two people now note each others' reactions (in the case of language, verbal reactions), each can correlate these observed reactions with his or her stimuli from the world. The common cause can now determine the contents of an utterance and a thought. The triangle which gives content to thought and speech is complete. But it takes two to triangulate. Two, or, of course, more.²⁸

L'interprète comprend le monde par le biais de la comparaison qu'elle fait entre ses impressions du monde et celles d'une autre personne. Elle comprend l'autre personne en analysant la façon dont elle interprète le monde qu'elles partagent. Finalement, l'interprète arrive à connaître son propre esprit — arrive à le distinguer d'autres esprits et du monde qui

²⁸ Donald Davidson, "Three Varieties of Knowledge" in A. Phillips Griffiths (ed.), *A.J. Ayer Memorial Essays* (New York, Cambridge U.P., 1991), 159-60.

l'entoure — à travers ses interactions avec ces deux autres éléments.

Dans un article intitulé "Interpretation and Triangulation", Thomas Kent se donne la tâche d'élaborer l'équivalent littéraire de la triangulation davidsonienne.²⁹ Il est évident dès le départ que Kent ressent la nécessité de doubler exactement, dans le contexte littéraire, le modèle oral de Davidson. Kent est très conscient, et à juste titre, des difficultés inhérentes à l'adaptation d'une théorie proprement philosophique à un autre domaine. Qui plus est, l'usage nous dicte qu'un modèle de communication orale ne peut pas se traduire directement en modèle textuel. La raison prétendue en est la suivante: il n'y a aucune possibilité de dialogue, ou de rétroaction entre l'énonciateur et l'énonciataire dans la situation de lecture. Face à cet écart ontologique de taille, il s'avérerait difficile, sinon impossible de franchir la lacune entre une théorie d'interprétation orale et une théorie d'interprétation textuelle, tout en restant fidèle aux assises théoriques dans les deux cas. Malgré son résumé très complet de la triangulation de Davidson, Kent n'arrive pas, à notre avis, à élaborer un équivalent littéraire adéquat. Kent insiste lui-même, d'ailleurs, sur la nature tout à fait préliminaire de sa tentative.

L'insuffisance du modèle proposé par Kent survient de deux sources d'inconstance, que nous présenterons à tour de rôle avant de les traiter en plus de profondeur dans le contexte plus large de la théorie littéraire. Premièrement, les éléments mis aux trois sommets du triangle davidsonien ne correspondent pas à ceux impliqués dans l'acte d'interprétation littéraire. En deuxième lieu, certains aspects du modèle de Kent mènent à des conclusions qui entrent en contradiction avec des principes fondamentaux de la philosophie davidsonienne

²⁹ Thomas Kent, "Interpretation and Triangulation" in *Literary Theory After Davidson*, Reed Way Dasenbrock, ed. (University Park: Pennsylvania State U.P., 1993), 37-58.

telle que nous l'esquisserons dans Chapitre 2. Si bien que le nouveau modèle ne pourrait pas fonctionner dans le processus de "triangulation" qu'il est censé représenter.

Considérons le schéma utilisé par Kent pour représenter la scène d'interprétation qu'est la lecture d'un texte littéraire:

In order to interpret a text, we require a reader, other readers, and the text. These three elements obviously correspond to the three apices of Davidson's communication model where the text assumes the place of an object in the world, a reader assumes the place of a language user, and other readers assume the place of other language users.³⁰

Pour nous, cette correspondance est loin d'être évidente. Le statut d'"objet" pourrait bien s'appliquer à un livre, à un manuscrit ou même à une disquette. Ces objets possèdent tous une grandeur, une largeur et une profondeur, c'est-à-dire trois dimensions physiques. Dans ce sens, un texte — qu'on regarde sans le lire — est un objet dans le monde comme tout autre objet. Mais il est tout aussi évident qu'au moment où la lectrice commence à lire, le livre (ou le manuscrit ou la disquette) n'est plus l'objet de ses stratégies interprétatives. Les mots imprimés cessent d'être objets pour la lectrice dès qu'ils seront interprétés, c'est-à-dire dès qu'on s'en empare en tant que signes.³¹ Les "objets" de la lecture, s'il y en a, relèvent peut-être du texte, mais le texte n'est pas l'objet de sa lecture.

³⁰ Thomas Kent, "Interpretation and Triangulation" in *Literary Theory After Davidson*, Reed Way Dasenbrock, ed. (University Park: Pennsylvania State U.P., 1993), 53.

³¹ Voir par exemple, David Bleich, "Epistemological Assumptions in the Study of Response" dans *Reader-Response Criticism: From Formalism to Post-Structuralism*, Jane P. Tompkins, ed. (Baltimore: Johns Hopkins U.P., 1980), 134-163.
 "When we decide that an object is aesthetic, écrit Bleich, it means that we have cleared the motivational ground by the simple act of confronting the object. [...] [F]or example, Michelangelo's *Moses* is no longer a block of stone in the shape of a seated man, but is a symbolic representation of something. The object of attention is not the item itself but is the response of those who observe it." (135)

Dans le triangle communicatif de Davidson, deux sommets sont occupés par un locuteur et son interprète. Mais la version de Kent passe sous silence toute la question de cette situation dialogique. Puisque Kent déclare que le texte représente le sommet “objet” du triangle davidsonien, il est logique de s’attendre à ce qu’il identifie les équivalents du locuteur et de l’interprète davidsoniens. Mais il préfère nommer ces deux positions celles d’“utilisateurs d’une langue”³² mettant entre parenthèses leur présence physique simultanée. Il est probable que Kent, désireux d’éviter des références à la parole dans sa traduction littéraire, a voulu choisir des termes plus neutres. Mais la modification épistémologique dérobe le plus grand problème: la différence ontologique entre les deux situations communicatives. Si “l’utilisateur d’une langue” représente celui qui parle, “les autres utilisateurs d’une langue” ne peuvent que représenter, selon la logique du modèle proposé, l’auditoire. Comment se fait-il que ces autres “écoutent” la lectrice pendant sa lecture solitaire? Et si la lectrice est celle qui “parle”, qu’advient-il du texte-objet? N’a-t-il aucun rôle à jouer dans sa propre interprétation? Aussi l’explication de Kent ne permet-elle pas de préciser comment il voit opérer l’attribution de rôles dans son adaptation du schéma. D’après Kent, il se peut que cette incongruité n’influe pas à long terme sur le déroulement du processus. Il nous semble quand même difficile d’apprécier la validité d’une appropriation théorique dans laquelle certaines prémisses de base n’entrent même pas en ligne de compte, et cela sans une explication quelconque.

³² Selon Kent, "... a reader assumes the place of a *language user*, and other readers assume the place of *other language users*." [Nous avons souligné.]
(Thomas Kent, "Interpretation and Triangulation" in *Literary Theory After Davidson*, Reed Way Dasenbrock, ed. (University Park: Pennsylvania State U.P., 1993), 53.)

A notre sens, la décision de Kent de ne pas amener ces modifications jusqu'à leur conclusion logique fait que le modèle s'empêtre même plus profondément dans l'inconsistance lorsqu'il faut tenir compte de l'autre idée principale de Davidson, c'est-à-dire celle des théories initiale et suffisante. Voici ce que Kent propose pour la triangulation qui s'opère lors de la lecture d'un texte:

As we read, we formulate passing theories in order to align our sense of what we are reading both with interpretations held by others and with the language in the text itself. Although these passing theories never match precisely, they nonetheless allow us to interpret well enough the meaning in a text by triangulating among what we know, what the text says, and what others say about it.³³

Cette citation comprend en elle des références à plusieurs aspects du problème. Tout d'abord, il vaudrait mieux faire la distinction entre la première lecture d'un texte et la relecture en vue de la production d'un texte critique. Il est manifestement faux que la lectrice ne puisse réussir à interpréter un texte littéraire de façon essentiellement satisfaisante sans savoir comment des lecteurs précédents l'ont interprété. Sinon on serait aux prises avec un paradoxe: comment la première lectrice a-t-elle procédé en l'absence du troisième élément, d'autres interprétations du texte?

Il se peut que Kent veuille dire qu'on en discute une fois la lecture terminée. Mais ceci suggère qu'on ne fait pas de distinctions interprétatives à condition d'avoir terminé la lecture toute entière. Cela aussi est manifestement faux. Il est vrai que le critique, en relisant le texte en vue de la production d'un texte critique, se serait d'habitude familiarisé avec le corpus critique. Cependant, les premiers mots de la citation ci-haut ("As we read...") suggèrent une

³³ Thomas Kent, "Interpretation and Triangulation" in *Literary Theory After Davidson*, Reed Way Dasenbrock, ed. (University Park: Pennsylvania State U.P., 1993), 53.

première lecture, et suggèrent aussi que le processus en question se déroule *pendant* cette lecture et non pas après. De toute façon, lorsqu'une lectrice devient critique, elle passe d'un sommet du triangle à l'autre, de celui d'interprète à celui d'énonciateur.

Kent suggère que nous déterminons "le sens" d'un texte en triangulant entre "ce que nous savons, ce que dit le texte et ce que d'autres lecteurs en disent". Tout d'abord, il nous semble douteux qu'il y ait une différence identifiable — Kent ne l'identifie pas, en tout cas — entre "ce que dit le texte" et "le sens" du texte. Puisque le but du processus est la détermination du "sens" du texte, il n'est pas logique que ce sens soit nécessaire au déroulement du processus même. D'où une pétition de principe.

Toutes ces inconstances surgissent, vraisemblablement, parce que le texte, à la différence d'une personne en chair et en os, ne "parle" pas. La lectrice ne peut pas lui poser des questions, ni demander (et recevoir) d'éclaircissement ou d'amplification pour mieux saisir ce qui est communiqué. Dans ce sens au moins, la lecture n'est pas un dialogue. En fait, Kent ne fournit pas de traduction précise des théories initiale et suffisante capable d'encadrer un tel dialogue. Il saute plusieurs étapes de la traduction en fondant son parallèle sur la formulation de théories suffisantes pour l'interprétation littéraire. D'ailleurs, c'est une omission heureuse: elle permet d'éviter les plus épineux des obstacles à une appropriation littéraire de la théorie.

Rappelons les définitions fournies par Davidson:

I have distinguished what I have been calling the *prior theory* from what I shall henceforth call the *passing theory*. For the hearer, the prior theory expresses how he is prepared in advance to interpret an utterance of the speaker, while the passing theory is how he *does* interpret the utterance. For the speaker, the prior theory is what he *believes* the interpreter's prior theory to be, while his

passing theory is the theory he *intends* the interpreter to use.³⁴

Pour des raisons de clarté, nous allons supposer pour le moment que “the hearer” joue le rôle de la lectrice dans le schéma de Kent et que “the speaker” joue le rôle du texte. Cela n’a pas l’air de poser de grandes difficultés. A première vue, la transposition de la définition jusque dans le contexte littéraire ne fait pas problème. C’est au moment de définir les théories de celui qui parle ou, plus précisément, le texte, que les choses se compliquent. Car, si la théorie suffisante est celle que “the speaker” a *l’intention* d’imposer à l’interprète, il faudrait identifier la source de cette intention dans le contexte littéraire. Est-ce l’auteur du texte littéraire? Ou est-ce le texte lui-même? Dans les deux cas, comment l’auteur ou le texte arriverait-il à communiquer cette intention et à vérifier qu’elle a été bien comprise vu la nature non-dialogique de cette communication? Le modèle de Kent ne répond pas à cette question. Par ailleurs, Kent comprend très bien le rôle important du feed-back vis-à-vis de l’intention de l’énonciateur dans le modèle davidsonien. Kent décrit lui-même cette importance dans son explication de la communication orale selon Davidson:

Once communication takes place — once *a speaker becomes satisfied* that the listener has interpreted her discourse so that further discourse is unnecessary and once *a listener becomes satisfied* that her interpretation is close enough to the message the speaker *intends* — the passing theory, in a sense, disappears to become part of a prior theory that may or may not be used in future communicative situations.³⁵ [Nous avons souligné.]

³⁴ Donald Davidson, “A Nice Derangement of Epitaphs” in LePore, Ernest (ed.), *Truth and Interpretation: Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson*, (Oxford, Blackwell, 1986), 442.

³⁵ Donald Davidson, “A Nice Derangement of Epitaphs” in LePore, Ernest (ed.), *Truth and Interpretation: Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson*, (Oxford, Blackwell, 1986), 447.

Y a-t-il d'autres manières de "s'être satisfait" du résultat dans un contexte de conversation qu'à travers un dialogue réactif? Évidemment, ce phénomène ne se produit pas d'habitude au cours de la lecture d'un texte. Mais encore une fois, il aurait fallu que Kent justifie cette omission ou bien qu'il propose un modèle connexe modifié de façon à ne pas déformer les principes davidsoniens.

C'est ce *processus* de triangulation, justement, qui devrait préoccuper le théoricien et non pas les participants ou leur position dans le triangle communicatif. Ce ne sont pas ces trois éléments-là qui distinguent la théorie davidsonienne de tout autre modèle actantiel de la communication orale. En fait, ce sont les "côtés" du triangle davidsonien qui importent, vu qu'ils représentent la dynamique cognitive entre les trois types de connaissance:

Pour chacun de nous il y a trois sortes de connaissances correspondant aux trois sommets du triangle: la connaissance de nos propres esprits, la connaissance des autres esprits, et la connaissance du monde partagé. [...] La communion avec d'autres esprits est la base de la connaissance; elle fournit la mesure de toutes choses.³⁶

Étendu sur une perspective plus large, ce principe suggère une interdépendance, dans la production du sens, entre les trois sources de connaissance empirique. Les théories initiale et suffisante représentent le début et la fin de la triangulation.

La forme correcte du modèle de Kent, si l'on voulait au moins le rendre compatible avec la philosophie davidsonienne, devrait donc se mettre à la forme suivante: *afin d'interpréter un texte, la lectrice doit posséder la connaissance de son propre esprit, une connaissance des esprits d'autres lecteurs du texte et une connaissance du texte en question.*

³⁶ Donald Davidson, "La mesure du mental" dans *Lire Davidson: Interprétation et holisme*, (Combas, Éditions de l'Éclat, 1994), 48, 49.

Mais même sous cette forme, le modèle de Kent souffre de graves carences. Par exemple, comment peut-on poser comme prérequis pour l'interprétation d'un texte, la connaissance de ce même texte? Et, comment poser aussi comme prérequis la connaissance des esprits des seuls lecteurs de ce texte particulier? Le premier présupposé est impossible, le deuxième extrêmement improbable.

Les difficultés relevées de cette tentative en théorie littéraire souligne la complexité du fait littéraire lui-même: texte, auteur, lecteur — même la définition de ces termes apparemment évidents provoque des débats. Il faudrait donc, afin de justifier les critiques faites ci-dessus et en vue de notre propre tentative d'élaborer une version littéraire de la triangulation, définir nos termes et tenir compte de l'évolution des conceptions du fait littéraire.

1.3 L'interprétation

Définir notre terminologie c'est définir une prise de position, car préciser le sens d'un terme c'est aussi exclure intentionnellement tout autre sens. Selon la définition qu'on veut bien prêter au mot *interprétation*, celle-ci peut inclure un ou plusieurs autres concepts connexes. De plus, le mot peut évoquer un processus ou un produit.

La compréhension peut aussi désigner un processus ou un produit. D'ailleurs, la phénoménologie traditionnelle traite le processus et le produit de la compréhension comme deux parties d'une seule expérience. Restreindre son étude à l'interprétation *littéraire* semble rétrécir un peu le champ pour la définition d'*interprétation*, mais c'est une impression décevante. Car ce n'est que le corpus des objets d'interprétation qui se trouve restreint.

L'introduction de l'adjectif multiplie par deux les difficultés pour la définition du concept. Et cette distinction entre interprétation et interprétation *littéraire* ne semble pas répondre à la question de savoir si la compréhension d'un texte est la même chose, au niveau linguistique, que l'interprétation littéraire d'un texte. Est-ce que les deux processus se terminent par une signification pour le texte, l'une étant littéraire, l'autre non-littéraire? Et l'*explication* d'un texte serait-elle un compte rendu de sa compréhension, ou de son interprétation?

Dans le deuxième chapitre nous affronterons ces distinctions (interprétation et sens ordinaires, interprétation et sens littéraires) dans le contexte de la philosophie analytique de Donald Davidson. Par la suite, en vue de notre propre tentative d'élaborer une description de la triangulation littéraire, nous relierons à la théorie de Donald Davidson une autre théorie de l'interprétation, mais d'un domaine qui paraît, à première vue, être très éloigné de la philosophie analytique: à savoir, la pragmatique. On verra, au contraire, que la philosophie analytique a été transférée jusque dans le domaine des études littéraires par le biais des "ordinary language philosophers" comme Ryle, Austin et Wittgenstein. Les idées de ce groupe donnent lieu à la théorie des actes de langage, laquelle à son tour faisait voir l'importance des éléments extralinguistiques à l'interprétation d'énoncés.

Ce qu'on entend par interprétation dans le monde des sciences pures, c'est l'observation de stimuli dans le monde et la construction d'hypothèses pour identifier ou la cause ou les propriétés du stimulus. L'interprétation religieuse, prise dans son sens général plutôt que formel, emploie une autre tactique: l'être humain, se trouvant devant des phénomènes dont la nature et la cause lui sont obscures, crée une intention causale qui rend le phénomène compréhensible. Plus une société avance dans sa connaissance des propriétés et du

fonctionnement du monde qui l'entoure, moins elle se tourne vers une intentionnalité toute puissante comme prémisses dans ses raisonnements interprétatifs. Dans l'interprétation scientifique, on cherche le sens d'un événement en cherchant sa cause. Dans la religion, on cherche le sens d'un événement humain en cherchant l'intention qui a causé l'événement en question.

Pour ce qui est de l'interprétation de stimuli linguistiques, on pourrait faire une analogie entre le dyade science/religion et le couple formé des approches de nature analytique, telles les approches linguistiques et les approches continentales comme l'herméneutique.³⁷ La philosophie herméneutique a évolué à partir de cette perspective religieuse et biblique, tandis que la perspective "scientifique"³⁸ a encouragé les approches linguistiques et ses ramifications:

³⁷ Ici, et partout dans la présente étude, nous entendons par "la philosophie herméneutique" et par "l'herméneutique" les deux sens les plus modernes des six énumérés par Richard Palmer, c'est-à-dire les sens phénoménologique (Heidegger et Gadamer) et culturel (Ricoeur): "As it has evolved in modern times, the field of hermeneutics has been defined in at least six fairly distinct ways. From the beginning the word has denoted the science of interpretation, especially the principles of proper textual exegesis, but the field of hermeneutics has been interpreted (in roughly chronological order) as: (1) the theory of biblical exegesis; (2) general philological methodology; (3) the science of all linguistic understanding; (4) the methodological foundation of *Geisteswissenschaften*; (5) phenomenology of existence and of existential understanding; and (6) the systems of interpretation, both recollective and iconoclastic, used by man to reach the meaning behind myths and symbols.

"Each of these definitions is more than an historical stage; each points to an important 'moment' or approach to the problems of interpretation. They might be called the biblical, philological, scientific, *geisteswissenschaftliche*, existential, and cultural emphases."

(Richard E. Palmer, *Hermeneutics*, (Evanston, Northwestern U.P., 1969), 33.)

³⁸ On pourrait, bien sûr, considérer l'interprétation scientifique comme une herméneutique spécialisée. Selon cet argument on pourrait qualifier d'herméneutique toute activité humaine, de la cuisine jusqu'aux loisirs, tout comme on rencontre partout aujourd'hui: "la rhétorique de X". Cette prolifération amènerait sûrement à une édulcoration infinie de la discipline. D'ailleurs, ce serait appliquer l'appellation rétroactivement, comme dans le cas

la sémiotique, la poétique, et tout le mouvement structuraliste.

Dans tous les cas, la fixation du sens du terme *interprétation* implique le processus même auquel ce terme est censé servir d'outil d'éclaircissement. Telle est la perspective paradoxale de la philosophie du langage: l'objet de l'étude et l'outil dont on se sert dans l'analyse de cet objet, sont identiques. L'étude du concept et du processus de l'interprétation soulève la même difficulté dans la théorie littéraire, et nous voulons faire un survol très bref et très sélectif des tentatives d'établir une acception définitive. Si la conceptualisation de "l'interprétation" est inséparable du concept de "sens", la même chose sera vraie pour le couple "interprétation *littéraire*" et "sens *littéraire*". Il y a au moins trois questions dont les réponses caractérisent toute approche particulière à l'étude de ces deux concepts: Qu'est-ce qu'un texte? Qu'est-ce qui constitue la littéarité du texte littéraire? Quel est le dispositif qui permet de discerner le sens (littéraire) du texte?

La spécificité de l'interprétation littéraire étant l'objet de l'étude, il ne faut surtout pas présupposer cette spécificité avant même de l'avoir étudiée. D'après nous, une telle étude exige qu'on commence par les composantes les plus simples, et qu'on s'aventure aux plus complexes après avoir bien déchiffré le terrain en dessous. Autrement dit, l'objet principal de cette thèse n'est pas de définir des termes généraux tels que "la compréhension", "l'interprétation", "la littérature", "la littéarité" et toutes les combinaisons qui en ressortent. Cependant, pour devancer des critiques basées sur l'absence de ces définitions, nous voudrions clarifier les prémisses méthodologiques qui nous incitent à nous en abstenir.

de l'exégèse biblique, à une pratique qui préexiste à la première utilisation du terme "herméneutique" (au dix-septième siècle).

Todorov parle de la littérature comme, "cette entité qui n'en est pas une", pour dire que l'étiquette unique appliquée à cet ensemble de textes ne garantit aucunement qu'il y a des traits, ou même un seul trait commun à eux tous.³⁹ Pour Todorov, la solution est de diviser cet ensemble de textes selon leurs genres, ou leurs traits *discursifs*. Selon Jacques Bouveresse, théoricien pragmatique, il en va de même pour ce qui est de la définition de "la compréhension", du moins dans une perspective wittgensteinienne.⁴⁰ Le sens de "la compréhension", comme de *tout* mot du langage ordinaire, est déterminé par l'usage qu'on en a fait dans des situations hétérogènes. Il n'est donc pas logique de supposer que l'application de ce mot à plusieurs entités impliquera nécessairement une équivalence essentielle entre elles.

Cette impossibilité d'isoler la spécificité de la littérature comme entité, se reproduit dans les tentatives d'isoler la même spécificité dans l'interprétation dite littéraire. Trop souvent, les théoristes aussi bien que les critiques eux-mêmes supposent une équivalence entre la lecture du texte comme activité spontanée, et la représentation des commentaires sur cette lecture dans un métatexte. En d'autres termes, ils glissent entre l'interprétation littéraire comme produit (le métatexte), et l'interprétation littéraire comme processus (la lecture) en

³⁹ Tzvetan Todorov, Les genres du discours, (Paris, Seuil, 1978), 25.

⁴⁰ "Le problème [...] est justement que, bien que nous voulions appliquer le mot 'comprendre' à tant de choses différentes, nous en arrivons à penser que nous ne *devrions* pas le faire, faute d'une justification suffisante. La tentation à laquelle nous devons résister, du point de vue philosophique, est donc celle d'une régularisation théorique ou normative de l'usage diversifié et imprécis du mot 'comprendre', envisagée soit à partir du cas de la 'machine à comprendre' (dont la théorie linguistique s'efforce d'analyser le concept et d'expliquer le fonctionnement), soit à partir de la situation du 'débutant', qui relève davantage de l'apprentissage que de l'exercice d'une compétence acquise (et que l'herméneutique a tendance à privilégier et à généraliser, tout en s'en défendant)." (Jacques Bouveresse, "Herméneutique et linguistique" dans Herman Parret et Jacques Bouveresse (eds), *Meaning and Understanding*, (New York, de Gruyter, 1981), 150.)

supposant une équivalence de contenu.

Afin de respecter la mise en garde de Todorov au sujet des genres discursifs, nous limitons nos hypothèses théoriques et notre analyse au roman littéraire. Ensuite, puisque nous soupçonnons (et c'est une question qui sera à examiner dans une étude ultérieure) que le métatexte ne reproduit pas le déroulement de la lecture spontanée, nous limitons nos propos à la lecture spontanée comme processus.

Cette thèse traite de *l'interprétation* littéraire du texte comme instance de communication: c'est la pratique qui constitue la communication, et non pas le texte objet. Et si notre but est de décrire un processus, notre description doit sortir de la pratique, et non pas d'une idée abstraite, généralisée, comme "le texte littéraire", pris de façon isolée. Nous nous limitons donc à la lecture spontanée, ce qui exclut des explications de texte, et précisément, les analyses rédigées par des critiques professionnels. Nous soutiendrons que la différence essentielle entre l'interprétation littéraire et l'interprétation non-littéraire se situe au niveau du traitement qui vise à faire ressortir la pertinence particulière de l'énoncé à l'examen.

Il faut aussi mentionner notre usage de deux expressions courantes: la critique littéraire et la théorie littéraire. La plupart des études théoriques préfèrent l'une ou l'autre des termes, sans pour autant expliquer l'omission du second. Sans entrer dans une généalogie des termes, ce qui n'est pas notre objectif ici et qui prendrait toute une étude à elle seule, nous tenons ici à soulever quelques hypothèses, qui nous semblent pertinentes et qui, en tout cas, guideront l'acception des termes dans la présente étude.

La critique littéraire telle qu'on la conçoit dans une expression comme "les grands courants de la critique littéraire" semble comprendre l'étude des approches méthodologiques

et/ou philosophiques qui sont appelés à expliquer ou à décrire, souvent dans un métatexte, comment se produit la signification littéraire d'un texte particulier. Les approches étudiées peuvent être perçues comme des dispositifs conscients ou inconscients, selon la perspective théorique adoptée.

Selon l'acception traditionnelle du terme le champ d'étude de la *critique* littéraire est intimement relié à l'analyse de textes primaires (i.e. littéraires). Cependant, le texte littéraire est autant l'objet d'étude de la *théorie* littéraire. Disons que la critique littéraire est l'étude des différentes approches et des différentes philosophies apportées à l'analyse de textes primaires. La théorie littéraire serait alors l'étude de l'ensemble de ces approches comme objet d'étude de son propre chef.

Même si on accepte cette distinction argumentative comme la ligne de démarcation entre les deux termes, la réalité de la pratique est qu'on vacille la plupart du temps entre la validation d'une théorie littéraire à travers des exemples de textes littéraires et, dans un deuxième temps dans la même étude, l'utilisation de cette même théorie-là pour valider l'approche interprétative qui était présupposé dans les exemples textuels déjà présentés comme soutiens à la théorie. La critique féministe, par exemple, en fournit un bon exemple: l'analyse textuelle est proférée comme validation de la théorie féministe employée, tandis que la théorie elle-même est appelée à justifier les choix interprétatifs féministes qui figurent dans l'analyse textuelle.

Étant donné la fluidité de la frontière pratique entre les deux champs, nous allons employer le terme "théorie littéraire" pour la théorie littéraire et aussi pour la critique littéraire dans le sens large explicité ici. Cet usage évitera toute ambiguïté entre les deux sens de "la

critique littéraire", ce terme-ci s'appliquant désormais dans la présente étude à la production de métatextes seulement.

Dans ce chapitre donc, nous tenons à élaborer un survol, extrêmement restreint, de l'histoire moderne de la théorie littéraire. Notre discussion se limitera aux différentes conceptions élaborées à travers les années des deux phénomènes mentionnés plus haut: les processus de l'interprétation littéraire et de la détermination du sens littéraire. Le plus grand nombre des approches privilégient l'un ou deux des trois parties de la situation interprétative, soit le texte, l'auteur et les lecteurs. Loin d'être une généalogie, même restreinte, de la théorie littéraire, notre survol se limite strictement aux conceptions de ces trois éléments et des deux processus.

1.4 L'herméneutique gadamerienne

Dans l'herméneutique moderne, l'interprétation est étudiée sous deux rubriques: en premier, l'événement de la compréhension (*Verstehen*) et, en deuxième, la nature exacte de la compréhension et de l'interprétation comme telles. En tant qu'approche continentale, l'herméneutique gadamerienne étudie l'expérience de l'interprétation par rapport à l'individu dans le monde, et elle procède dans le courant phénoménologique. Ainsi, selon les mots de Gadamer lui-même, l'objectif de la philosophie herméneutique est:

to retrace the path of Hegel's phenomenology of mind until we discover in all that is subjective the substantiality that determines it.⁴¹

La thèse hégélienne qu'évoque Gadamer ici affirme l'impossibilité d'atteindre une connaissance

⁴¹ Hans-Georg Gadamer, *Truth and Method* (Second Revised Edition), (New York, Crossroad Publishing, 1991), 302.

complète de soi. Toute connaissance de soi relève de ce que Hegel appelle "substance", ce qui est au fond de toute intentionnalité et de tout acte, et qui prescrit et limite nos possibilités de comprendre le passé dans toute son altérité. La "substance" est ce qui est, historiquement parlant, donnée d'avance.

L'impossibilité d'atteindre une compréhension totale du passé surgit alors de notre propre nature d'existant: selon Gadamer, "[u]nderstanding is, essentially, a historically effected event."⁴² Toute interprétation est fondée nécessairement dans notre propre subjectivité, et celle-ci est ancrée dans le présent d'où nous ne pouvons jamais sortir complètement. La compréhension du passé ne peut pas se faire comme si ce passé était un objet qu'on peut posséder. Au contraire l'histoire comme objet d'étude n'est pas un objet mais la rencontre entre la réalité de l'histoire et la réalité de son interprète. Dans le contexte herméneutique, la réalité que l'interprète va rencontrer est nommé par Gadamer la "tradition":

Consciousness of being affected by history (wirkungsgeschichtliches Bewußtsein) is primarily consciousness of the hermeneutical *situation*.⁴³

La situation herméneutique consiste à acquérir l'horizon approprié aux questions soulevées par la rencontre avec la tradition. L'horizon de l'interprète, terme emprunté à Husserl, est la mesure auquel celui-là peut regarder au-delà de ce qui lui est proche, dans le but de le voir plus clairement et dans sa relation précise avec le plus grand schéma du monde. Notre horizon particulier à un moment unique du présent comprend tous nos préjugés et nos

⁴² Hans-Georg Gadamer, *Truth and Method* (Second Revised Edition), (New York, Crossroad Publishing, 1991), 300.

⁴³ Hans-Georg Gadamer, *Truth and Method* (Second Revised Edition), (New York, Crossroad Publishing, 1991), 301.

opinions. Mais notre horizon n'est jamais fixe, car nous testons constamment nos préjugés en les mettant en contact avec des horizons du passé, c'est-à-dire de la tradition d'où nous sommes sortis.

Le texte littéraire représente, dans cette optique, un horizon du passé que la lectrice doit rencontrer de l'intérieur de sa propre horizon lors de l'interprétation. La rencontre de ces deux horizons déclenche le cercle herméneutique:

Conformément à l'idée du cercle herméneutique, le travail de compréhension doit nécessairement partir d'anticipations et de préconceptions susceptibles de nous fournir un premier sens, dont l'approfondissement conduira à leur rectification ou à leur remplacement par d'autres plus appropriées et, par là, à l'obtention d'un sens nouveau susceptible à son tour d'entraîner le réajustement ou l'abandon des préalables qui l'ont suggéré initialement.

Une description condensée de cette circularité constitutive consisterait à dire que l'on ne peut interpréter que ce que l'on a déjà compris: l'interprétation n'est que le développement et la rectification d'une compréhension préalable.⁴⁴

En d'autres termes, le premier sens attribué au texte se fait à partir de nos propres préjugés et opinions. Le processus de compréhension qui provient toujours de l'individu et le résultat du processus transformeront par là les préjugés qui figuraient dans le premier sens. Selon cette théorie, le sens littéraire a son origine chez le lecteur sous forme diffuse, et le processus de l'interprétation littéraire révèle et transforme le sens.

La compréhension qui résulte du cercle herméneutique représente une fusion des deux horizons, celui de l'interprète au présent et celui du passé que représente le texte. Mais cette fusion n'est jamais l'assimilation de l'un par l'autre:

Hence the horizon of the present cannot be formed without the past. There is

⁴⁴ Jacques Bouveresse, "Herméneutique et linguistique" dans *Meaning and Understanding*, Herman Parret et Jacques Bouveresse (eds.), (New York, de Gruyter, 1981), 113-114.

no more an isolated horizon of the present in itself than there are historical horizons which have to be acquired. *Rather, understanding is always the fusion of these horizons supposedly existing by themselves.*⁴⁵

L'herméneutique traite de l'interprétation dans son ensemble comme expérience, une révélation qui va au-delà de la simple compréhension analytique:

When any truly great work of art or literature is encountered, it transforms one's understanding; it is a fresh way of seeing life. It is for this "freshness" that a work is read, but just this freshness is what escapes analytical seeing (which might also be called "analytical blindness").⁴⁶

L'herméneutique (au moins dans la version de Palmer) parle de l'interprétation littéraire comme d'une matière dont le mystère transcendantal doit être intégralement respecté.

La linguistique structurale et sa fusion avec les postulats poststructuralistes et pragmatiques, offre une perspective communicative sur l'interprétation littéraire comme un cas de communication. Mais entre la tradition herméneutique et les approches poststructuralistes s'étende toute une panoplie d'alternatives.

1.5 L'auteur: psyché, sources et société

La conception du texte littéraire comme dispositif pour l'expression et la réception d'une subjectivité domine les premières approches modernes de la critique littéraire. L'histoire littéraire, par exemple, qui apparaît au 18e siècle et qui se constitue comme discipline à la fin du 19e, se tenait aux événements et circonstances historiques contemporains à la production du texte littéraire pour interpréter le sens de celui-ci. C'est l'ère du lansonisme: on arrive à

⁴⁵ Hans-Georg Gadamer, *Truth and Method* (Second Revised Edition), (New York, Crossroad Publishing, 1991), 306.

⁴⁶ Richard E. Palmer, *Hermeneutics*, (Evanston, Northwestern U.P., 1969), 233.

bien comprendre l'oeuvre en étudiant les sources de l'auteur, l'ensemble de la société contemporaine à la production du texte, et en se soumettant à la subjectivité de l'auteur comme force de synthèse.⁴⁷ Le texte est un tout indépendant qui se prête à l'analyse et qui est connaissable seulement à travers l'intention de l'auteur createur.

Comme l'herméneutique gadamerienne, l'histoire littéraire mettait l'accent sur le rôle de la tradition contemporaine à la création pour interpréter correctement le texte.⁴⁸ Mais les conceptions même de "l'histoire" dans les deux approches n'ont rien de commun. A la différence de l'histoire subjective, toujours impénétrable de Gadamer, pour les pratiquants de l'approche historique aux textes, l'histoire est un objet qu'on peut posséder de manière objective, donc l'approche justement réfutée par la tradition phénoménologique.⁴⁹

La critique thématique et ses maintes ramifications considèrent le texte littéraire comme produit de l'univers imaginaire de l'auteur individuel, cet univers étant discernable dans les éléments sémantiques récurrents (thèmes). Par ailleurs, le texte n'est pas l'expression de l'inconscient: c'est une expression maîtrisée de l'imagination. Cette maîtrise ne se fonde pas sur la technique mais sur la vision de l'auteur. Selon certains partisans de cette approche, le

⁴⁷ Voir par exemple, Hippolyte Taine, *Sélections, 1953*, Pages choisies et notice par Georges Pompidou, (Paris, Hachette, 1953).

⁴⁸ Madame de Staël exprimait la nécessité d'examiner les circonstances contemporaines de la production de l'oeuvre dans *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, (Paris, Charpentier, 18--).

⁴⁹ Cette conception objectiviste de l'histoire faisait partie de la révolution scientifique de l'historisme mise au point notamment par Charles Seignobos: Charles Seignobos et Charles Langlois, *Introduction aux études historiques*, 1898.

"lecteur sympathique" reproduit mentalement l'acte de conscience exprimé dans le texte.⁵⁰

D'autres praticiens mettent l'accent sur l'expérience du "moi", ou sur la perception subjective de l'espace, du temps et des sensations.

La figure de l'auteur dans son texte est privilégiée aussi dans les approches de la critique psychanalytique.⁵¹ Mais à la différence de la critique thématique, cette approche ne cherche pas la vision de l'auteur dans l'expression consciente de celui-ci. Le texte comme objet d'analyse représente un symbole de désirs inconscients ou la réalisation de désirs interdits. Selon la théorie freudienne, la lecture d'un texte littéraire peut se faire de deux manières.⁵² La lecture *symptomale* cherche à résoudre les énigmes de l'interprétation de l'oeuvre en ciblant le niveau inconscient auquel le texte, comme production consciente, sert de symptôme et aussi de masque. La lecture *structurale* a deux volets. Dans le premier, la critique compare les structures de plusieurs textes du même auteur afin de faire de celui-ci un portrait psychique. Dans l'autre volet, la critique compare les structures de textes d'auteurs différents pour découvrir des éléments psychiques universels.

Lacan formalise la psychanalyse littéraire en y introduisant la linguistique structurale.⁵³ Cette approche postule l'indivisibilité de la subjectivité et du signifiant par lequel elle s'exprime. Ainsi tout texte littéraire représente l'auto-psychanalyse inconsciente de son auteur.

⁵⁰ Voir Georges Poulet, "The Phenomenology of Reading", *New Literary History*, 1 (1969), 53-68.

⁵¹ Voir Herbert Marcuse, *Eros and Civilization: A Philosophical Investigation into Freud*, (Boston, Beacon Press, 1955).

⁵² Voir Sigmund Freud, *Sélections: Essais de psychanalyse*, (Paris, Payot, 1927).

⁵³ Voir Jacques Lacan, *Écrits*, (Paris, Seuil, 1970-71).

Jean Bellemin-Noël⁵⁴ menait ces deux postulats lacaniens, c'est-à-dire le texte comme expression de l'inconscient du sujet et la linguistique structurale comme décodeur de cette expression, à leur conclusion logique: le postulat de l'inconscient du texte. Cette "textanalyse" consiste à dégager du texte les silences, les répétitions, les trous, et les thèmes, mais aussi des éléments que l'approche psychanalytique aurait considéré sans pertinence: les sons, les lettres, et tout aspect matériel du texte. Cette approche postule donc l'inconscient du texte, séparé de tout sujet individuel. C'est la langue même qui, de par sa forme et sa fonction, possède et manifeste une force inconsciente.

L'approche psychocritique trouve dans l'analyse des structures du texte la personnalité de l'auteur. La psychanalyse existentielle de Jean-Paul Sartre⁵⁵ cherche à relier ensemble l'expérience du "je" exprimée dans le texte et l'environnement historique et social de la production du texte. Cette connaissance dyadique, c'est-à-dire la connaissance du texte comme expression subjective et de la société comme force formatrice devait, selon Sartre, mener l'interprète à une compréhension de l'homme dans sa totalité d'animal social. Cette approche constitue un type d'anthropologie de l'auteur.

Le côté social que Sartre relie à la psychanalyse est le marxisme. Ce côté de son approche existentielle appartient à la critique sociologique marxiste. La philosophie marxiste postule l'oeuvre d'art comme reflet de la structure englobante de la société. L'analyse de personnages types dans le roman, surtout dans le roman réaliste, peut révéler l'interaction des

⁵⁴ Voir Jean Bellemin-Noël, *Psychanalyse et littérature*, (Paris, PUF, 1972).

⁵⁵ La psychanalyse existentielle de Sartre s'est développée dans ses oeuvres à partir de *L'Être et le Néant: essai d'ontologie phénoménologique*, (Paris, Gallimard, 1943).

structures et des niveaux sociaux.

La critique marxiste ouvre la voie à plusieurs approches semblables, par exemple la littérature comme idéologie (de Louis Althusser⁵⁶) et les conditions sociologiques de la production littéraire (Pierre Bourdieu⁵⁷). Pour Lucien Goldmann aussi,⁵⁸ le texte littéraire ne résulte pas de la vision de l'auteur comme individu, mais de la conscience collective de la société dont l'auteur est membre. Le contenu du texte peut avoir pour son origine unique l'imaginaire subjectif de l'auteur individuel, mais les structures de l'univers romanesque auront leurs homologues dans les structures mentales d'un certain groupe social.

Malgré une grande variation parmi les approches centrées sur l'auteur, elles supposent toutes que l'interprétation du texte et le sens littéraire du texte, sont déterminés par l'esprit (conscient ou inconscient) de l'auteur et le contexte matériel de la production de l'oeuvre.

1.6 Le formalisme: le texte objet

L'arrivée de l'école formaliste russe en Occident dans les années 1960, trente ans après son émergence en Russie, suscite une révolution dans les études littéraires, tant sur la définition du texte littéraire que sur les méthodes apportées à son analyse. Selon Tzvetan

⁵⁶ Voir Louis Althusser, "Ideology and Ideological State Apparatuses" in *Lenin and Philosophy*, (London, 1971).

⁵⁷ Voir Pierre Bourdieu, "Le champ littéraire", *Lendemain*, 36 (1984).

⁵⁸ Voir Lucien Goldmann, "Matérialisme dialectique et histoire de la littérature" dans *Recherches dialectiques*, (Paris, Gallimard, 1959).

Todorov⁵⁹ l'objet propre à l'étude littéraire n'est pas l'oeuvre mais les traits qui font de l'oeuvre un texte littéraire, sa *littérarité*. L'oeuvre est un objet suffisant, et ses éléments constitutifs (contenu et procédés) sont la seule matière à considérer dans son interprétation.

Ce changement de point de mire, de l'auteur et son monde vers le texte, permettra le développement des approches structurales, narratologiques et sémiotiques parmi d'autres. L'autre contribution importante de l'école formaliste était la précision de la source de la littérarité de l'oeuvre: le langage littéraire. Selon la poétique du cercle de Prague, le langage littéraire est structurée, normative et consciente dans une mesure supérieure à la langue ordinaire.

Les travaux du formaliste russe Roman Jakobson⁶⁰ fournissent un fondement à la critique structuraliste à venir. Jakobson commence par une théorie de la communication qui précise les éléments constitutifs de tout acte communicatif: destinataire, destinataire, contact, code, message, et référence ou contexte. Ensuite, Jakobson présente six fonctions du langage,⁶¹ dont la fonction poétique qui caractérise les oeuvres littéraires.

⁵⁹ Voir Tzvetan Todorov, *Théorie de la littérature. Textes des formalistes russes*, (Paris, Seuil, 1965).

⁶⁰ Voir Roman Jakobson, *Essais de linguistique structurale*, (Paris, Minuit, 1963).

⁶¹ Terry Eagleton explique les six fonctions du langage à partir des six éléments de la situation communicative: "Any one of these elements may dominate in a particular communicative act: language seen from the addresser's viewpoint is 'emotive' or expressive of a state of mind; from the addressee's standpoint it is 'conative', or trying for an effect; if communication concerns the context it is 'referential', if it is oriented to the code itself it is 'metalinguistic' (as when two individuals discuss whether they are understanding each other), and communication angled towards the contact itself is 'phatic' (eg. 'Well, here we are chatting away at last'). The 'poetic' function is dominant when the communication focuses on the message itself — when the words themselves, rather than what is said by whom for what purpose in what situation, are 'foregrounded' in our

Le structuralisme linguistique⁶² sortira des travaux du linguiste suisse, Ferdinand de Saussure⁶³. Saussure conçoit la langue comme un tout solidaire qu'il faut analyser comme tel afin de comprendre suffisamment ses instances, comme la parole ou la littérature. Une distinction capitale qui ressort des travaux de Saussure est la distinction entre *langue*, le code abstrait partagé par un groupe d'utilisateurs, et *parole*, l'utilisation du code dans un acte communicatif.

Le structuralisme apporte aussi une nouvelle perspective à l'étude de la narration. Il permet une nouvelle perspective sur le texte littéraire comme un type d'acte de communication particulier. La narratologie étudie le récit, ses éléments et ses procédés, afin de répondre à la question: qui raconte quoi et comment? L'affinement des catégories analytiques par Gérard Genette apporte une élaboration décisive à la narratologie, laquelle prend désormais comme sujets le temps, le mode et la voix du récit.⁶⁴

L'élaboration d'un volet structural de la linguistique permet la culmination de la tendance poétique à se définir comme science de la littérature. Suite aux travaux de Jakobson, la nouvelle poétique se donne la tâche d'élaborer des lois littéraires générales qui permettrait de tenir compte des procédés rencontrés dans des oeuvres particulières. Plusieurs genres littéraires se sont développés leur propre poétique grâce à ce renouvellement de l'analyse

attention." (Terry Eagleton, *Literary Theory*, (Minneapolis, U. of Minnesota P., 1983), 98.)

⁶² L'influence de la philosophie structuraliste s'étend à l'ensemble des sciences humaines, mais ce n'est que la voie linguistique, associée aux études littéraires, qui nous intéresse ici.

⁶³ Voir Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, (Paris, Payot, 1916).

⁶⁴ Voir Gérard Genette, *Nouveau Discours du récit* (Paris, Seuil, 1983).

linguistique: l'autobiographie, les formes brèves, la poésie.

Sous l'influence de la linguistique structurale la stylistique aussi se libère des vieux cadres rhétorique et romantique et se reconstruit comme approche scientifique aux procédés de style dans les textes. Le premier courant stylistique définit un procédé stylistique comme un écart par rapport à une norme soit de la langue commune soit de la langue de l'auteur. Un deuxième courant structuraliste définit le procédé stylistique comme un effet de surprise causé par la rencontre d'un élément qui contraste avec un élément antérieur de la lecture. L'effet de surprise surgit d'un contraste dans les champs contextuels des mots. Les travaux de Michel Riffaterre⁶⁵ dans cette voie aboutiront à une approche sémiotique à la stylistique.

C'est à partir des travaux de Saussure et de C.S. Peirce⁶⁶ que naît une science des signes. La sémiotique considère l'oeuvre d'art comme une totalité signifiante qu'il faut analyser à partir des relations entre signifiants et signifiés, des relations qui relèvent de la plurivocité du texte comme représentation symbolique. Roland Barthes⁶⁷ procède à une clarification importante des termes de cette science, distinguant par exemple entre signifiant et signifié, système et syntagme, connotation et dénotation.

La notion d'intertextualité figurait d'abord dans les travaux d'histoire littéraire, l'étude des apports et des influences d'autres textes et documents à l'oeuvre littéraire. Mikhaïl Bakhtin y voyait une sorte de dialogisme, où des aspects de la culture populaire surgissent dans l'oeuvre littéraire, notamment dans des éléments et procédés linguistiques.

⁶⁵ Voir Michel Riffaterre, *Essais de stylistique structurale*, (Paris, Flammarion, 1971).

⁶⁶ C.S. Peirce, *Écrits sur le signe*, (Paris, Seuil, 1978).

⁶⁷ Roland Barthes, "L'Activité structuraliste" dans *Essais critiques*, (Paris, Seuil, 1964).

C'est Roland Barthes et Julia Kristeva⁶⁸ qui introduisent, en France, le concept de l'intertexte. Selon ce concept, le texte est une combinaison de diverses citations puisées d'autres textes. A la différence de la tradition historique, par ailleurs, l'emprunt aux autres textes n'est pas une simple reproduction du deuxième texte dans le premier. C'est plutôt un procédé productif, car la signification de tous les deux textes sera modifiée par l'intertextualité.

Tzvetan Todorov fournit la première distinction entre les différents types de citations textuelles impliquées dans l'intertextualité,⁶⁹ mais c'est Gérard Genette qui fournit enfin la définition la plus simple de l'intertextualité: "la présence effective d'un texte dans un autre."⁷⁰ De cette définition générale, Genette procède à l'énumération de cinq types de relations qui peuvent exister entre les deux textes, cinq types de "transtextualité".⁷¹

Ces outils se montreront particulièrement utiles dans l'analyse idéologique propre aux approches sociocritiques. La sociocritique ressemble très peu à la critique sociologique

⁶⁸ Julia Kristeva, *Séméiotikè. Recherches pour une sémanalyse*, (Paris, Seuil, 1969).

⁶⁹ Tzvetan Todorov, *Les genres du discours*, (Paris, Seuil, 1978).

⁷⁰ Gerard Genette, *Palimpsestes: La littérature au seconde degré*, (Paris, Seuil, 1982), 8.

⁷¹ Selon Genette, "l'objet de la poétique [...] est la *transtextualité*, ou transcendance textuelle du texte, que je définissais déjà, grossièrement, par «tout ce qui le met en relation, manifeste ou secrète, avec d'autres textes»." (Gerard Genette, *Palimpsestes: La littérature au seconde degré*, (Paris, Seuil, 1982), 7.)

Les cinq types de transtextualité sont: l'intertextualité; la paratextualité, relation entre le texte propre et tout ce qui lui est attaché (préfaces, jaquette, illustrations, etc.); la métatextualité, la relation critique entre un texte et un commentaire textuel sur ce texte; l'hypertextualité, qui se dit d'"un texte dérivé d'un autre texte préexistant", sans pour autant être en relation de commentaire; l'architextualité, qui est une relation implicite, muette, comme l'appartenance générique, par exemple. (pp. 7-12 passim)

marxiste de Goldmann mentionnée plus haut. Goldmann postule l'homologie entre les structures de l'oeuvre et les structures mentales de certains groupes sociaux. La sociocritique ne se préoccupe pas du reflet des mentalités sociales dans le texte mais de la présence constitutive du social dans l'oeuvre. Cette reproduction se fait à travers des éléments intertextuels et sociocritiques qui s'inscrivent dans le texte.

Toujours dans le volet sémiotique, A.J. Greimas⁷² crée le modèle actantiel comme outil analytique. La sémiotique montrait l'interdépendance du texte et du non-texte pour l'établissement de la signification. Le modèle est particulièrement adapté à l'analyse de récits, surtout de récits mythiques. Le schéma simple de Greimas présente les fonctions du récit à partir d'éléments binaires: sujet et objet, adjuvant et opposant, destinateur et destinataire. Greimas voulait donner une description scientifique de la signification fondée sur la sémantique structurale. Cet aperçu modifiera l'idée formaliste du texte comme objet indépendant et délimité. Les approches qui suivent la sémiotique présenteront le texte comme un objet plutôt ouvert au niveau linguistique.

1.7 Le texte comme communication

L'école qu'on connaît aujourd'hui sous l'appellation "ordinary language philosophers" est née à partir du "second" Wittgenstein⁷³. Comparées aux idées de la première moitié de sa carrière, les idées du second Wittgenstein critiquaient les travaux postérieurs pour leur mise en

⁷² A.J. Greimas, *Sémantique structurale*, (Larousse, PUF, 1986).

⁷³ Le "second" Wittgenstein: *Investigations Philosophiques*, (Paris, Gallimard, 1961).
Le jeune Wittgenstein: *Tractatus logico-philosophicus*, (Paris, Gallimard, 1961).

place de la logique comme outil de base pour expliquer le fonctionnement du langage. Cet argument se manifestait dans le ton et le style mêmes de ses études, ceux-là se montrant plus libres et même familiers. Le cadre logique est trop rigide, selon lui, pour rendre compte de l'emploi quotidien du langage.

L'une des thèses les plus importantes de Wittgenstein⁷⁴ est l'idée que l'usage d'un mot est ce qui détermine la signification, que la signification ne relève pas d'un calcul de sa valeur de vérité dans un modèle idéal, comme dans la sémantique formelle. Cet accent mis sur l'usage réel du langage met en vedette des concepts connexes comme la nature interactionnelle de tout usage langagière; l'importance des situations et des contextes de l'usage pour la détermination du sens; l'idée que parler est une sorte de comportement et en tant que tel il se conforme à des pratiques réglées. Wittgenstein joue donc un grand rôle dans la naissance d'approches littéraires qui considèrent la lecture d'un texte comme un acte de communication.

L'approche de l'esthétique de la réception naît de la question de savoir pourquoi des oeuvres autrefois appréciées tombent en défaveur et puis, un siècle plus tard, regagnent le faveur du public. Représentant principal de l'École de Constance, H.R. Jauss⁷⁵ utilise dans l'étude de ce phénomène le concept de "l'horizon d'attente". Celui-ci est semblable au même concept dans l'herméneutique de Gadamer, et vient de la même source, le romantisme allemand. Dans le modèle de Jauss, l'horizon d'attente de la lecture de l'oeuvre littéraire dépend de quatre variables dans l'interaction entre texte et lecteur: l'expérience préalable du

⁷⁴ D'ici la fin de cette étude, lorsque nous nous référons à Wittgenstein, nous entendons le "seconde" Wittgenstein.

⁷⁵ H.R. Jauss, *Pour une esthétique de la réception* (Paris, Gallimard, 1978).

lecteur avec le genre auquel appartient l'oeuvre; la compétence intertextuelle du lecteur (sa connaissance d'autres textes); l'opposition entre langage pratique et langage poétique; l'écart entre la réalité quotidienne du lecteur et le monde imaginaire de l'oeuvre. Ces variables représentent le potentiel d'un écart esthétique entre l'univers du texte et l'univers de sa lecture par un public existant dans un temps et un lieu particuliers. Cet écart peut engendrer un changement d'horizon donc un changement dans la réception du texte à travers le temps.

*L'Acte de lecture*⁷⁶ de Wolfgang Iser représente une autre influence importante sortie de l'École de Constance. Iser élabore trois concepts majeurs: le lecteur implicite, ou impliqué⁷⁷; le répertoire et les stratégies; la négativité de l'oeuvre. Le lecteur implicite surgit de la préstructuration de la lecture dans le texte. Les conventions communes entre l'auteur et le lecteur forment le répertoire de l'oeuvre, et les stratégies sont le contenu de l'oeuvre auquel s'applique le répertoire. Les stratégies représentent des possibilités opératoires à partir desquelles le lecteur construira sa lecture.

Les normes qui constituent le répertoire sont dépragmatisées par leur importation dans l'univers de l'oeuvre. Lorsque le lecteur rencontre cette norme dans l'oeuvre, la norme, qui restait transparente à l'individu dans sa vie quotidienne, ressort du fond nouveau et devient alors perceptible. Souvent cette décontextualisation des normes met en question la justesse de certains de leurs aspects. Cette négation laisse un blanc dans le répertoire que le lecteur s'efforcera de remplir.

⁷⁶ Wolfgang Iser, *L'Acte de lecture, théorie de l'effet esthétique*, (Bruxelles, Mardaga, 1985).

⁷⁷ Ces termes sont employés le premier par Wayne Booth dans son oeuvre *Rhetoric of Fiction* (1963).

Selon Umberto Eco,⁷⁸ l'auteur envisage lors de la rédaction du texte un lecteur modèle, ou coopérant, qui actualisera l'oeuvre comme l'auteur le voudrait. Lors de sa lecture le lecteur actualise un savoir implicite présupposé par le texte. Cette encyclopédie socio-culturelle représente la mémoire collective à laquelle le lecteur a accès. La lecture se poursuit par la construction successive de "topics", qui constituent la matière conceptuelle de l'oeuvre. Les hypothèses construites à propos des topics seront confirmées ou infirmées par l'avance linéaire de la lecture. A la différence du lecteur modèle d'Eco, l'architecteur de Riffaterre n'actualise pas la lecture que l'auteur aurait voulu. L'architecteur représente la somme de toutes les lectures possibles. La lecture des mots déclenche des associations et le lecteur articule des combinaisons de signifiants dans son parcours linéaire.

La conception sémiotique de la lecture comme interaction productive entre texte et lecteur se prolonge dans la pragmatique. Celle-ci est moins une méthode qu'une façon de penser le fait littéraire. Les philosophes de l'École d'Oxford, dont J.L. Austin, étudiaient les implications des idées wittgensteiniennes, comme celle du langage comme jeu, et celle de la dimension actionnelle du langage. Le travail d'Austin, connu sous le nom de "la théorie des actes de langage",⁷⁹ remplace les valeurs de vérité des approches logico-syntaxiques

⁷⁸ Umberto Eco, *The Role of the Reader*, (Bloomington, 1979).

⁷⁹ La traduction de "speech acts" offre un problème de traduction: "'Actes de parole' serait un contresens dans la mesure où, pour Searle, ils font partie de la langue. 'Actes de langue' est 'ridicule'. Au fond, en adoptant la troisième solution, la traduction évite de retomber dans une systématisation trop poussée de la dichotomie saussurienne langue/parole. Ce que ce couple peut avoir de figé se trouve comme dépassé et il est possible de donner à l'énonciation sans tout ôter à l'institution-langue [...]. L'expression **acte de langage** n'est donc pas une vague synthèse mi-parole/mi-langue, mais un effort pour affronter une contradiction." (dans R. Eluerd, *La pragmatique linguistique*, Paris, Nathan-Université, 1985, 146-7.) L'auteur paraphrase ici les réflexions de O.Ducrot sur la

dénoncées par Wittgenstein, par les valeurs de succès. A la différence de Wittgenstein, qui insistait sur la nature purement descriptive de sa philosophie, Austin paraît vouloir systématiser les aperçus wittgensteiniens en proférant une théorie explicative. En particulier, Austin crée une taxinomie des actes de langage qu'il classe selon les valeurs illocutoires qu'ils possèdent en contexte discursif. Cette première tentative de créer une taxonomie des actes de langage sera relevée par J.R. Searle et D. Vanderveken⁸⁰ qui continuent, modifient, formalisent et raffinent les explications d'Austin.

Dans son étude, *Toward a Speech Act Theory of Literary Discourse*,⁸¹ Mary Louise Pratt élabore une théorie du texte littéraire comme acte de langage. Parmi les éléments qui distinguent le discours littéraire du discours face à face, Pratt souligne la violation par un texte de la convention selon laquelle tous les communicateurs parlent à tour de rôle. Pratt postule que lorsqu'un auditoire (lecteur ou autre) est obligé de se taire, privé du droit de participation, il a le droit de juger le discours de manière plus exigeante que si c'était une communication face à face. De là, suggère Pratt, notre impatience avec un texte littéraire (ou avec un orateur) qui se montre peu clair ou peu pertinent.

La pragmatique postule un lecteur qui déploie des compétences diverses (linguistique, encyclopédique, logique) pour déchiffrer un discours orienté temporellement. Les lois du

difficulté que représentait la traduction du titre de l'étude de J.R. Searle, "Speech Acts" (1969). Nous suivrons cet usage dans la présente étude.

⁸⁰ J.R. Searle, *Les Actes de langage*, Paris, Mermann, 1972; D. Vanderveken, *Les Actes de discours*, (Liège, Mardaga, 1988).

⁸¹ Mary Louise Pratt, *Toward a Speech Act Theory of Literary Discourse*, (London, Indiana U.P., 1977).

discours sont des normes, des conventions tacites qui fonctionnent comme dispositifs de la communication, socialement définis et sensibles aux contextes. Ces lois représentent la compétence pragmatique du communicateur.

Dans le cas du discours littéraire, la pragmatique postule la nature du texte comme acte d'énonciation. Alors comme toute énonciation, le sens du discours littéraire ressort de trois facteurs: le contenu propositionnel (sa valeur descriptive); la force illocutoire (quel acte de langage est instancié); l'intention communicative. Ce dernier facteur relève de la nature interactive et réflexive du discours: pour que l'acte de communication réussisse, il faut que le destinataire reconnaisse l'intention du destinataire de lui communiquer quelque chose. Les genres discursifs (qui sont normatifs), les procédés argumentatifs, et le contenu implicite du discours (les présupposés et les sous-entendus) jouent un rôle capital dans une analyse ou une description pragmatique du discours. Nous reportons une discussion détaillée des théories pragmatiques jusqu'au troisième chapitre.

1.8 Les sciences cognitives

Deux fils conducteurs relient ces tentatives, et toute tentative, à notre avis, d'élaborer une théorie littéraire. D'une part, il est question de préciser la nature essentielle des éléments impliqués dans la situation littéraire, par exemple, "texte, auteur, lecteur" ou "message, destinataire, destinataire". D'autre part, il s'agit d'une réflexion sur la fonction de l'expérience littéraire vis-à-vis de l'individu, de la société et du lien entre les deux. Il est évident que ces deux motifs impliqueront des champs d'interrogation qui s'étendent en dehors des études littéraires. De là sans doute la réception chaleureuse des approches philosophiques par les

théoriciens littéraires. Cependant, la difficulté d'intégrer une théorie proprement philosophique dans un autre domaine mène souvent à des appropriations maladroites pour ne pas dire déformantes de modèles philosophiques. Selon Pascal Engel, l'émergence d'un domaine relativement nouveau, les sciences cognitives, pourraient nous permettre de discuter de ces problèmes complexes dans un champ plus productif, puisque toutes les disciplines plus étroites pourront s'y rencontrer:

...[T]he emergence of cognitive science, and the hope of a cooperation among philosophers, linguists, logicians, AI people, psychologists, and neuroscientists has, in many ways, changed the landscape of philosophy during the last quarter of this century. This cooperation has, in America and elsewhere, renewed many perspectives in the philosophy of language and in the philosophy of mind, and it has created an impetus for analytic philosophy that was missing from the more traditional "linguistic turn". In this sense, far from merely being a new episode of scientism in philosophy, the so-called "cognitive revolution" has been, in my opinion extremely fruitful. Philosophers who believed that the "basic tenet" of analytical philosophy is, in Dummett's phrase, the primacy of the philosophy of language over the other branches of philosophy (and, in particular, over the philosophy of mind), have been obliged to reconsider their view, or at least to consider an alternative to it, namely, that at least *some* account of the nature of thought can be given independently of the nature of language.⁸²

Le fait que la primauté de la philosophie du langage a été remise en question est important et aura des implications profondes pour des études littéraires, comme pour toutes les sciences humaines. Que les interprètes littéraires utilisent des capacités qui sont antérieures et indépendantes de l'interprétation textuelle en tant que telle, pourrait faire éclater des idées récuées dans toute l'étendue variée des études de la lecture et de l'écriture, et au sujet de la pratique professionnelle connue sous le nom de la "critique littéraire":

⁸² Pascal Engel, "French and American Philosophical Dispositions", *Stanford French Review*, 15 (1991), 180.

In France, there has indeed been an ongoing reflection, since the 1950's, about the "human sciences".... But, on the whole, the question of the nature of human sciences has been posed within the narrow limits of the structuralist paradigm. The cognitive paradigm, if it exists, can afford new ways to tackle this problem. In this field, two interesting questions can be raised: 1) Are we obliged to choose between a "naturalistic" and a "normative" account of mind? 2) What exactly are the norms and the normative dimension of the mental? In that sense, it seems that the work of "interpretive" theorists like Davidson and Dennett stands midway between the naturalistic and the normative trends.⁸³

La capacité d'une discipline telle que la science cognitive de faciliter une fusion et une filtration des théories précédemment incompatibles ou inachevées se prêtera bien aussi à la considération des questions fondamentales de la théorie littéraire. Les théories de Davidson représentent une ressource de grande valeur pour les études littéraires, d'une part parce qu'elles permettent de remettre celles-ci dans le cadre plus large de l'épistémologie. D'autre part, la perspective analytique de Davidson sur l'interprétation du langage favorisera l'agencement harmonieux de la théorie littéraire et les sciences cognitives émergentes. Dans le troisième chapitre, nous démontrerons à quel point cette compatibilité entre théories cognitivistes et théories davidsoniennes pourra servir au progrès de la théorie littéraire.

⁸³ Pascal Engel, "French and American Philosophical Dispositions", *Stanford French Review*, 15 (1991), 180.

CHAPITRE 2

L'INTERPRÉTATION SELON DONALD DAVIDSON

Nous avons présenté brièvement au premier chapitre la théorie de la triangulation de Donald Davidson. Derrière l'apparence simpliste de ce modèle triangulaire, il existe un fondement philosophique solide que nous nous proposons d'esquisser maintenant. Car même si la triangulation peut se définir en quelques phrases, une définition trop brève démentirait la complexité et l'originalité de cette théorie en laissant passer sous silence le niveau atomique de sa composition.⁸⁴ Et c'est à ce niveau-là que la théorie de Davidson peut contribuer aux débats actuels concernant la nature et le déroulement de l'interprétation littéraire.

⁸⁴ Ce qui suit constitue un résumé nécessairement bref de la philosophie davidsonienne. Nous laissons de côté certains trajets de ses théories qui ne traitent pas directement de l'interprétation ou qui en traitent d'une perspective qui ne s'appliquent pas à notre sujet, l'interprétation littéraire. Notamment, nous ne faisons aucune utilisation étendue des théories de Davidson sur les actions et les événements, bien que, puisque toutes les théories de Davidson sont inextricablement interconnectées, nous en effleurons quelques éléments indirectement. Pour un excellent sommaire de tous les aspects de la philosophie davidsonienne, voir le texte de Jeff Malpas dans le *Stanford Encyclopedia of Philosophy* à <<http://plato.stanford.edu/entries/davidson/>>. Voir aussi le texte de Vladimir Kalugin dans l'*Internet Encyclopedia of Philosophy* à <<http://www.utm.edu/research/iep/d/davidson.htm>>.

2.1 Vérité et connaissance

Comme nous l'avons brièvement esquissé plus dans le premier chapitre, l'être humain possède trois modes d'accès à la réalité et donc trois types de connaissances: la connaissance de son propre esprit, la connaissance d'autres esprits, et la connaissance du monde physique qui nous entoure. Toute augmentation dans une catégorie de connaissance dépend d'un va et vient essentiel entre les deux autres catégories. Cette déclaration constitue le fondement de plusieurs aspects de la philosophie davidsonienne:

We need an overall picture which not only accommodates all three modes of knowing, but makes sense of their relations to one another. Without such a general picture we should be deeply puzzled that the same world is known to us in three such different ways. And, second, it is essential to appreciate the extent to which problems that have usually been taken one at a time are interrelated. There are three basic problems: how a mind can know the world of nature, how it is possible for one mind to know another, and how it is possible to know the contents of our own minds without resort to observation or evidence. It is a mistake, I shall urge, to suppose that these questions can be collapsed into two, or taken in isolation.⁸⁵

Beaucoup de théories épistémologiques considèrent la connaissance de soi comme primaire, puisqu'elle est ressentie comme étant directe, sans intermédiaire, par rapport à nos connaissances du monde et d'autres personnes, lesquelles dépendent de l'observation et de l'inférence. Davidson affirme que n'importe quelle tentative de réduire les trois catégories de connaissance à une ou deux, ou de prouver la primauté d'une des trois au-dessus des autres, est condamnée à l'échec. Tout comme la connaissance du monde dépend de la connaissance

⁸⁵ Donald Davidson, "Three Varieties of Knowledge" dans A. Phillips Griffiths, ed., *A.J. Ayer: Memorial Essays*, Royal Institute of Philosophy Supplement, no. 30 (Cambridge: Cambridge U.P., 1991), 153.

d'autres esprits, la connaissance de notre propre esprit dépend du fait que nous connaissons d'autres esprits et des objets dans le monde:

What I know about the contents of my own mind I generally know without investigation or appeal to evidence. There are exceptions, but the primacy of unmediated self-knowledge is attested by the fact that we distrust the exceptions until they can be reconciled with the unmediated. My knowledge of the world outside of myself, on the other hand, depends on the functioning of my sense organs, and this causal dependence on the senses makes my beliefs about the world of nature open to a sort of uncertainty that arises only rarely in the case of beliefs about my own states of mind. Many of my simple perceptions of what is going on in the world are not based on further evidence; my perceptual beliefs are simply caused directly by the events and objects around me. But my knowledge of the propositional contents of other minds is never immediate in this sense; I would have no access to what others think and value if I could not note their behaviour.⁸⁶

En d'autres termes, c'est l'interaction tripartite de la triangulation qui sert à identifier les objets de la croyance exprimée dans l'énoncé. Par conséquent, c'est la triangulation qui donne un contenu aux pensées et aux énonciations. Sans interaction interpersonnelle dans un monde partagé contenant des objets communs, il ne pourrait y avoir un contenu mental. En particulier, puisque notre connaissance du monde ne peut pas être séparée des deux autres genres de connaissance, le scepticisme épistémologique — l'idée que la majorité ou même toutes nos croyances au sujet du monde pourraient être fausses — entraînerait nécessairement la conclusion que toutes nos croyances au sujet de nos propres pensées pourraient également être globalement fausses. Cette conclusion semble intuitivement invraisemblable, comme l'explique Davidson:

⁸⁶ Donald Davidson, "Three Varieties of Knowledge" dans A. Phillips Griffiths, ed., *A.J. Ayer: Memorial Essays*, Royal Institute of Philosophy Supplement, no. 30 (Cambridge: Cambridge U.P., 1991), 153.

Scepticism in various of its familiar guises is our grudging tribute to the apparent impossibility of unifying the three varieties of knowledge: one form of scepticism springs from the difficulty of accounting for our knowledge of the external world on the basis of our knowledge of our own minds; another recognizes that our knowledge of other minds cannot consist only in what we can observe from the outside. The intractability of the mind-body problem is another such tribute. [...] If the mental states of others are known only through their behavioural and other outward manifestations, while this is not true of our own mental states, why should we think our own mental states are anything like those of others? We might also wonder why, if this answer to the problem of knowledge of other minds is satisfactory, we should not accept an analogous solution to the problem of our knowledge of the external world. Yet it is widely recognized that this answer to general scepticism is unacceptable. Do we distinguish between the problems because we suppose that while we have no access to the outside world except through experience, we nevertheless can intelligibly extrapolate to the experiences of others, since we have access to experience in our own case? But this supposition begs the question, since it assumes without argument that what we call the mental states of others are similar to what we identify as mental states in ourselves.⁸⁷

Tenant une position anti-sceptique, Davidson rejette les théories introspectionnistes de la connaissance aussi bien que les théories "fortes" du behaviorisme. Selon la psychologie introspectionniste la seule preuve possible des états mentaux n'est percevable que par le sujet pensant et une étude rigoureuse de son propre esprit révélera la vérité des choses. Le scepticisme est la conclusion évidente d'une telle théorie. Si tout se passe à l'intérieur de l'esprit individuel il est impossible de savoir si nos états mentaux sont semblables à ceux

⁸⁷ Donald Davidson, "Three Varieties of Knowledge" dans A. Phillips Griffiths, ed., *A.J. Ayer: Memorial Essays*, Royal Institute of Philosophy Supplement, no. 30 (Cambridge: Cambridge U.P., 1991), 153-5.

d'autres personnes, ou même si les autres ont des états mentaux. La pensée d'un autre peut être radicalement inconnaissable.⁸⁸

Le behaviorisme a remplacé la psychologie introspectionniste. A la différence de la psychologie à la première personne, les behavioristes introduisaient une nouvelle perspective, une perspective à la troisième personne. Gilbert Ryle décrit cette perspective ainsi:

...when we characterize people by mental predicates, we are not making untestable inferences to any ghostly processes occurring in streams of consciousness which we are debarred from visiting; we are describing the ways in which those people conduct parts of their predominantly public behaviour. True, we go beyond what we see them do and hear them say, but this going beyond is not a going behind, in the sense of making inferences to occult causes; it is going beyond in the sense of considering, in the first instance, the powers and propensities of which their actions are exercises.⁸⁹

Davidson n'est pas behavioriste, mais à l'instar des behavioristes, il rejette l'idée que les états mentaux restent tout intérieurs et inconnaissables.⁹⁰

⁸⁸ L'argument contre l'hypothèse d'une "langue privée" (une langue qui ne peut être employée que par une seule personne) consiste en la thèse qu'une langue utilisée par une seule personne ne pourrait jamais être contrôlée pour déterminer si elle représente correctement les pensées ou non, puisque son contenu ne pourrait jamais être partagé. Davidson traite du sujet de l'impossibilité d'une langue privée dans "Second Person", *Midwest Studies in Philosophy*, XVII (1992), 255-67.

⁸⁹ Gilbert Ryle, *The Concept of Mind* (New York: Penguin Books, 1990), 50. (Publié pour la première fois à Londres chez Hutchinson, 1949.)

⁹⁰ Dans son étude, *The Concept of Mind*, Ryle conclut que même si les behavioristes "were in error" dans leur refus de considérer d'autres choses que les mouvements et les bruits perceptibles, le début du mouvement behavioriste était une étape cruciale dans la philosophie de la psychologie: "The important thing is that the practice of describing specifically human doings according to the recommended [Behaviourist] methodology quickly made it apparent to psychologists how shadowy were the supposed 'inner-life' occurrences which the Behaviourists were at first reproached for ignoring or denying." (Gilbert Ryle, *The Concept of Mind* (New York: Penguin Books, 1990), 309. (Publié pour la première fois à Londres chez Hutchinson, 1949.)

Quine était à la fois partisan et critique de la tradition empiriste. L'empirisme se caractérise par deux principes fondamentaux. Premièrement, l'empiriste soutient que "la science" est la base nécessaire de toute étude valable de notre monde et de notre esprit. La physique en particulier est considérée comme la science la plus pure et la plus essentielle et, de ce fait, digne de servir de fondement à l'étude de tout autre domaine. Deuxièmement, selon l'empirisme, les expériences sensorielles constituent la preuve la plus fondamentale et elles seules permettent la vérification du sens des phrases individuelles.

Quine était partisan du second principe concernant la primauté des preuves sensorielles, quoiqu'il conteste le premier principe. Dans un article désormais célèbre⁹¹, Quine conteste les deux "dogmes" qui ressortent du premier principe de l'empirisme: le dogme d'une distinction entre les vérités analytiques, dont le sens ne dépend pas des faits, et les vérités synthétiques, dont le sens se base sur les faits⁹²; et le dogme du réductionnisme, selon lequel la vérité d'une phrase peut être confirmée ou infirmée par un rang particulier d'expérience

⁹¹ W.V.O. Quine, "Two Dogmas of Empiricism" (1961) dans *The Philosophy of Language (Second Edition)*, A.P. Martinich, ed. (New York: Oxford U.P., 1990), 26-39.

⁹² Davidson explique ainsi la distinction entre analytique et synthétique: "The dualism of the synthetic and the analytic is a dualism of sentences some of which are true (or false) both because of what they mean and because of their empirical content, while others are true (or false) by virtue of meaning alone, having no empirical content." Un exemple du premier type, ou des phrases analytiques, serait: "Aucun célibataire n'est marié." La vérité de cette assertion dépend uniquement du sens des mots. Si on connaît le sens des mots, on sait si l'assertion est vraie ou fausse. Un exemple du deuxième type, ou des phrases synthétiques, serait: "John est célibataire." Afin de juger de la vérité de l'assertion, on doit savoir non seulement le sens des mots, mais également les circonstances pertinentes dans le monde: si John est marié ou non. (Les exemples sont ceux de Quine, mais les traductions sont les nôtres.)
(Donald Davidson, "On the Very Idea of a Conceptual Scheme" in Donald Davidson, *Inquiries into Truth and Interpretation*, (Oxford, Clarendon Press, 1984), 189.)

sensorielle. Les deux dogmes sont désormais invalidés, selon Quine, lorsqu'on reconnaît la nature de toile de la connaissance:

The totality of our so-called knowledge or beliefs, from the most casual matters of geography and history to the profoundest laws of atomic physics or even of pure mathematics and logic, is a man-made fabric which impinges on experience only along the edges. [...] A conflict with experience at the periphery occasions readjustments in the interior of the field. Truth values have to be redistributed over some of our statements. Reevaluation of some statements entails reevaluation of others, because of their logical interconnections.... [...] But the total field is so underdetermined by its boundary conditions, experience, that there is much latitude of choice as to what statements to reevaluate in the light of any single contrary experience. [...]

If this view is right, it is misleading to speak of the empirical content of an individual statement — especially if it is a statement at all remote from the experiential periphery of the field. Furthermore it becomes folly to seek a boundary between synthetic statements, which hold contingently on experience, and analytic statements which hold come what may. Any statement can be held true come what may, if we make drastic enough adjustments elsewhere in the system. Even a statement very close to the periphery can be held true in the face of recalcitrant experience by pleading hallucination or by amending certain statements of the kind called logical laws. Conversely, by the same token, no statement is immune to revision.⁹³

Cette “toile de croyances” proposée par Quine représente une perspective holistique sur la vérité et la connaissance, plutôt qu'une perspective définitionnelle des empiristes. Étant donnée cette interdépendance épistémologique des croyances, il est clair que même si nous pouvions avoir beaucoup de croyances fausses, la majorité de nos croyances doit être vraie.

La tentative de Quine pour trouver une justification épistémologique pour la connaissance, en dehors de nos croyances existantes, l'amène à proposer (en accord avec le deuxième principe de l'empirisme) que certaines croyances "have exactly the same epistemic

⁹³ W.V.O. Quine, “Two Dogmas of Empiricism” (1961) dans *The Philosophy of Language (Second Edition)*, A.P. Martinich, ed. (New York: Oxford U.P., 1990), 37.

content as a sensation".⁹⁴ Ceci a mené Quine à proposer la distinction bien connue entre des phrases d'observation ("sentences belief in whose truth is justified by sensations") et les autres ("sentences belief in whose truth is justified only by appeal to other sentences held true").⁹⁵

Sur ce point, Davidson est en désaccord avec son mentor parce que les sensations, en tant que telles, ne peuvent pas avoir un contenu épistémique et ne peuvent pas donc fournir le contenu épistémique aux croyances qu'elles peuvent causer⁹⁶:

The relation between a sensation and a belief cannot be logical, since sensations are not beliefs or other propositional attitudes. What then is the relation? The answer is, I think, obvious: the relation is causal. Sensations cause some beliefs and in *this* sense are the basis or ground of those beliefs. But a causal explanation of a belief does not show how or why the belief is

⁹⁴ Donald Davidson, "A Coherence Theory of Truth and Knowledge" (1983) dans Ernest LePore, ed., *Truth and Interpretation: Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson* (Cambridge, Mass.: Basil Blackwell, 1986), p. 311.

⁹⁵ Donald Davidson, "A Coherence Theory of Truth and Knowledge" (1983) dans Ernest LePore, ed., *Truth and Interpretation: Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson* (Cambridge, Mass.: Basil Blackwell, 1986), p. 313.

⁹⁶ "There is, as I noted above, écrit Davidson, a key difference between the method of radical interpretation I am now recommending, and Quine's method of radical translation. The difference lies in the nature of the choice of causes that govern interpretation. Quine makes interpretation depend on patterns of sensory stimulation, while I make it depend on the external events and objects the sentence is interpreted as being about. Thus Quine's notion of meaning is tied to sensory criteria, something he thinks that can be treated also as evidence. This leads Quine to give epistemic significance to the distinction between observation sentences and others, since observation sentences are supposed, by their direct conditioning to the senses, to have a kind of extra-linguistic justification. This is the view against which I argued in the first part of my paper, urging that sensory stimulations are indeed part of the causal chain that leads to belief, but cannot, without confusion, be considered to be evidence, or a source of justification, for the stimulated beliefs" (Donald Davidson, "A Coherence Theory of Truth and Knowledge" (1983) dans Ernest LePore, ed., *Truth and Interpretation: Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson* (Cambridge, Mass.: Basil Blackwell, 1986), 317-18).

justified. [...] For even if sensations justify belief in sensation, we do not yet see how they justify belief in external events and objects.⁹⁷

Ainsi la tentative de justifier les croyances à l'aide de preuves empiriques (les sensations) mène au même scepticisme qui dérange les critiques de la théorie de la cohérence.⁹⁸ N'importe quelle tentative de trouver une justification pour nos croyances en dehors du corps de ces croyances est condamnée au scepticisme. Davidson conclut que nous devons alors "find a *reason* for supposing most of our beliefs are true that is not a form of *evidence*".⁹⁹

A cette fin, Davidson considère la théorie quinienne de la traduction radicale,¹⁰⁰ dont l'objectif est de tracer l'étape préliminaire du processus par lequel nous attribuons de la signification au comportement (linguistique ou autre) d'un communicateur. Évidemment, il est impossible de retourner au début de l'utilisation de la langue par l'espèce humaine pour

⁹⁷ Donald Davidson, "A Coherence Theory of Truth and Knowledge" (1983) dans Ernest LePore, ed., *Truth and Interpretation: Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson* (Cambridge, Mass.: Basil Blackwell, 1986), p. 311.

⁹⁸ Sur ce point, alors, Davidson se place en opposition avec Michael Dummett, ainsi que Quine: "Quine and Dummett [although they disagree on many things,] agree on a basic principle, which is that whatever there is to meaning must be traced back somehow to experience, the given, or patterns of sensory stimulation, something intermediate between belief and the usual objects our beliefs are about. Once we take this step, we open the door to skepticism, for we must then allow that a very great many — perhaps most — of the sentences we hold to be true may in fact be false" (Donald Davidson, "A Coherence Theory of Truth and Knowledge" (1983) dans Ernest LePore, ed., *Truth and Interpretation: Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson* (Cambridge, Mass.: Basil Blackwell, 1986), 313).

⁹⁹ Donald Davidson, "A Coherence Theory of Truth and Knowledge" (1983) dans Ernest LePore, ed., *Truth and Interpretation: Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson* (Cambridge, Mass.: Basil Blackwell, 1986), p. 314.

¹⁰⁰ Quine explique en détail sa théorie de la "traduction radicale" dans le deuxième chapitre de *Word and Object* (M.I.T. Press, 1960), 26-79.

déterminer comment cette pratique a évolué. Nous ne pouvons pas non plus observer, *de l'intérieur*, le développement de la langue chez un enfant de bas âge. Nous pouvons cependant, et c'est ce que fait Quine dans sa théorie, poser la situation hypothétique d'une personne qui essaie de comprendre quelqu'un d'autre dont la langue lui est totalement étrangère. La traduction est rendue possible dans ce cas-ci, selon Quine, parce que l'interprète peut observer et interpréter des attitudes "non-individuatives" envers des phrases, sans devoir connaître d'abord le contenu propositionnel de ces phrases. Ainsi, Quine a basé sa traduction radicale sur l'observation de l'attitude non-individuative de "l'assentiment incité". Comme l'explique Davidson:

Since someone assents to an utterance, or holds a sentence true, in part because of what he believes and in part because of what the utterance or sentence means in his language, Quine's problem was to separate out these two elements on the basis of evidence [i.e. le comportement] that combined their influence.¹⁰¹

Quine prend comme point de départ une situation hypothétique, c'est-à-dire un communicateur dont la langue est absolument inconnue à l'interprète. La théorie quinienne de la traduction radicale propose qu'on arrive à comprendre une langue inconnue en produisant des phrases équivalentes. En observant la réaction du communicateur (le comportement ou des mots énoncés, par exemple) face à certains stimuli sensoriels, l'interprète arrive à produire une phrase équivalente dans sa propre langue, dont le sens exprime sa propre réaction au même stimulus sensoriel. (Par exemple, "It's hot today" veut dire "Il fait chaud aujourd'hui".)

Quine décrit comment cette interaction pourrait procéder:

¹⁰¹ Donald Davidson, "Three Varieties of Knowledge" dans A. Phillips Griffiths, ed., *A.J. Ayer: Memorial Essays*, Royal Institute of Philosophy Supplement, No. 30 (Cambridge: Cambridge U.P., 1991), 158.

The utterances first and most surely translated in such a case are ones keyed to present events that are conspicuous to the linguist and his informant. A rabbit scurries by, the native says 'Gavagai', and the linguist notes down the sentence 'Rabbit' (or 'Lo, a rabbit') as tentative translation, subject to testing in further cases. (...)

So we have the linguist asking 'Gavagai?' in each of various stimulatory situations, and noting each time whether the native assents, dissents, or neither. But how is he to recognize native assent and dissent when he sees or hears them? Gestures are not to be taken at face value; the Turks' are nearly the reverse of our own. What he must do is guess from observation and then see how well his guesses work. (...) Let us then suppose the linguist has settled on what to treat as native signs of assent and dissent. He is thereupon in a position to accumulate inductive evidence for translating 'Gavagai' as the sentence 'Rabbit'. The general law for which he is assembling instances is roughly that the native will assent to 'Gavagai?' under just those stimulations under which we, if asked, would assent to 'Rabbit?'; and correspondingly for dissent.

But we can do somewhat more justice to what the linguist is after in such a case if, instead of speaking merely of stimulations under which the native will assent or dissent to the queried sentence, we speak in a more causal vein of stimulations that will *prompt* the native to assent or dissent to the queried sentence. (...) It is important to know that in the case of 'Gavagai?' the rabbit-presenting stimulations actually prompt the assent, and that the others [i.e. the surrounding non-rabbit stimulations] actually prompt the dissent. (...)

Note that to prompt, in our sense, is not to elicit. What elicits the native's 'Evet' ['Yes'] or 'Yok' ['No'] is a combination: the prompting stimulation plus the ensuing query 'Gavagai?'.¹⁰²

Un tel procédé entraîne certaines hypothèses incontournables. Afin de commencer à attribuer à certains actes et à certains énoncés des unités de sens, l'interprète n'a d'autre choix que de supposer que l'agent devant lui est plus ou moins raisonnable. Il faut supposer que l'autre possède, en gros, les mêmes principes normatifs que l'interprète lui-même, par exemple, le principe selon lequel on ne croit pas en même temps une proposition *p* et une proposition contradictoire *q*. Ce n'est pas que les communicateurs sont, *en fait*, toujours raisonnables, ni

¹⁰² W.V.O. Quine, "Two Dogmas of Empiricism" (1961) dans *The Philosophy of Language (Second Edition)*, A.P. Martinich, ed. (New York: Oxford U.P., 1990), 29-30.

qu'ils souscrivent *nécessairement* aux mêmes principes normatifs que l'interprète. Davidson soutient seulement que, sans aucune connaissance du communicateur en question, nous ne pouvons même pas concevoir l'interprétation sans supposer une rationalité semblable à la nôtre:

The process of separating meaning and opinion invokes two key principles which must be applicable if a speaker is interpretable: the Principle of Coherence and the Principle of Correspondence. The Principle of Coherence prompts the interpreter to discover a degree of logical consistency in the thought of the speaker; the Principle of Correspondence prompts the interpreter to take the speaker to be responding to the same features of the world that he (the interpreter) would be responding to under similar circumstances. Both principles can be (and have been) called principles of charity: one principle endows the speaker with a modicum of logical truth, the other endows him with a degree of true belief about the world. Successful interpretation necessarily invests the person interpreted with basic rationality.¹⁰³

Ainsi les principes de la charité comprennent non seulement le "principle of logical consistency among beliefs but also [...] a presumption about the truth of most of our beliefs and of those that we attribute to others".¹⁰⁴

Bien que Davidson soit en accord avec la plupart de ce que Quine propose dans sa théorie de traduction radicale, Davidson insiste néanmoins sur le fait qu'on ne peut pas attribuer un rôle épistémologique aux stimulations sensorielles comme le fait Quine. Davidson explique que la similitude des réponses ne peut pas définir un contenu mental; seule une similitude *observée* peut avoir des conséquences épistémologiques:

¹⁰³ Donald Davidson, "Three Varieties of Knowledge" dans A. Phillips Griffiths, ed., *A.J. Ayer: Memorial Essays*, Royal Institute of Philosophy Supplement, No. 30 (Cambridge: Cambridge U.P., 1991), 158.

¹⁰⁴ Pascal Engel, "Interpretation Without Hermeneutics: A Plea Against Ecumenism" in *Topoi*, 10:2 (1991), 140.

All creatures classify objects and aspects of the world in the sense that they treat some stimuli as more alike than others. The objective criterion of such classification is similarity of response. Evolution and subsequent learning no doubt explain these patterns of behaviour. But from what point of view can these be called patterns? The criterion on the basis of which a creature can be said to be treating stimuli as similar, as belonging to a class, is the similarity of the creature's responses to those stimuli; but what is the criterion of the similarity of the responses? *This* criterion cannot be derived from the creature's responses; it can come only from the responses of an observer to the responses of the creature. [...] If we discover kinds of objects or events in the world that we can correlate with the utterances of a speaker, we are on the way to interpreting the simplest linguistic behaviour. [...] [W]ithout this sharing of reactions to common stimuli, thought and speech would have no particular content -- that is, no content at all. It takes two points of view to give a location to the cause of a thought, and thus to define its content.¹⁰⁵

Ainsi Davidson soutient une théorie distale du sens et de la preuve, à la différence de la théorie proximale de Quine. Il résiste à la tendance cartésienne qui lie la connaissance à l'évidence des sens. En d'autres termes, Davidson rejette l'idée que les stimulations sensorielles jouent un rôle épistémologique dans l'établissement du sens ou de la connaissance:

The distal theory of meaning removes the sense organs and their immediate activities and manifestations, such as sensations and sensory stimulations, from central theoretical importance to meaning and knowledge. As Quine in his distal mood put it, '...the fixed points are just the shared stimulus and the world.' The *shared* stimulus is, of course, distal. The unsharable stimulations of the sense organs are not fixed points. In recognizing this we do not deny the causal role of the senses, only a certain epistemological view of that role. A distal theory is as basically causal and in accord with the deliverances of science as a proximal theory. The difference lies in the choice of the appropriate location of the relevant causal factors — and the choice of an epistemological stance. The approaches differ in how we interpret what Quine calls the 'two cardinal tenets of empiricism'. These are, once more, that 'whatever evidence there *is* for science *is* sensory evidence ... and that all inculcation of meanings of words must rest ultimately on sensory evidence.' The sense in which these tenets are true, I am urging, is one that supports only

¹⁰⁵ Donald Davidson, "Three Varieties of Knowledge" dans A. Phillips Griffiths, ed., *A.J.Ayer: Memorial Essays*, Royal Institute of Philosophy Supplement, No. 30 (Cambridge: Cambridge U.P., 1991), 159.

what I earlier named the pallid version of empiricism; it comes to no more than the factual claim that the sense organs are causally essential to empirical knowledge. It seems to me this is not an epistemological thesis that sets empiricists apart from those who hold other views of the nature of knowledge.¹⁰⁶

Pour Davidson, l'objet dans le monde qui est la cause d'une croyance est aussi l'objet de cette croyance et détermine son contenu. Ce ne sont pas des stimulations sensorielles de la perception qui déterminent le contenu d'une croyance.

Comme solution à ce problème, Davidson adopte une version révisée de la théorie de la traduction radicale. Il propose un "shift to the semantic notion of truth from the syntactic notion of translation".¹⁰⁷ Selon Davidson, l'utilisation de l'expression "means that" suppose que nous savons déjà faire un exposé formel de cette expression. Non seulement est-il peu probable que "means that" puisse être défini formellement, mais "means that" s'emploie ici comme partie d'une formulation qui propose de définir exactement cela — le sens («meaning»). A la différence de la méthode de Quine qui consiste à fournir des phrases équivalentes dans le métalangage pour chaque phrase dans la langue inconnue ("Schnee ist weiss' means that 'Snow is white'"), Davidson propose d'écarter de la formulation le concept de sens en faveur du concept de la vérité. Par là, au lieu d'utiliser la liaison "means that", Davidson lui préfère la formulation suivante: "*s* is true if and only if *p*", où *s* est la phrase dans la langue inconnue ("Schnee ist weiss") et *p* représente les conditions dans lesquelles la phrase

¹⁰⁶ Donald Davidson, "Meaning, Truth and Evidence" dans Robert B. Barrett and Roger F. Gibson, eds., *Perspectives on Quine* (Cambridge, Mass.: Basil Blackwell, 1990), 76.

¹⁰⁷ Donald Davidson, "A Coherence Theory of Truth and Knowledge" in Ernest LePore (ed.), *Truth and Interpretation: Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson*, (Cambridge, Blackwell, 1986), 315.

est vraie (si la neige est blanche).¹⁰⁸ En d'autres termes, dans la formulation de Davidson, le côté droit spécifie les conditions de satisfaction pour la vérité de la phrase inconnue à gauche. Davidson affirme que l'assentiment et le dissentiment à la vérité d'un énoncé sont aussi des attitudes non-individuatives. Selon Davidson, la vérité — à la différence du sens — est un concept fondamental qui ne peut pas être encore réduit à quelque chose de plus simple. Par conséquent, utiliser une théorie de la vérité comme base pour une théorie de l'interprétation, n'est pas éluder la question:

...holding a sentence true at a time, or wanting a sentence to be true, or preferring that one sentence rather than another be true. The assumption that such attitudes can be detected does not beg the question of how we endow the attitudes with content, since a relation, such as holding true, between a speaker

¹⁰⁸ Davidson adopte le théorème formel de la vérité d'Alfred Tarski ("Convention T") et le modifie de trois façons importantes. D'abord, alors que Tarski propose une définition explicite de la vérité, Davidson est plutôt à la recherche d'une *théorie* de la vérité. En second lieu, puisque la théorie sera employée avec des langues naturelles, plutôt que la langue formelle de la logique, la théorie doit être relativisée pour qu'elle puisse tenir compte d'autres variables (telles les personnes, la chronologie, l'inconnu). La troisième modification, et la plus cruciale, est le déplacement de l'accent sur la synonymie syntaxique, (une qualité qui permette la vérification de la traduction) jusque sur un autre critère qui permettra de juger l'acceptabilité d'une interprétation. En effet, Davidson inverse les priorités de Tarski: "[N]ous voulons arriver à une compréhension de la signification ou de la traduction en présupposant une saisie préalable du concept de vérité. Ce dont nous avons besoin, c'est d'une manière de juger l'acceptabilité des phrases-T qui ne soit pas syntaxique, et qui ne fasse pas appel aux concepts de traduction, des signification, ou de synonymie, mais qui soit telle que les phrases-T acceptables produisent en fait les interprétations." (Donald Davidson, "La croyance et le fondement de la signification" (1974) dans *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, Traduit de l'anglais (États-Unis) par Pascal Engel (Nîmes: Jacqueline Chambon, 1993), 221.) Bien que la théorie de la vérité de Tarski fournisse une base importante aux théories de Davidson, c'est une théorie destinée aux langues formelles. Par conséquent, nous n'en discuterons que sous la forme modifiée qui paraît dans les théories de Davidson. Pour une introduction aux théories de Tarski, voir Alfred Tarski, "Truth and Proof" dans *Scientific American*, 220 (1969), 63-77.

and an utterance is an extensional relation which can be known to hold without knowing what the sentence means.¹⁰⁹

Comme nous l'avons esquissé plus haut, le problème à l'étude dans la traduction radicale est celui de déterminer les croyances du locuteur sans savoir ce que signifie son énoncé, et de déterminer le sens de son énoncé sans savoir quelle conviction il exprime en l'énonçant:

The interpreter's problem is that what he is assumed to know — the causes of assents to sentences of a speaker — is, as we have seen, the product of two things he is assumed not to know, meaning and belief. If he knew the meanings he would know the beliefs, and if he knew the beliefs expressed by sentences assented to, he would know the meanings. But how can he learn both at once, since each depends on the other?¹¹⁰

L'interprète d'une langue inconnue peut commencer à inférer les croyances et le sens à partir de l'assentiment et du dissentiment du locuteur à la vérité des phrases dont le sujet est un stimulus mutuel externe.¹¹¹

¹⁰⁹ Donald Davidson, "Three Varieties of Knowledge" dans A. Phillips Griffiths, ed., *A.J. Ayer: Memorial Essays*, Royal Institute of Philosophy Supplement, No. 30 (Cambridge: Cambridge U.P., 1991), 158.

¹¹⁰ Donald Davidson, "A Coherence Theory of Truth and Knowledge" in Ernest LePore (ed.), *Truth and Interpretation: Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson*, (Cambridge, Blackwell, 1986), 315.

¹¹¹ Davidson traite du même problème dans "Psychology and Philosophy": "The problem of interpretation ... is the problem of abstracting simultaneously the roles of belief and meaning from the pattern of sentences to which a speaker subscribes over time. [...] [...] we cannot decide what a man means by what he says without at the same time constructing a theory about what he believes." (Donald Davidson, "Psychology and Philosophy" (1974) in *Essays on Actions and Events* (Oxford: Clarendon Press, 1980), 238.)

2.2 Objectivité, subjectivité, intersubjectivité

Ainsi le principe de la charité, qui figure d'abord dans la théorie quinienne, devient un élément encore plus important dans l'interprétation radicale de Davidson, puisqu'il a rejeté la possibilité des phrases d'observation comme supports à l'interprétation d'autres phrases:

What should be clear is that if the account I have given of how belief and meaning are related and understood by an interpreter [is correct], then most of the sentences a speaker holds to be true — especially the ones he holds to most stubbornly, the ones most central to the system of his beliefs — most of these sentences *are* true, at least in the opinion of the interpreter. For the only, and therefore unimpeachable, method available to the interpreter automatically puts the speaker's beliefs in accord with the standards of logic of the interpreter, and hence credits the speaker with plain truths of logic. Needless to say there are degrees of logical and other consistency, and perfect consistency is not to be expected. What needs emphasis is only the methodological necessity for finding consistency enough.

Nor, from the interpreter's point of view, is there any way he can discover the speaker to be largely wrong about the world. For he interprets sentences held true (which is not to be distinguished from attributing beliefs) according to the events and objects in the outside world that cause the sentence to be held true.¹¹²

Ainsi les principes de la charité (le principe de la cohérence et le principe de la correspondance) exigent de l'interprète qu'elle suppose que les croyances du locuteur sont la plupart du temps correctes. Cependant, comment le locuteur peut-il s'assurer que ses propres croyances sont, en fait, vraies la plupart du temps?

The answer is in the question. In order to doubt or wonder about the provenance of his beliefs an agent must know what belief is. [...] The question, how do I know my beliefs are generally true thus answers itself, simply because beliefs are by nature generally true. Rephrased or expanded, the question

¹¹² Donald Davidson, "A Coherence Theory of Truth and Knowledge" in Ernest LePore (ed.), *Truth and Interpretation: Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson*, (Cambridge, Blackwell, 1986), 316-7.

becomes, how can I tell whether my beliefs, which are by their nature generally true, are generally true?

All beliefs are justified in this sense: they are supported by numerous other beliefs (otherwise they wouldn't be the beliefs they are), and have a presumption in favor of their truth. The presumption increases the larger and more significant the body of beliefs with which a belief coheres, and there being no such thing as an isolated belief, there is no belief without a presumption in its favor. In this respect, interpreter and interpreted differ. From the interpreter's point of view, methodology enforces a general presumption of truth for the body of beliefs as a whole, but the interpreter does not need to presume each particular belief of someone else is true. The general presumption applied to others does not make them globally right, as I have emphasized, but provides the background against which to accuse them of error. But from each person's own vantage point, there must be a graded presumption in favor of each of his own beliefs.¹¹³

Davidson admet que bien que nous soyons ainsi épargnés la marque habituelle du scepticisme en prouvant qu'il serait impossible pour toutes nos croyances d'être fausses dans leur ensemble, ceci ne règle pas le problème qui consiste à identifier lesquelles de nos croyances sont vraies et constituent ainsi de la connaissance et lesquelles sont fausses. Ce qu'il prétend avoir bien montré, par ailleurs, c'est que "all that counts as evidence or justification for a belief must come from the same totality of belief to which it belongs."¹¹⁴ La connaissance du monde s'établit donc en vérifiant qu'une expression provoquée par un objet dans le monde mutuel de deux interlocuteurs est acceptée comme vraie par l'un et l'autre. Cependant, comme l'admet Davidson, la cohérence ne peut pas garantir qu'une croyance est vraie. Tout ce que la

¹¹³ Donald Davidson, "A Coherence Theory of Truth and Knowledge" in Ernest LePore (ed.), *Truth and Interpretation: Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson*, (Cambridge, Blackwell, 1986), 318-9.

¹¹⁴ Donald Davidson, "A Coherence Theory of Truth and Knowledge" in Ernest LePore (ed.), *Truth and Interpretation: Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson*, (Cambridge, Blackwell, 1986), 319.

cohérence peut garantir est que si plusieurs croyances dans un corps cohérent sont vraies, alors la grande majorité de ces croyances seront vraies.

Davidson est donc d'accord avec Richard Rorty sur un point: seule une croyance peut servir de justification d'une autre croyance.¹¹⁵ Nous ne pouvons pas chercher en dehors de la langue une preuve plus certaine pour une croyance, une preuve plus certaine que le simple fait que la croyance en question est compatible avec les croyances que nous tenons déjà pour vraies. Davidson insiste pourtant que "we nevertheless can have knowledge of, and talk about, an objective public world which is not of our making".¹¹⁶ Selon Davidson, l'idée que notre expérience du monde extérieur est toujours relative à un schème conceptuel interne, une idée acceptée par Rorty, n'est pas plausible. Davidson appelle cette idée "le troisième dogme de l'empirisme"¹¹⁷ parce qu'elle remplace la distinction entre les phrases analytiques et synthétiques (l'un des deux premiers "dogmes") par un nouveau dualisme de schèmes conceptuels et d'un contenu empirique qu'ils organisent. Selon ce troisième dogme, nous

¹¹⁵ Rorty décrit comme suite le problème de la justification de croyances: "For the Quine-Sellars approach to epistemology, to say that truth and knowledge can only be judged by the standards of the inquirers of our own day is not to say that human knowledge is less noble or important, or more 'cut off from the world', than we had thought. It is merely to say that nothing counts as justification unless by reference to what we already accept, and there is no way to get outside our beliefs and our language so as to find some test other than coherence." (Richard Rorty, *Philosophy and the Mirror of Nature* (Princeton, NJ: Princeton U.P., 1979), 178.)

¹¹⁶ Donald Davidson, "A Coherence Theory of Truth and Knowledge" in Ernest LePore (ed.), *Truth and Interpretation: Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson*, (Cambridge, Blackwell, 1986), 310.

¹¹⁷ Donald Davidson, "On the Very Idea of a Conceptual Scheme" (1974) in *Inquiries into Truth and Interpretation*, (Oxford, Clarendon Press, 1984), 189.

n'avons aucun accès interprétatif direct à la réalité. Notre appréhension du monde est toujours relative à un schème conceptuel:

Conceptual schemes, we are told, are ways of organizing experience; they are systems of categories that give form to the data of sensation; they are points of view from which individuals, cultures, or periods survey the passing scene. There may be no translating from one scheme to another, in which case the beliefs, desires, hopes, and bits of knowledge that characterize one person have no true counterparts for the subscriber to another scheme. Reality itself is relative to a scheme: what counts as real in one system may not in another.¹¹⁸

Davidson rejette cette relativité conceptuelle: selon lui, ni la réalité ni la vérité n'est relative à un schème. La clé pour démentir ce dualisme est l'assertion par ses partisans que les schèmes conceptuels peuvent être entièrement ou partiellement incommensurables. Davidson illustre le fait que l'appréhension même de la qualité d'incommensurabilité exige une compréhension au moins partielle du schème en question. Si nous pouvons arriver à la conclusion que ce schème n'est pas traduisible, c'est que nous avons pu comparer le schème inconnu au nôtre. Ce faisant, nous avons en fait commencé à traduire le schème en nos propres termes.¹¹⁹

Pour tenir une croyance, selon Davidson, un communicateur doit avoir le concept d'une "objective truth, of what is the case independently of what he or she thinks. We must ask, therefore, after the source of the concept of truth".¹²⁰ N'importe quelle théorie de la cohérence doit donc être (a) "consistent with a correspondence theory" et (b) "a non-

¹¹⁸ Donald Davidson, "On the Very Idea of a Conceptual Scheme" (1974) in *Inquiries into Truth and Interpretation*, (Oxford, Clarendon Press, 1984), 184.

¹¹⁹ Donald Davidson, "On the Very Idea of a Conceptual Scheme" (1974) in *Inquiries into Truth and Interpretation*, (Oxford, Clarendon Press, 1984), 189-91.

¹²⁰ Donald Davidson, "Three Varieties of Knowledge" dans A. Phillips Griffiths, ed., *A.J. Ayer: Memorial Essays*, Royal Institute of Philosophy Supplement, No. 30 (Cambridge: Cambridge U.P., 1991), 156-7.

relativized, non-internal form of realism"¹²¹ Non-relativisé et non-interne parce que la vérité se définit comme la correspondance avec ce qui *est*.¹²²

Selon Wittgenstein, c'est seulement par la communication interpersonnelle que nous pouvons développer un concept de la vérité objective. Davidson est d'accord, et affirme plus loin que la possession de croyances présuppose un concept de la vérité objective puisque les croyances sont, par leur nature même, des propositions qui peuvent être vraies ou fausses¹²³:

If I believe there is a coin in my pocket, I may be right or wrong; I'm right only if there is a coin in my pocket. If I am surprised to find there is no coin in my pocket, I come to believe that my former belief did not correspond with the state of my finances. I have the idea of an objective reality which is independent of my belief. [...] Communication depends, then, on each communicant having, and correctly thinking that the other has, the concept of a shared world, an intersubjective world. But the concept of an intersubjective

¹²¹ "My form of realism, écrit Davidson, seems to be neither Hilary Putnam's internal realism nor his metaphysical realism. It is not internal realism because internal realism makes truth relative to a scheme, and this is an idea I do not think is intelligible. A major reason, in fact, for accepting a coherence theory is the unintelligibility of the dualism of a conceptual scheme and a 'world' waiting to be coped with. But my realism is certainly not Putnam's metaphysical realism, for *it* is characterized by being 'radically non-epistemic', which implies that all our best researched and established thoughts and theories may be false." (Donald Davidson, "A Coherence Theory of Truth and Knowledge" in Ernest LePore (ed.), *Truth and Interpretation: Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson*, (Cambridge, Blackwell, 1986), 309.)

¹²² Alfred Tarski, dans son article "Truth and Proof", cite Aristote comme l'un des premiers à bien définir la vérité: "To say of what is that it is not, or of what is not that it is, is false, while to say of what is that it is, or of what is not that it is not, is true." (Alfred Tarski, "Truth and Proof" dans *Scientific American*, 220 (1969), 63.)

¹²³ "Much of the point of the concept of belief is that it is the concept of a state of an organism which can be true or false, correct or incorrect. To have a concept of belief is therefore to have the concept of objective truth." (Donald Davidson, "Rational Animals" (1982) dans *Actions and Events: Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson* (Cambridge, Mass.: Basil Blackwell, 1985), 480.)

world is the concept of an objective world, a world about which each communicant can have beliefs.¹²⁴

C'est seulement par le biais de la triangulation que les communicateurs peuvent développer un concept d'un monde objectif, et ceci pour la même raison qu'une langue privée est impossible: c'est seulement en communiquant avec d'autres personnes, en comparant sa propre réaction à un objet dans le monde avec la réaction d'un autre, qu'un communicateur peut être sûr que ses mots signifient ce qu'il veut dire:

If I were bolted to the earth I would have no way of determining the distance from me of many objects. I would only know they were on some line drawn from me toward them. I might interact successfully with objects, but I could have no way of giving content to the question where they were. Not being bolted down, I am free to triangulate. Our sense of objectivity is the consequence of another sort of triangulation, one that requires two creatures. Each interacts with an object, but what gives each the concept of the way things are objectively is the base line formed between the creatures by language. The fact that they share a concept of truth alone makes sense of the claim that they have beliefs, that they are able to assign objects a place in the public world.

The conclusion of these considerations is that rationality is a social trait. Only communicators have it.¹²⁵

La capacité d'identifier l'attitude de juger vraie une phrase, comme elle est élaborée dans la théorie de l'interprétation radicale, est donc essentielle à l'établissement d'une connaissance du monde extérieur. Comme dans la description de la traduction radicale, un communicateur doit supposer que les autres communicateurs partagent en grande partie les mêmes croyances que

¹²⁴ Donald Davidson, "Rational Animals" (1982) dans *Actions and Events: Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson* (Cambridge, Mass.: Basil Blackwell, 1985), 480.

¹²⁵ Donald Davidson, "Rational Animals" (1982) dans *Actions and Events: Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson* (Cambridge, Mass.: Basil Blackwell, 1985), 480.

lui-même afin d'interpréter ses réactions à l'objet dans le monde qui est l'objet commun de leur communication:

We may think of it as a form of triangulation: each of two people is reacting differentially to sensory stimuli streaming in from a certain direction. If we project the incoming lines outward, their intersection is the common cause. If the two people now note each others' reactions (in the case of language, verbal reactions), each can correlate these observed reactions with his or her stimuli from the world. The common cause can now determine the contents of an utterance and a thought. The triangle which gives content to thought and speech is complete. But it takes two to triangulate. Two, or, of course, more.¹²⁶

Cette explication de la triangulation pourrait donner l'impression que la connaissance à la première personne n'est pas privilégiée. Si les pensées intérieures ne peuvent avoir aucun contenu sans la communication interpersonnelle il semble logique qu'un individu n'a aucune connaissance privilégiée de ses propres pensées intérieures. Davidson exige cependant que nous devons distinguer entre le fait d'avoir une pensée, et le contenu conceptuel de cette pensée:

We have not, clearly, obliterated the difference between self-knowledge and knowledge of other minds: the first remains direct and the second inferential. [...] These differences are real. Our thoughts are "inner" and "subjective" in that we know what they are in a way no one else can. But though *possession* of a thought is necessarily individual, what gives it content is not. The thoughts we form and entertain are located conceptually in the world we inhabit, and know we inhabit, with others. Even our thoughts about our own mental states occupy the same conceptual space and are located on the same public map.¹²⁷

¹²⁶ Donald Davidson, "Three Varieties of Knowledge" dans A. Phillips Griffiths, ed., *A.J.Ayer: Memorial Essays*, Royal Institute of Philosophy Supplement, No. 30 (Cambridge: Cambridge U.P., 1991), 159-160.

¹²⁷ Donald Davidson, "Three Varieties of Knowledge" dans A. Phillips Griffiths, ed., *A.J.Ayer: Memorial Essays*, Royal Institute of Philosophy Supplement, No. 30 (Cambridge: Cambridge U.P., 1991), 164-5.

Par conséquent, puisque le contenu de nos pensées est inextricablement attaché à et dépendant de notre connaissance des esprits des autres et du monde externe, alors il n'y a aucune barrière épistémologique entre notre esprit et le monde ou entre notre esprit et d'autres esprits. "The objective and the inter-subjective are thus essential to anything we can call subjectivity, and constitute the context in which it forms."¹²⁸ Aucun des trois sommets du triangle n'est épistémologiquement primaire, ni radicalement inconnaissable.¹²⁹

2.3 L'indétermination de l'interprétation

Puisque la vérité objective est intersubjective, et parce que notre connaissance de l'esprit d'autrui doit être holistique plutôt que définitionnelle, l'interprétation est nécessairement indéterminée. D'ailleurs, Davidson conteste l'idée que cette indétermination ne constitue pas une faiblesse du monde du mental par rapport au monde de la science physique, par exemple, et il souligne que l'indéterminisme existe également dans le domaine scientifique. N'importe quel système de numérotation normalisé employé pour mesurer, par exemple, la

¹²⁸ Donald Davidson, "Three Varieties of Knowledge" dans A. Phillips Griffiths, ed., *A.J. Ayer: Memorial Essays*, Royal Institute of Philosophy Supplement, No. 30 (Cambridge: Cambridge U.P., 1991), 165.

¹²⁹ "The philosophical conception of subjectivity is burdened with a history and a set of assumptions about the nature of mind and meaning that sever the meaning of an utterance or the content of a thought from the questions about external reality, thus creating a logical gap between "my" world and the world as it appears to others. This common conception holds that the subjective is prior to the objective, that there is a subjective world prior to knowledge of external reality. It is evident that the picture of thought and meaning I have sketched here leaves no room for such priority since it predicates self-knowledge on knowledge of other minds and of the world."
(Donald Davidson, "Three Varieties of Knowledge" dans A. Phillips Griffiths, ed., *A.J. Ayer: Memorial Essays*, Royal Institute of Philosophy Supplement, No. 30 (Cambridge: Cambridge U.P., 1991), 165.)

température, la longueur, le poids, etc., est également acceptable. Étant donné un système établi, on peut inventer un système entièrement nouveau, et également précis en multipliant les chiffres par un constant linéaire. L'attribution de sens dans l'interprétation du mental est indéterminée de la même façon:

As noted above, we may think of an interpreter who aims to understand a speaker as matching up sentences of his own with the utterances and states of mind of the speaker. The totality of evidence available to the interpreter determines no unique theory of truth for a given speaker, not just because actually available evidence is finite while the theory has an infinity of testable consequences, but because all possible evidence cannot limit acceptable theories to one. Given the richness of the structure represented by the set of one's own sentences, and the nature of the connections between the members of this set and the world, we should not be surprised if there are many ways of assigning our own sentences to the sentences and thoughts of someone else that capture everything of relevant significance.

[...] Because there are many different but equally acceptable ways of interpreting an agent, we may say, if we please, that interpretation or translation is indeterminate, or that there is no fact of the matter as to what someone means by his or her words. In the same vein, we could speak of the indeterminacy of weight or temperature. But we normally accentuate the positive by being clear about what is invariant from one assignment of numbers to the next, for it is what is invariant that is empirically significant. The invariant *is* the fact of the matter. We can afford to look at translation and the content of mental states in the same light.¹³⁰

Il y a quand même une différence cruciale entre le dispositif de graduation utilisé pour la mesure physique et celui qui sert à l'interprétation linguistique. C'est par la communication avec autrui que nous arrivons à un accord mutuel sur quels chiffres employer dans nos mesures, sur les unités d'accroissement, et sur la quantité que chaque incrément représentera. Si nous décidons d'utiliser un système complètement nouveau nous devons arriver à un accord

¹³⁰ Donald Davidson, "Three Varieties of Knowledge" dans A. Phillips Griffiths, ed., *A.J.Ayer: Memorial Essays*, Royal Institute of Philosophy Supplement, No. 30 (Cambridge: Cambridge U.P., 1991), 161.

sur le nouveau système, et sur les valeurs numériques représentées. Ce même processus de négociation n'est pas possible dans l'interprétation linguistique, comme l'explique Davidson:

... the analogy is imperfect: the nature of the scaling device differs in the two cases. We depend on our linguistic interactions with others to yield agreement on the properties of numbers and the sort of structures in nature that allow us to represent those structures in the numbers. We cannot in the same way agree on the structure of sentences or thoughts we use to chart the thoughts and meanings of others, for the attempt to reach such an agreement simply sends us back to the very process of interpretation on which all agreement depends.

It is here, I suggest, that we come to the ultimate springs of the difference between understanding minds and understanding the world as physical. A community of minds is the basis of knowledge; it provides the measure of all things. It makes no sense to question the adequacy of this measure, or to seek a more ultimate standard.¹³¹

Puisque c'est seulement par notre interaction avec autrui que nous pouvons développer une connaissance objective du monde autour de nous,¹³² l'objectivité de la science est foncièrement indéterminée, puisqu'elle est fondée sur des accords linguistiques qui sont, eux, nécessairement indéterminés.

2.4 Intention et sens

On suppose généralement que dans l'interprétation spontanée le sens littéral est le premier qui vient à l'esprit de l'interprète. Davidson déclare qu'il n'y a aucun "sens littéral", ou

¹³¹ Donald Davidson, "Three Varieties of Knowledge" dans A. Phillips Griffiths, ed., *A.J. Ayer: Memorial Essays*, Royal Institute of Philosophy Supplement, No. 30 (Cambridge: Cambridge U.P., 1991), 164.

¹³² "And objectivity itself we have traced to the intersections of points of view; for each person, the relation between his own reactions to the world and those of others." (Donald Davidson, "Three Varieties of Knowledge" dans A. Phillips Griffiths, ed., *A.J. Ayer: Memorial Essays*, Royal Institute of Philosophy Supplement, No. 30 (Cambridge: Cambridge U.P., 1991), 164-5)

"sens normal" pour les mots, qui peut être appris par coeur et puis appliqué méthodiquement aux énoncés pour déterminer leur sens. Au terme "sens littéral" Davidson préfère donc le terme "sens premier" et le définit de la façon suivante:

...if the occasion, the speaker and the audience are 'normal' or 'standard' (in a sense not to be further explained here), then the first meaning of an utterance would be what should be found by consulting a dictionary based on actual usage (such as Webster's Third).¹³³

Traditionnellement, on suppose que le premier sens d'un mot (ce que le mot veut dire indépendamment du sens que veut exprimer le locuteur en l'énonçant) vient en premier dans l'ordre (chronologique) de l'interprétation. Cependant, ceci n'est pas actualisé dans la pratique interprétative puisqu'on devine souvent le sens d'un mot par l'évaluation du contexte fait des autres mots qui l'entourent. Ou bien, on peut deviner le sens d'un mot ou des mots en devinant d'abord ce que le locuteur a pu vouloir dire. Davidson conclut alors que:

A better way to distinguish first meaning is through the intentions of the speaker. The intentions with which an act is performed are usually unambiguously ordered by the relation of means to ends (where this relation may or may not be causal). [...]

Because a speaker necessarily intends first meaning to be grasped by his audience, and it is grasped if communication succeeds, we lose nothing in the investigation of first meaning if we concentrate on the knowledge or ability a hearer must have if he is to interpret a speaker. What the speaker knows must correspond to something the interpreter knows if the speaker is to be understood, since if the speaker is understood he has been interpreted as he intended to be interpreted.¹³⁴

¹³³ Donald Davidson, "A Nice Derangement of Epitaphs" dans Ernest LePore, ed., *Truth and Interpretation: Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson* (Cambridge, Blackwell, 1986), 319.

¹³⁴ Donald Davidson, "A Nice Derangement of Epitaphs" dans Ernest LePore, ed., *Truth and Interpretation: Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson* (Cambridge, Blackwell, 1986), 435-6.

Davidson procède à l'examen de trois principes généralement utilisés dans les descriptions de la façon dont nous réussissons à attribuer du sens dans la communication linguistique. Ces principes sont normalement ceux que les théoriciens linguistiques (et littéraires) envisagent quand ils parlent de la "compétence linguistique", la base nécessaire à un interprète:

[There are] three plausible principles concerning first meaning in language: we may label them by saying they require that first meaning be systematic, shared, and prepared.

(1) *First meaning is systematic.* A competent speaker or interpreter is able to interpret utterances, his own or those of others, on the basis of the semantic properties of the parts, or words, in the utterance, and the structure of the utterance. For this to be possible, there must be systematic relations between the meanings of utterances.

(2) *First meanings are shared.* For speaker and interpreter to communicate successfully and regularly, they must share a method of interpretation of the sort described in (1).

(3) *First meanings are governed by learned conventions or regularities.* The systematic knowledge or competence of the speaker or interpreter is learned in advance of occasions of interpretation and is conventional in character.¹³⁵

En réévaluant ces principes généralement reçus, Davidson tâche de découvrir "how people who already have a language (whatever exactly that means) manage to apply their skill or knowledge to actual cases of interpretation."¹³⁶ Davidson propose que le locuteur et l'interprète arrivent à une rencontre linguistique armés d'une "théorie initiale"¹³⁷. La théorie

¹³⁵ Donald Davidson, "A Nice Derangement of Epitaphs" dans Ernest LePore, ed., *Truth and Interpretation: Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson* (Cambridge, Blackwell, 1986), 436.

¹³⁶ Donald Davidson, "A Nice Derangement of Epitaphs" dans Ernest LePore, ed., *Truth and Interpretation: Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson* (Cambridge, Blackwell, 1986), 442.

¹³⁷ Nous avons adopté les choix de traduction suivants. Nous avons traduit «prior theory» par "théorie initiale" qui indique clairement qu'il s'agit d'une théorie antérieure au processus dont il s'agit. Nous avons traduit «passing theory» par "théorie suffisante". D'une part, nous ne voulions pas, en choisissant par exemple une traduction comme "théorie réussie", suggérer que la «passing theory» était la seule qui aurait pu réussir à interpréter une

initiale de l'interprète inclut toute la connaissance gagnée des rencontres précédentes, raffinée pour l'occasion par ce qu'elle peut remarquer de l'aspect du locuteur devant elle ("knowledge of the character, dress, role, sex, of the speaker, and whatever else has been gained by observing the speaker's behaviour, linguistic or otherwise").¹³⁸ Pendant que le locuteur parle, l'interprète modifie sa théorie initiale en même temps qu'il dégage du comportement du locuteur de nouvelles informations à son sujet. L'interprète peut élargir ou restreindre les possibilités interprétatives pour certains mots, ou mettre en question des paradigmes entiers de stratégies établies lors des communications antérieures. La nouvelle théorie, celle qui permet à l'interprète de comprendre le sens de l'énonciation en question, est la "théorie suffisante" pour cette occasion. Le locuteur suit un chemin d'accès semblable pour se faire comprendre:

Let's look at the process [of communication] from the speaker's side. The speaker wants to be understood, so he utters words he believes can and will be interpreted in a certain way. In order to judge how he will be interpreted, he forms, or uses, a picture of the interpreter's readiness to interpret along certain lines. Central to this picture is what the speaker believes is the starting theory of interpretation the interpreter has for him. The speaker does not necessarily speak in such a way as to prompt the interpreter to apply this prior theory; he may deliberately dispose the interpreter to modify his prior theory. But the speaker's view of the interpreter's prior theory is not irrelevant to what he says, nor to what he means by his words; it is an important part of what he has to go on if he wants to be understood.¹³⁹

énonciation donnée. D'autre part, nous ne voulions pas non plus, en choisissant par exemple "théorie qui passe", suggérer l'idée qu'une énoncé soit une sorte de coffre-fort, et qu'il faille seulement entrer la bonne code pour "passer" à l'intérieur et comprendre le tout.

¹³⁸ Donald Davidson, "A Nice Derangement of Epitaphs" dans Ernest LePore, ed., *Truth and Interpretation: Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson* (Cambridge, Blackwell, 1986), 442.

¹³⁹ Donald Davidson, "A Nice Derangement of Epitaphs" dans Ernest LePore, ed., *Truth and Interpretation: Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson* (Cambridge, Blackwell, 1986), 442.

Si cette description est exacte, il devient impossible de maintenir les trois principes associés à la compétence linguistique. Tout d'abord, remarque Davidson, c'est la théorie suffisante qui doit être partagée pour que la communication réussisse. Mais la théorie suffisante n'est connue ni à l'interprète ni au locuteur avant leur rencontre: chaque théorie suffisante est unique, adaptée à une seule occasion de communication qui ne se reproduira plus jamais dans exactement la même configuration. Si le locuteur et son interprète partagent une connaissance, elle doit être un produit de leur rencontre, car la connaissance qu'ils possèdent au départ de leur rencontre n'est pas partagée:

The passing theory is where, accident aside, agreement is greatest. As speaker and interpreter talk, their prior theories become more alike; so do their passing theories. The asymptote of agreement and understanding is reached when passing theories coincide. But the passing theory cannot in general correspond to an interpreter's linguistic competence. Not only does it have its changing list of proper names and gerrymandered vocabulary, but it includes every successful — i.e. correctly interpreted — use of any other word or phrase, no matter how far out of the ordinary. Every deviation from ordinary usage, as long as it is agreed on for the moment (knowingly deviant, or not, on one, or both, sides), is in the passing theory as a feature of what the words mean on that occasion. Such meanings, transient though they may be, are **literal**; they are what I have called **first meanings**. A passing theory is not a theory of what anyone (except perhaps a philosopher) would call an actual natural language. "Mastery" of such a language would be useless, since knowing a passing theory is only knowing how to interpret a particular utterance on a particular occasion. Nor could such a language, if we want to call it that, be said to have been learned, or to be governed by conventions. Of course things previously learned were essential to arriving at the passing theory, but what was learned could not have been the passing theory.

Why should a passing theory be called a theory at all? For the sort of theory we have in mind is, in its formal structure, suited to be the theory for an entire language, even though its expected field of application is vanishingly small. The answer is that when a word or phrase temporarily or locally takes over the role of some other word or phrase (as treated in a prior theory, perhaps), the entire burden of that role, with all its implications for logical

relations to other words, phrases, and sentences, must be carried along by the passing theory.¹⁴⁰ [Nous soulignons.]

La théorie initiale semble mieux représenter la compétence linguistique, c'est-à-dire la connaissance qui constitue la langue naturelle d'un individu. Théoriquement, si un locuteur ne sait rien au sujet de l'interprète devant lui, alors sa théorie initiale sera, par défaut, une théorie pour l'interprète "moyen".

Davidson propose cependant que "we always have the interpreter in mind; there is no such thing as how we expect, in the abstract, to be interpreted".¹⁴¹ S'il s'avère nécessaire, le locuteur devinera tout simplement, même à partir de peu ou d'aucune information, comment cet interprète est disposé à l'interpréter. Il peut être à 95 pour cent confondu, mais jusqu'à ce qu'il fasse un choix, la communication ne démarrera pas. Ainsi, Davidson conclut que les principes (1) et (2) pourraient être maintenus, mais seulement s'ils sont compris très différemment, par rapport aux théories initiale et suffisante.

Cependant, on ne peut pas accepter le troisième principe, qui propose qu'un acte de communication réussie dépend des conventions ou des régularités apprises avant. Bien que les conventions et les régularités interprétatives existent et puissent aider (ou gêner) un effort communicatif particulier, elles ne sont pas l'élément qui assurera le succès de la communication, ni peuvent-elles par leur absence être responsables de son échec:

¹⁴⁰ Donald Davidson, "A Nice Derangement of Epitaphs" dans Ernest LePore, ed., *Truth and Interpretation: Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson* (Cambridge, Blackwell, 1986), 442-3.

¹⁴¹ Donald Davidson, "A Nice Derangement of Epitaphs" dans Ernest LePore, ed., *Truth and Interpretation: Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson* (Cambridge, Blackwell, 1986), 443.

Neither the prior theory nor the passing theory describes what we would call the language a person knows, and neither theory characterizes a speaker's or interpreter's linguistic competence. Is there any theory that would do better? [...] We could hold that any theory on which a speaker and interpreter converge is a language; but then there would be a new language for every unexpected turn in the conversation, and languages could not be learned and no one would want to master most of them. [...] We may say that linguistic ability is the ability to converge on a passing theory from time to time — this is what I have suggested, and I have no better proposal. But if we do say this, then we should realize that we have abandoned not only the ordinary notion of a language, but we have erased the boundary between knowing a language and knowing our way around in the world generally. For there are no rules for arriving at passing theories, no rules in any strict sense, as opposed to rough maxims and methodological generalities. A passing theory really is like a theory at least in this, that it is derived by wit, luck, and wisdom from a private vocabulary and grammar, knowledge of the ways people get their point across, and rules of thumb for figuring out what deviations from the dictionary are most likely. There is no more chance of regularizing, or teaching, this process than there is of regularizing or teaching the process of creating new theories to cope with new data in any field—for that is what this process involves.¹⁴²

Les descriptions de Davidson des théories initiale et suffisante, et de la façon dont l'interprète procède dans sa tentative de déduire du comportement du locuteur ce qu'il a l'intention de communiquer, illustrent bien que l'interprète doit constamment être disposé à modifier sa théorie pendant que l'évidence s'accumule. Et l'évidence continuera toujours à s'accumuler, parce que la nature holistique et normative du sens et des croyances garantit l'indétermination de l'interprétation.

Avant de proposer notre propre version de la triangulation littéraire, il faut élaborer à l'intérieur du modèle davidsonien deux étapes sous-entendues. Nous voulons souligner dès le début que nous ne prétendons pas “compléter” la théorie davidsonienne. Ce ne sont pas des

¹⁴² Donald Davidson, "A Nice Derangement of Epitaphs" dans Ernest LePore, ed., *Truth and Interpretation: Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson* (Cambridge, Blackwell, 1986), 444-46.

modifications mais plutôt le développement de deux processus qui ne sont pas décrits en détail dans son modèle. Ce n'était pas essentiel à sa théorie en tant que théorie philosophique de les décrire en plus de profondeur. Par contre, pour ceux qui tenteront de décrire un cas particulier d'interprétation en termes de triangulation, ce qui est notre but, il faut préciser les étapes aussi bien que les résultats. Notre motif ici n'est que de mettre en place deux processus sous-entendus dans la théorie originale afin de rendre celle-ci plus propre à l'adaptation à un domaine textuel.

La théorie que nous appellerons à remplir ces cases vides, la théorie de la pertinence, partage beaucoup de postulats avec la philosophie davidsonienne. Pour cette raison, nous pensons que notre développement restera fidèle aux principes de base de celle-là. En plus, nous considérons que l'usage fait de cette théorie étendue, c'est-à-dire l'illustration empirique de la triangulation dans le domaine textuel, ne fera qu'accroître l'évidence existante que la philosophie de Davidson s'applique à toute instance de la communication que ce soit littéraire ou autre. Cela dit, nous ne prétendons pas que nos ajouts aux théories davidsoniennes seraient approuvés par lui, et nous prendrons la pleine responsabilité de toute insuffisance de cette tentative.

CHAPITRE 3

LA THÉORIE DE LA PERTINENCE

Pour pouvoir traduire la théorie de Davidson au domaine littéraire, il faut surtout tenir compte du processus téléologique qui s'élabore entre la théorie initiale et la théorie suffisante, ce "mysterious process by which a speaker or hearer uses what he knows in advance plus present data to produce a passing theory".¹⁴³ Mais comment préciser un tel phénomène? Comment tracer le passage de la théorie initiale à la théorie suffisante, compte tenu du propos de Davidson lui-même?

There is no more chance of regularizing or teaching this process than there is of regularizing or teaching the process of creating new theories to cope with new data in any field — for that is what this process involves.¹⁴⁴

Ce qu'il faudrait donc c'est une théorie qui n'étaie pas une liste de règles ou de conventions.

¹⁴³ Donald Davidson, "A Nice Derangement of Epitaphs" in Ernest LePore (ed.), *Truth and Interpretation: Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson*, (Cambridge, Blackwell, 1986), 445.

¹⁴⁴ Donald Davidson, "A Nice Derangement of Epitaphs" in Ernest LePore (ed.), *Truth and Interpretation: Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson*, (Cambridge, Blackwell, 1986), 446.

Mais l'impossibilité de dresser une liste des règles du processus de façon à pouvoir prédire les stratégies interprétatives nécessaires n'implique pas que l'esprit interprétatif commence à table rase. La capacité de l'être humain à rassembler et à évaluer les informations lui venant de son environnement est ce qui constitue, si on veut bien les lui attribuer, son unicité et son avantage sur les autres êtres sensibles de la planète. Si l'être humain n'avait pas évolué à travers des milliers d'années des principes interprétatifs de base, il ne serait pas question d'en discuter de nos jours. Mais "principe" n'équivaut pas à "règle" et nous tenons à mettre l'accent sur la nature foncière de cette distinction. Les seules "règles" d'interprétation, si on tient à les qualifier ainsi, sont construites tout spécialement pour l'occasion immédiate et perdent leur utilité une fois l'interprétation accomplie:

...there are no rules for arriving at passing theories, no rules in any strict sense, as opposed to rough maxims and methodological generalities. [...] [The passing theory] is derived by wit, luck, and wisdom from a private vocabulary and grammar, knowledge of the ways people get their point across, and rules of thumb for figuring out what deviations from the dictionary are most likely.¹⁴⁵

Quoiqu'il n'y ait pas de règles, il semble pourtant invraisemblable que l'esprit vague sur cette mer de possibilités sans aucun moyen de choisir parmi les multiples possibilités interprétatives. Ce que Davidson décrit ci-haut est ce qu'on pourrait qualifier d'*instinct* qui permettrait de

¹⁴⁵ Donald Davidson, "A Nice Derangement of Epitaphs" in Ernest LePore (ed.), *Truth and Interpretation: Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson*, (Cambridge, Blackwell, 1986), 446.

choisir les possibilités interprétatives le plus productives. Dan Sperber et Deirdre Wilson, théoriciens en sémantique et sciences cognitives, donnent un nom à cet instinct: le principe de la pertinence.¹⁴⁶

3.1 La pragmatique cognitive

D'après la description de Peirce des trois voies dans la science des signes, C. Morris établit, en 1938, la distinction qui est devenue depuis la pierre angulaire de la philosophie du langage. Cette distinction entre syntaxe, sémantique et pragmatique s'opère selon la relation dyadique de chaque voie dans le processus de sémiotique:

Trois relations sont mises en évidence:

—La relation des signes aux objets: c'est la dimension sémantique de la sémiotique [...]

—La relation des signes aux interprètes: c'est la dimension pragmatique de la sémiotique [...]

—[...] [U]ne relation à d'autres signes: ce à quoi le signe prépare l'interprète à réagir, [ce qui] ne peut être énoncé qu'en termes d'autres signes.¹⁴⁷

La philosophie du langage est née de cette première ébauche d'une science générale des signes.

Il y a trois types de théories pragmatiques, selon les relations proposées entre la pragmatique d'une part, et la syntaxe et la sémantique d'autre part. Issues des travaux de C.S. Peirce et, par la suite, des travaux de Morris et de Carnap, les *théories linéaires* de la pragmatique représentent la tradition néo-positiviste de l'analyse du langage. Ces théories

¹⁴⁶ Dan Sperber et Deirdre Wilson, *La Pertinence: communication et cognition*, Traduit de l'anglais par Abel Gerschenfeld et Dan Sperber, (Paris, Minuit, 1989), 397.

¹⁴⁷ Françoise Armengaud, *La Pragmatique*, (Paris, PUF, 1985), 32-3.

sont qualifiées de "linéaires" car elles postulent un ordre chronologique aux trois traitements différents: l'interprétation débouche sur le traitement syntaxique; celle-ci prépare la voie pour le traitement sémantique; la sortie de la sémantique constitue l'entrée au traitement pragmatique. Ce type de théorie peut être aussi qualifié de "modulaire" en ce sens que chacun des domaines de traitement est autonome et indépendant des deux autres.¹⁴⁸ Étant donné un énoncé, le traitement syntaxique en rend une description syntaxique, le traitement sémantique révèle le contenu informatif et le traitement pragmatique du contenu précise la valeur d'action de l'énoncé ou sa force illocutionnaire.

Selon les adhérents aux *théories en «Y»*, dont celle d'Anscombe et Ducrot (*L'Argumentation dans la langue*, 1983), il n'y a pas un traitement linéaire de l'énoncé. Deux composantes, une composante linguistique et une composante rhétorique, donnent respectivement la signification de la phrase et les informations extralinguistiques. La conjonction des deux composantes produit le sens de l'énoncé:

¹⁴⁸ Le postulat de la modularité du cerveau vient de J.Fodor. Voir: *La Modularité de l'esprit*, (Paris, Minuit, 1986). Traduit de l'original, *The Modularity of Mind*, (Cambridge, MIT Press, 1983).

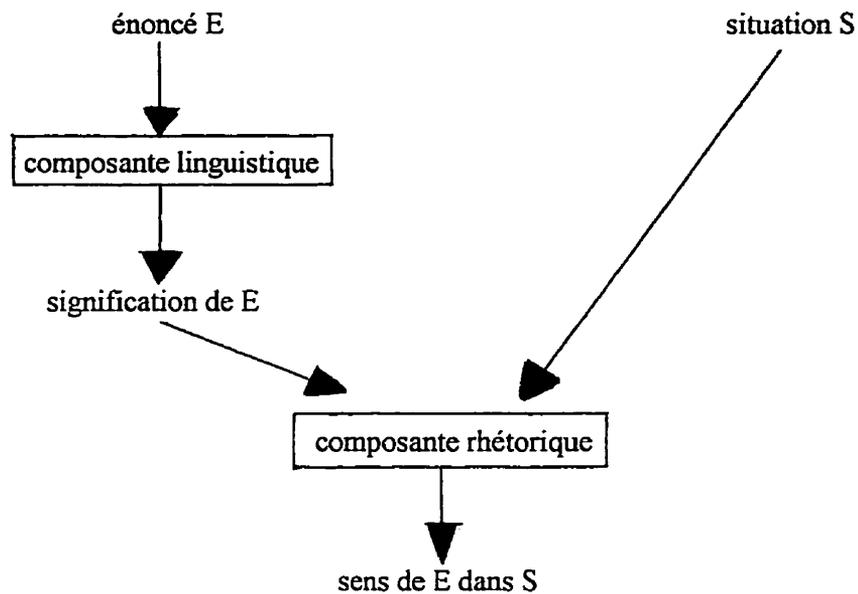


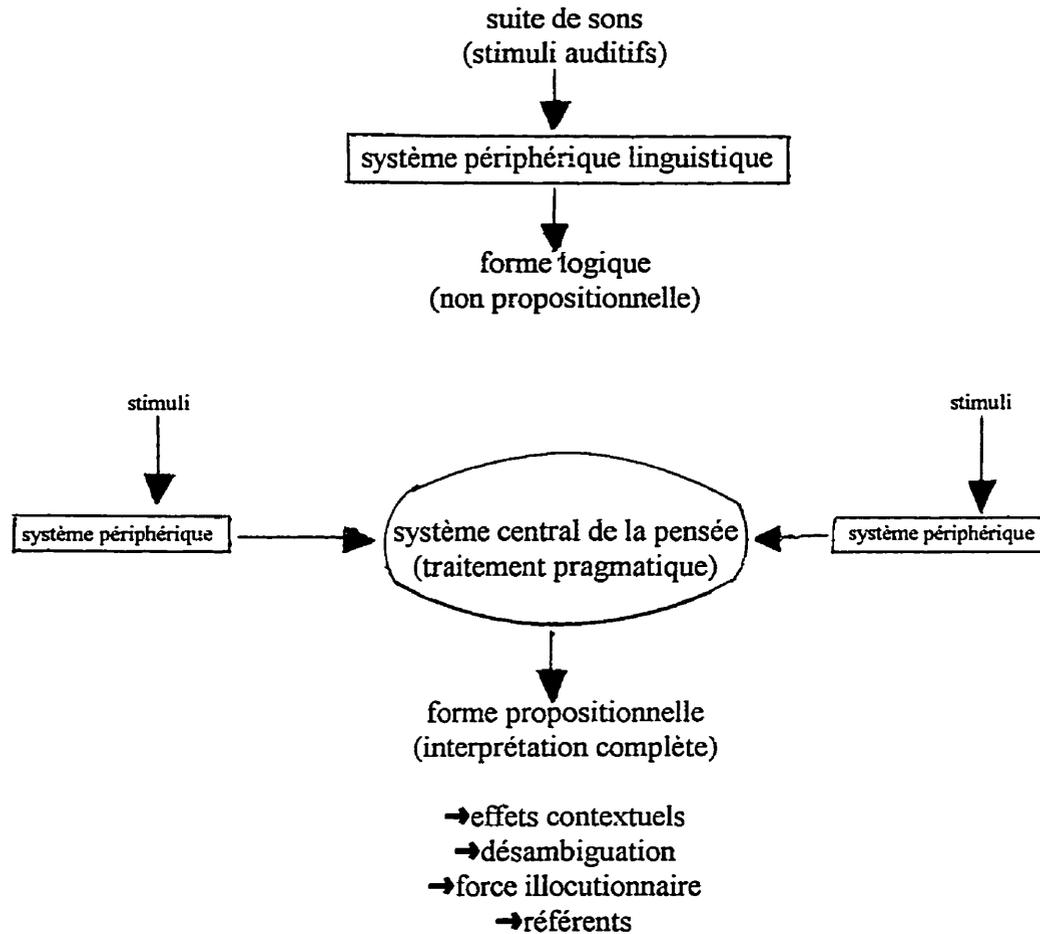
Figure 1 (d'après Ducrot 1984, chapitre 3)¹⁴⁹

La branche gauche du «Y» comprend, de haut en bas, l'énoncé, la composante linguistique et la signification de la phrase de l'énoncé. La branche droite du «Y» comprend toutes informations venant de la situation (extralinguistique). Le haut du tronc du «Y» est la composante rhétorique qui mène enfin, au bas du «Y», le sens de l'énoncé dans la situation. Toute contradiction entre la signification de la phrase (de la composante linguistique) et le sens de l'énoncé (de la composante rhétorique) indique qu'une loi de discours a été utilisée pour modifier la signification linguistique. Il y a donc, selon les théories en «Y», deux étapes distinctes et indépendantes dans l'interprétation des énoncés, même si ces étapes ne s'ensuivent pas linéairement.

¹⁴⁹ Jacques Moeschler et Anne Reboul, *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, (Paris, Seuil, 1994), 38.

Les *théories cognitivistes*, dont celle de Sperber et Wilson, sont une version de la pragmatique radicale, laquelle affirme l'indépendance de la pragmatique de la sémantique.¹⁵⁰ Toute théorie cognitive s'oppose aux théories linéaires et aux théories en «Y». D'une certaine façon, la théorie cognitive offre une solution intermédiaire entre les deux autres types de théories. La théorie de la pertinence est cognitive et modulariste. L'aspect modulariste relève de la théorie de la cognition de J. Fodor. La théorie de Fodor distingue deux systèmes cognitifs: le système périphérique traite les stimuli venant de l'environnement extérieur et rend ceux-là dans une forme logique. Dans le cas d'énoncés, les stimuli sont auditifs et le produit du système périphérique linguistique est une forme logique que le système central (inférentiel) est capable de traiter pour rendre l'interprétation complète de l'énoncé. Le système périphérique est donc le lieu du traitement phonologique, syntaxique et sémantique et le système central est le lieu du traitement pragmatique, y compris la désambiguïsation, la détermination des référents, des effets contextuels et de la force illocutionnaire.

¹⁵⁰ A la différence de cette conception radicale de la pragmatique, la conception *intégrée* soutient que "les aspects pragmatiques sont encodés dans la langue et la langue contient des instructions sur ses usages possibles". La pragmatique, dans cette optique, est donc dépendante de la sémantique.
(Jacques Moeschler et Anne Reboul, *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, (Paris, Seuil, 1994), 30.)

Figure 2 ¹⁵¹

A la différence des théories linéaires et des théories en «Y», l'interaction entre les systèmes périphérique et central n'est pas strictement réglée: souvent une information linguistique décodée déclenche une procédure pragmatique et ce avant que le traitement linguistique de l'énoncé ne soit complété.

¹⁵¹ Jacques Moeschler et Anne Reboul, *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, (Paris, Seuil, 1994), 41.

Nous commencerons par esquisser les principes de bases de la théorie de Sperber et Wilson. Ensuite nous considérerons l'utilité de ceux-là pour expliquer l'activité transitoire entre les théories initiale et suffisante qui actionnent la triangulation davidsonienne. Enfin, il sera question de mettre en évidence les compatibilités entre la théorie de la pertinence et la théorie de l'interprétation de Davidson.¹⁵²

3.2 La théorie de la pertinence

La théorie de la pertinence peut être caractérisée par les quatre thèses suivantes:

- (i) La communication verbale n'est pas uniquement une affaire de **code**: elle est aussi une affaire d'**inférence**.
- (ii) Dans le traitement des énoncés, deux types de processus mentaux interviennent: des processus liés à la **représentation** (responsables de la formation des hypothèses) et des processus liés à la **computation** (responsables des calculs inférentiels).
- (iii) L'interprétation pragmatique des énoncés consiste principalement en un enrichissement de deux aspects de la forme propositionnelle d'un énoncé: ses **implicitations** d'une part et ses **explicitations** d'autre part.
- (iv) L'usage d'un énoncé peut être ou **descriptif** (on dira que la forme propositionnelle de l'énoncé constitue une description de la pensée du locuteur) ou **interprétatif** (on dira que la forme propositionnelle de l'énoncé constitue une interprétation de la pensée du locuteur).¹⁵³

¹⁵² Les ressemblances entre la théorie de Davidson et celle de Sperber et Wilson sont assez remarquables. Dans leur étude, Sperber et Wilson ne discutent pas de cette ressemblance, ce qui ne veut pas dire qu'ils n'en sont pas conscients. Mais puisque cette ressemblance importe pour notre étude, nous nous aventurons à en tirer quelques conclusions, sans vouloir soutenir pour autant que ces ressemblances soient nécessaires ou intentionnelles de la part de Sperber et Wilson.

¹⁵³ Jacques Moeschler et Anne Reboul, *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, (Paris, Seuil, 1994), 92.

Les deux premières thèses seront développées dans la section suivante, les deux dernières seront discutées plus loin lorsqu'il s'agit de l'adaptation de la théorie de la pertinence à la théorie littéraire.

Selon Sperber et Wilson, c'est la nature même du processus de l'interprétation qui produit, non pas comme supplément mais comme produit primaire, la détermination de la pertinence et de la non pertinence. Comme la théorie des actes de parole, *La Pertinence* est fondée en grande partie sur la philosophie de l'esprit et sur les sciences cognitives. Les auteurs se donnent la tâche d'expliquer comment l'interlocuteur arrive à comprendre un énoncé quelconque. Lorsqu'une tentative de communication ne réussit pas, est-ce parce que l'un ou l'autre des participants a mal appliqué les règles? Ou est-ce le cas que les "règles" ne sont pas formulaïques mais seulement approximatives? A la différence de la plupart des pragmatistes, en particulier les théoriciens des actes de langage, les auteurs optent pour la seconde conclusion. D'après Sperber et Wilson, le décodage linguistique n'est qu'une des stratégies par lesquelles l'interprète essaie de saisir le vouloir-dire du locuteur, c'est-à-dire son intention. La thèse avancée par les auteurs décrit le décodage et toute autre stratégie de compréhension comme étant chapeautées par un processus inférentiel.

L'interprète et le locuteur existe chacun dans un environnement cognitif, c'est-à-dire un environnement constitué de tous les faits qui leur sont manifestes:

Un fait est *manifeste* à un individu à un moment donné si et seulement si cet individu est capable à ce moment-là de représenter mentalement ce fait et d'accepter sa représentation comme étant vraie ou probablement vraie.¹⁵⁴

¹⁵⁴ Dan Sperber et Deirdre Wilson, *La Pertinence: communication et cognition*, Traduit de l'anglais par Abel Gerschenfeld et Dan Sperber, (Paris, Minuit, 1989), 65.

L'environnement cognitif peut aussi être "mutuellement manifeste". Dans ce cas-ci, non seulement les faits sont-ils manifestes à chaque individu mais le fait qu'ils sont manifestes à une pluralité d'individus est lui-même manifeste à tout membre de cette pluralité. Dans ce cas, le locuteur sait quelles hypothèses¹⁵⁵ sont manifestes à son interprète. Par contre, il ne sait pas lesquelles l'interprète est le plus susceptible à formuler et à engager dans sa tentative actuelle de compréhension. Et puisque la *connaissance* mutuelle ne peut pas exister,¹⁵⁶ le locuteur vise à modifier non pas les pensées de son interprète (il ne sait pas ce qu'elles sont) mais plutôt l'environnement cognitif de celui-ci. Il espère ainsi affecter indirectement les processus cognitifs de son interprète. En d'autres termes, le but du locuteur est de modifier l'environnement cognitif mutuel pour qu'il y ait de fortes chances que l'interprète construise et traite certaines hypothèses plutôt que d'autres.¹⁵⁷

Soulignons que la pertinence règne, selon Sperber et Wilson, dans toute tentative de

¹⁵⁵ Nous suivons l'usage des traducteurs de *La Pertinence* (A. Gerschenfeld et D. Sperber) en employant le mot français «hypothèse» pour l'anglais «assumption». Il ne faut pourtant pas admettre des connotations qui viennent du discours ordinaire comme, par exemple, dans l'expression "une situation hypothétique", ce qui implique une suspension temporaire des conséquences du réel. Au contraire, Sperber et Wilson parlent des hypothèses comme étant "des pensées que l'individu traite comme des représentations du monde réel (par opposition à des fictions, des désirs ou des représentations de représentations)". (Dan Sperber et Deirdre Wilson, *La Pertinence: communication et cognition*, Traduit de l'anglais par Abel Gerschenfeld et Dan Sperber, (Paris, Minuit, 1989), 12.

¹⁵⁶ Voir pp. 31-38 dans *La Pertinence* où Sperber and Wilson discute de l'impossibilité de la connaissance mutuelle.

¹⁵⁷ Au dire de Sperber et Wilson, "...la cognition humaine est guidée par des considérations de pertinence, et [...] à partir de là il suffit de connaître l'environnement cognitif d'autrui pour pouvoir en inférer quelles sont les hypothèses qu'autrui est le plus susceptible d'entretenir effectivement." (Dan Sperber et Deirdre Wilson, *La Pertinence: communication et cognition*, Traduit de l'anglais par Abel Gerschenfeld et Dan Sperber, (Paris, Minuit, 1989), 76.)

communication et non seulement dans la communication linguistique. D'après eux, la mise en tête du modèle linguistique comme modèle universel de la communication entame de fausses pistes théoriques et a produit par là d'idées fausses sur la nature fondamentale de la communication.¹⁵⁸ Les auteurs comparent la relation langue/communication à la relation allumette/feu. On utilise une allumette pour faire du feu parce que c'est le moyen le plus efficace. Mais on ne tire pas de là la conclusion que l'allumette fait partie de la définition essentielle du feu. De la même façon, avancent-ils, le fait qu'on utilise la langue pour communiquer ne veut pas dire qu'elle soit nécessaire et suffisante à la communication. La langue ne permet pas d'"encoder" une intention que l'interprète décodera par la suite. La langue n'est qu'une seule forme d'évidence parmi les maintes formes appropriées dans le but de communiquer. En d'autres termes, la communication peut fonctionner indépendamment de tout code linguistique et l'emploi d'un code linguistique ne vise pas nécessairement la communication.

Les informations disponibles aux interprètes dans leur environnement cognitif viennent de quatre sources: la perception (la vue, l'ouïe, le toucher, le goût, l'odorat), le décodage

¹⁵⁸ Sperber et Wilson contesteraient donc des théories d'interprétation qui soutiennent que toute communication, même la communication non linguistique, a son fondement dans le langage: "Nous pensons que le type de communication explicite que permet le langage n'est pas un cas typique mais un cas limite. Prendre la communication linguistique pour modèle de la communication en général conduit à des distorsions théoriques et à une perception déformée des données. Les effets de la plupart des formes de communication humaine, y compris certains effets de la communication verbale, sont bien trop vagues pour pouvoir être correctement analysés de la sorte. En outre, il n'existe pas une dichotomie mais un continuum qui va des effets les plus vagues de la communication à ses effets les plus précis."

(Dan Sperber et Deirdre Wilson, *La Pertinence: communication et cognition*, Traduit de l'anglais par Abel Gerschenfeld et Dan Sperber, (Paris, Minuit, 1989), 89.)

linguistique, les hypothèses stockées dans la mémoire et la déduction. L'interprète emploie la déduction non-démonstrative pour obtenir de nouvelles hypothèses à partir des informations venant de l'environnement actuel (la perception et le décodage linguistique). Parmi ces nouvelles informations il y aura des hypothèses qui n'ont aucun rapport avec la connaissance que l'interprète possède déjà et qui, par conséquent, lui sont inutiles. Il y aura aussi des hypothèses qui sont déjà stockées dans la mémoire: ce serait temps perdu de les traiter encore une fois. Finalement, il y a des hypothèses qui, lorsqu'elles sont traitées en conjonction avec des hypothèses stockées, produisent une nouvelle représentation conceptuelle, c'est-à-dire une augmentation pour l'individu de sa connaissance du monde. Ce n'est que dans ce troisième cas que l'effort du processus interprétatif est récompensé par un effet important: un effet contextuel.

Pour parler de la communication, au dire de Sperber et Wilson, il faut qu'il y ait de *l'ostension*, c'est-à-dire un comportement manifestement intentionnel dont le but est de rendre un ensemble d'hypothèses manifeste à quelqu'un:

Un comportement ostensif permet d'inférer des pensées. Il en va ainsi parce qu'un tel comportement comporte une garantie de pertinence. Il comporte cette garantie parce que les humains prêtent automatiquement attention à ce qui leur semble le plus pertinent.¹⁵⁹

Le qualificatif "ostensif" s'applique à tout stimulus qui, si on ne le prenait pas pour de l'ostension, n'aurait aucun sens. Toute communication intentionnelle des êtres humains est un cas d'ostension. Le principe de la pertinence rend manifeste l'intention dans l'acte ostensif:

¹⁵⁹ Dan Sperber et Deirdre Wilson, *La Pertinence: communication et cognition*, Traduit de l'anglais par Abel Gerschenfeld et Dan Sperber, (Paris, Minuit, 1989), 82.

Principe de pertinence.

Tout acte de communication ostensive communique la présomption de sa propre pertinence optimale.¹⁶⁰

Le locuteur a l'intention de rendre manifeste ou plus manifeste à l'interprète un ensemble d'hypothèses. C'est "l'intention informative" du locuteur.¹⁶¹ Quand l'ensemble d'hypothèses devient manifeste à l'interprète, celui-ci a reconnu l'intention informative du locuteur.¹⁶²

Sperber et Wilson avancent par la suite le principe d'une intention communicative:

"l'intention communicative de rendre mutuellement manifeste au destinataire et au communicateur que le communicateur a cette intention informative."¹⁶³ :

Deux niveaux d'information sont à saisir dans une ostension: il y a tout d'abord l'information qui a été mise en évidence: il y a ensuite l'information que l'information du premier niveau a été mise en évidence de manière intentionnelle.¹⁶⁴

Pourquoi faut-il que l'interprète reconnaisse ce deuxième niveau d'information, c'est-à-dire l'intention communicative? Ne serait-ce pas assez qu'il ait compris l'énonciation, sans

¹⁶⁰ Dan Sperber et Deirdre Wilson, *La Pertinence: communication et cognition*, Traduit de l'anglais par Abel Gerschenfeld et Dan Sperber, (Paris, Minuit, 1989), 237.

¹⁶¹ *"l'intention informative[:]* de rendre manifeste ou plus manifeste à l'auditoire un ensemble d'hypothèses {I}."
(Dan Sperber et Deirdre Wilson, *La Pertinence: communication et cognition*, Traduit de l'anglais par Abel Gerschenfeld et Dan Sperber, (Paris, Minuit, 1989), 93.)

¹⁶² "Les stimuli ostensifs suscitent une anticipation de pertinence; or cette pertinence ne pourra être atteinte qu'en reconnaissant l'intention informative du locuteur."
(Dan Sperber et Deirdre Wilson, *La Pertinence: communication et cognition*, Traduit de l'anglais par Abel Gerschenfeld et Dan Sperber, (Paris, Minuit, 1989), 233.)

¹⁶³ Dan Sperber et Deirdre Wilson, *La Pertinence: communication et cognition*, Traduit de l'anglais par Abel Gerschenfeld et Dan Sperber, (Paris, Minuit, 1989), 97.

¹⁶⁴ Dan Sperber et Deirdre Wilson, *La Pertinence: communication et cognition*, Traduit de l'anglais par Abel Gerschenfeld et Dan Sperber, (Paris, Minuit, 1989), 82.

reconnaître son origine intentionnelle? Est-il nécessaire d'inclure dans la description théorique de la communication une étape faite de laquelle l'information serait comprise de toute façon? La nécessité d'une intention communicative se fonde sur la nature essentiellement sociale de la communication. L'intention *informative* modifie l'environnement cognitif de l'interprète; la reconnaissance de l'intention *communicative*, par ailleurs, modifie jusqu'à l'environnement cognitif *mutuel*, c'est-à-dire l'environnement que le locuteur et son interprète savent partager:

La manifesteté mutuelle n'est peut-être pas très importante d'un point de vue cognitif mais, d'un point de vue social, son importance est extrême. Toute modification de l'environnement cognitif mutuel de deux personnes est une modification de leurs possibilités d'interaction (et en particulier de leurs possibilités de communication ultérieure).¹⁶⁵

Aussi l'appellation "communication" inclut-elle, selon Sperber et Wilson, la communication *ostensive* seulement, et tout cas d'ostension implique la communication.

La communication ostensive est aussi inférentielle. L'ostension se fait du côté du locuteur; l'inférence du côté de l'interprète. La communication est inférentielle car l'interprète infère l'intention du locuteur à partir de l'évidence fournie tout spécialement à cette fin. Alors les auteurs emploient les termes "communication ostensive," "communication inférentielle" et "communication ostensive-inférentielle" sans différencier entre eux. (Nous en ferons de même.)

J.R. Searle élabore lui aussi un modèle intentionnel de la communication.¹⁶⁶ Les deux intentions identifiées dans sa théorie sont *l'intention communicative* où celle-ci a à peu près le

¹⁶⁵ Dan Sperber et Deirdre Wilson, *La Pertinence: communication et cognition*, Traduit de l'anglais par Abel Gerschenfeld et Dan Sperber, (Paris, Minuit, 1989), 98.

¹⁶⁶ Voir J.R. Searle, *Intentionality: An Essay in the Philosophy of Mind*, (Cambridge, Cambridge U.P., 1983).

même sens que chez Sperber et Wilson et *l'intention de représenter*¹⁶⁷ qui, elle, n'équivaut pas à l'intention informative de Sperber et Wilson. L'intention de représenter de Searle est:

*an intention that the physical events which constitute part of the conditions of satisfaction (in the sense of things required) of the intentions should themselves have conditions of satisfaction (in the sense of requirement).*¹⁶⁸

Searle emploie l'exemple d'un homme qui lève le bras avec l'intention de signaler à ses compatriotes que l'ennemi bat en retraite. Les conditions de satisfaction pour l'acte illocutionnaire (informer que) sont transférées intentionnellement, selon Searle, à l'acte physique (lever le bras) qui fournit la preuve à l'intention de représenter (que l'ennemi bat en retraite).¹⁶⁹ Searle est préoccupé par la nécessité de garder séparés ce qu'il considère comme les deux composantes de *sens* («meaning»): la représentation, qu'il considère être le noyau de la signification, et la communication, qui consiste à avoir certains effets sur ses interlocuteurs. Searle doit insister sur cette distinction afin de soutenir sa théorie des actes de langage, laquelle exige que tout acte de *communication* (à la différence d'un acte de *représentation*) doit remplir les conditions de satisfaction pour l'acte illocutionnaire exécuté: "an order is satisfied if and only if it is obeyed, a promise is satisfied if and only if it is kept, and so on."¹⁷⁰

¹⁶⁷ Nous avons traduit de l'anglais «representation intention». Pour garder l'aspect actif du terme, nous avons évité des traductions ambiguës telles que «intention représentative» ou «intention de représentation».

¹⁶⁸ J.R. Searle, *Intentionality: An Essay in the Philosophy of Mind*, (Cambridge, Cambridge U.P., 1983), 168.

¹⁶⁹ J.R. Searle, *Intentionality: An Essay in the Philosophy of Mind*, (Cambridge, Cambridge U.P., 1983), 167-8.

¹⁷⁰ J.R. Searle, *Intentionality: An Essay in the Philosophy of Mind*, (Cambridge, Cambridge U.P., 1983), 10.

Un énoncé dont la forme propositionnelle soit celle d'une promesse (par exemple) peut quand même donner lieu à une explicitation tout autre et donc communiquer une intention tout autre.

Sperber et Wilson contestent l'hypothèse, jamais adéquatement justifiée d'après eux, qu'interpréter un énoncé c'est identifier l'acte illocutionnaire exécuté. Selon cette hypothèse, l'interprétation correcte de la phrase: "J'ai congé demain" serait quelque chose comme, "Le locuteur informe son interlocuteur que celui-là aura congé le lendemain." Cependant il est plus probable, dans une situation réelle, que le locuteur avait l'intention de communiquer quelque chose comme, "Le locuteur suggère à son interlocuteur qu'il voudrait sortir (ou se détendre) le lendemain" ou bien "Le locuteur prévient son interlocuteur que celui-ci ne doit pas le réveiller le lendemain."

La théorie de la pertinence propose deux catégories d'énoncés: ceux qui ont une relation de description avec une représentation mentale du locuteur (par exemple, l'assertion et la demande) et ceux qui ont une relation d'interprétation avec une représentation mentale du locuteur (par exemple, l'ironie et la métaphore). Comprendre l'énoncé consiste donc à identifier l'intention du locuteur. Selon Sperber et Wilson, les difficultés interprétatives soulevées par Searle n'existeraient pas. Par exemple, il faut, d'après Searle, qu'une théorie de la communication puisse expliquer les cas suivants: "it is possible to lie, and it is possible to perform a statement while lying [...], a person can make a statement and be quite indifferent about whether or not his audience believes him or even whether or not his audience understands him."¹⁷¹ Lorsqu'on fait dépendre le sens de l'intention du locuteur, et l'intention

¹⁷¹ J.R. Searle, *Intentionality: An Essay in the Philosophy of Mind*, (Cambridge, Cambridge U.P., 1983), 168-9.

du locuteur de la pertinence, on voit que ces cas ne sont pas vraiment de cas exceptionnels.

Par exemple, un locuteur qui ne se soucie pas de l'état d'adhésion qu'il crée chez son auditoire n'a pas l'intention de le convaincre et, donc, la croyance de son auditoire n'est pas pertinente à son intention en ce moment-là.

3.3 La déduction inférentielle

L'inférence est un raisonnement non démonstratif par lequel l'interprète construit une intention permettant de lier, de manière logique, l'énoncé à son locuteur.¹⁷² L'interprète ne décode pas cette intention, elle ne la *re*construit pas. Elle construit à partir des preuves disponibles une intention qui rendra l'énonciation pertinente en supposant d'avance la rationalité du locuteur. Cette théorie de la compréhension inférentielle se base, au dire des auteurs, sur deux prémisses:

[Premièrement,] le processus de compréhension inférentielle est un processus non-démonstratif puisque [...] même dans les circonstances les plus favorables, la communication peut échouer. En effet, le destinataire ne peut ni décoder ni déduire l'intention informative du communicateur. Le mieux que le destinataire puisse faire, c'est de former une hypothèse à partir des indices fournis par le comportement ostensif du communicateur. Une telle hypothèse n'est jamais certaine; elle peut être confirmée, mais elle ne peut pas être démontrée. [...]
[Deuxièmement,] le destinataire peut utiliser comme prémisses dans le

¹⁷² "Un processus inférentiel, écrit Sperber and Wilson, a pour point de départ un ensemble de prémisses et pour aboutissement un ensemble de conclusions qui sont logiquement impliquées ou, au moins, justifiées par les prémisses."
(Dan Sperber et Deirdre Wilson, *La Pertinence: communication et cognition*, Traduit de l'anglais par Abel Gerschenfeld et Dan Sperber, (Paris, Minuit, 1989), 27.)

processus de la compréhension inférentielle toutes les informations dont il dispose dans sa mémoire conceptuelle. Autrement dit, [...] le processus de compréhension inférentielle est un processus «global» et non «local». ¹⁷³

Selon ces deux prémisses la compréhension inférentielle ne se différencie pas de tout autre processus central de l'esprit: c'est un processus plutôt non-spécialisé.

Les processus d'entrée, par contre, les processus perceptifs ou périphériques, sont des processus de décodage spécialisés et d'une application restreinte. L'un des rôles de ces mécanismes d'entrée est la traduction des stimuli sensoriels (représentations auditives et visuelles, par exemple) en représentations conceptuelles qui, contrairement à des représentations perceptuelles, se prêtent au traitement déductif.

Aussi le centre non-spécialisé peut-il traiter toutes les informations sur le même pied et peut leur faire subir des computations logiques et des comparaisons qualitatives. Sperber et Wilson proposent que toute représentation conceptuelle, même les formes non-propositionnelles,¹⁷⁴ se prête au raisonnement non-démonstratif inférentiel et subira un

¹⁷³ Dan Sperber et Deirdre Wilson, *La Pertinence: communication et cognition*, Traduit de l'anglais par Abel Gerschenfeld et Dan Sperber, (Paris, Minuit, 1989), 103.

¹⁷⁴ Sperber et Wilson explique la différence entre formes propositionnelles et non propositionnelles comme suite: "Disons, écrit Sperber et Wilson, qu'une forme est *propositionnelle* si elle est sémantiquement complète et donc susceptible d'être vraie ou fausse, et qu'elle est *non-propositionnelle* dans le cas contraire. [...] Le sens d'une phrase constitue un exemple psychologique d'une forme logique non-propositionnelle. Étant donné que «elle» et «le» dans la phrase (2) ci-dessous ne correspondent pas à des concepts précis et ne font qu'indiquer une place vide qui pourrait être occupée par un concept, (2) n'est ni vraie ni fausse:
 (2) Elle le tenait à la main.
 "En dépit de sa non-propositionnalité, la phrase (2) possède des propriétés logiques évidentes. Par exemple, elle implique la phrase (3) et elle contredit la phrase (4) laquelle peut-être comprise de façon propositionnelle:
 (3) Elle tenait quelque chose à la main.
 (4) Personne n'a jamais rien tenu."

traitement déductif:

Nous considérons que, pour qu'une représentation puisse être soumise à des opérations logiques, il suffit qu'elle soit bien formée, alors que, pour être vraie ou fausse, il faut aussi qu'elle soit sémantiquement complète, c'est-à-dire qu'elle représente un état de choses, possible ou réel, dont l'existence la rendrait vraie. Une structure conceptuelle sémantiquement incomplète peut néanmoins être bien formée et peut être soumise à des opérations logiques.¹⁷⁵

Sperber et Wilson soutiennent que la nature spontanée de la communication orale limite de façon particulière le type de traitement que recevront les énonciations. Les mécanismes périphériques reçoivent et traduisent les stimuli au fur et à mesure qu'ils les reconnaissent et par la suite le dispositif déductif rend une interprétation:

La compréhension ordinaire des énoncés est, elle, presque instantanée. Même si dans le processus de compréhension les données et les hypothèses dont on pourrait en principe tenir compte sont innombrables, les seules dont on tient compte en fait sont celles qui sont immédiatement accessibles.¹⁷⁶

Une fois les hypothèses identifiées, comment précise-t-on leur pertinence? Nous avons souligné plus haut que le but de la communication est d'améliorer la connaissance du monde. Ce sont les *effets contextuels* qui augmentent ou modifient et, par là, améliorent sa représentation du monde. Une *implication* contextuelle résulte du traitement d'une nouvelle information en conjonction avec des hypothèses manifestes déjà en mémoire: elle se rajoute au corpus d'hypothèses existant. Il y a deux autres effets contextuels possibles: une nouvelle

(Dan Sperber et Deirdre Wilson, *La Pertinence: communication et cognition*, Traduit de l'anglais par Abel Gerschenfeld et Dan Sperber, (Paris, Minuit, 1989), 114.)

¹⁷⁵ Dan Sperber et Deirdre Wilson, *La Pertinence: communication et cognition*, Traduit de l'anglais par Abel Gerschenfeld et Dan Sperber, (Paris, Minuit, 1989), 114.

¹⁷⁶ Dan Sperber et Deirdre Wilson, *La Pertinence: communication et cognition*, Traduit de l'anglais par Abel Gerschenfeld et Dan Sperber, (Paris, Minuit, 1989), 114.

hypothèse peut *renforcer* une hypothèse déjà stockée en mémoire ou elle peut *contredire* une hypothèse préexistante, causant ainsi soit l'élimination de cette dernière soit le rejet de la nouvelle information.¹⁷⁷ La pertinence est donc déterminée par ses effets contextuels:

La pertinence pour un individu (définition classificatoire)

Une hypothèse est pertinente pour un individu à un moment donné si et seulement si elle est pertinente dans au moins un des contextes accessibles à cet individu à ce moment.¹⁷⁸

La définition classificatoire de la pertinence pose une multiplicité (mais non pas une infinitude) de contextes disponibles à l'interprète à tout moment. Pour Sperber et Wilson, le contexte de l'énonciation n'est pas donné d'avance mais sera construit par l'interprète. Ces contextes variés surgissent de ce que l'interprète possède actuellement en connaissance de son monde:

Les travaux pragmatiques semblent souvent présupposer un certain ordre des événements: tout d'abord le contexte est fixé, puis le processus d'interprétation a lieu, et enfin la pertinence est évaluée. Autrement dit, la pertinence est une variable que l'on évalue en fonction d'un contexte prédéterminé. Mais, d'un point de vue psychologique, un tel modèle de la communication n'est guère plausible. Les humains ont pour but non pas d'évaluer la pertinence d'informations nouvelles mais de traiter ces informations de manière aussi productive que possible. Autrement dit, ils s'efforcent de maximiser l'effet contextuel de chaque information nouvelle et d'en minimiser l'effort de traitement. Le processus de compréhension n'a pas pour fin une évaluation de pertinence; celle-ci n'est qu'un moyen en vue d'une autre fin, qui est de maximiser la pertinence de l'information traitée.

S'il en va bien ainsi, l'ordre des événements dans la compréhension est exactement à l'inverse de ce qui est généralement présupposé. On ne commence pas par déterminer le contexte pour évaluer ensuite la pertinence. Bien au contraire: les individus espèrent que l'hypothèse en cours de traitement est pertinente (sans quoi ils ne se donneraient pas la peine de la traiter) et ils s'efforcent de choisir un contexte qui justifiera cet espoir, c'est-à-

¹⁷⁷ Sperber et Wilson décrivent les différents types d'effets contextuels aux pages 173-176 de *La Pertinence*.

¹⁷⁸ Dan Sperber et Deirdre Wilson, *La Pertinence: communication et cognition*, Traduit de l'anglais par Abel Gerschenfeld et Dan Sperber, (Paris, Minuit, 1989), 218.

dire un contexte qui maximisera la pertinence. Dans le cas de la compréhension verbale, en particulier, c'est la pertinence qui est considérée comme donnée, et le contexte qui est traité comme un variable.¹⁷⁹

Mais si la pertinence se caractérise par la relation entre une hypothèse donnée et un contexte donné, et si le contexte n'est pas "donné," comment l'interprète décide-t-elle de la pertinence d'une hypothèse? La réponse se retrouve dans la deuxième partie de la définition proférée par Sperber et Wilson:

La pertinence pour un individu (définition comparative)

Condition comparative 1: une hypothèse est d'autant plus pertinente pour un individu que les effets [cognitifs positifs]¹⁸⁰ qu'elle entraîne lorsqu'elle est traitée optimalement sont importants.

Condition comparative 2: une hypothèse est d'autant plus pertinente pour un individu que l'effort requis pour [obtenir ces effets cognitifs positifs] est moindre.¹⁸¹

Le but de tout interprète est de maximiser la pertinence des hypothèses traitées. Pour ce faire l'interprète travaillera de façon à obtenir le plus d'effet cognitif en fournissant un minimum d'effort cognitif: c'est la loi du moindre effort. Le contexte immédiat, à savoir celui qui reste dans l'esprit de l'interprète après la déduction précédente, est le plus accessible et, de ce fait, c'est aussi celui qui exige le moindre effort.¹⁸² Accéder à tout autre contexte exigera un effort

¹⁷⁹ Dan Sperber et Deirdre Wilson, *La Pertinence: communication et cognition*, Traduit de l'anglais par Abel Gerschenfeld et Dan Sperber, (Paris, Minit, 1989), 214-5.

¹⁸⁰ Définition révisée dans la deuxième édition. Voir Sperber & Wilson, *Relevance: Communication and Cognition*, Second Edition (Cambridge, Mass.: Basil Blackwell, 1995) 265-6.

¹⁸¹ Dan Sperber et Deirdre Wilson, *La Pertinence: communication et cognition*, Traduit de l'anglais par Abel Gerschenfeld et Dan Sperber, (Paris, Minit, 1989), 219.

¹⁸² "Les hypothèses qui n'ont pas été effacées de la mémoire du dispositif déductif à la fin d'une déduction constituent donc un contexte donné d'emblée dans lequel l'information nouvelle suivante pourra être traitée déductivement.[...] Mais, comme nous allons essayer

supplémentaire, mesuré par le nombre d'étapes cognitives nécessaires pour se les remémorer ou pour les construire. Si l'effort dépensé à la recherche du contexte qui rendra l'hypothèse pertinente, dépasse l'attente implicite par le stimulus ostensif, l'interprète cessera ses efforts et considérera l'hypothèse comme étant non pertinente.

3.4 Les théories initiale et suffisante de Davidson

Comment l'interprète sait-elle qu'elle est arrivée à la fin du processus? Comment reconnaître la théorie suffisante? Quant à Davidson, c'est très simple: "the speaker is understood [if] he is interpreted as he intended to be interpreted".¹⁸³ Sperber et Wilson sont d'accord, mais ils reconnaissent les difficultés empiriques inhérentes à une telle définition:

L'auditeur doit, bien sûr, reconstituer la forme propositionnelle *juste*, c'est-à-dire la forme propositionnelle conforme à l'intention du locuteur. Mais l'auditeur ne peut pas utiliser la conformité à l'intention du locuteur comme critère pour reconnaître la forme propositionnelle juste: s'il connaissait déjà l'intention du locuteur, il n'y aurait plus à la reconstituer.¹⁸⁴

Le vrai défi dans la définition davidsonienne de la théorie suffisante consiste en l'identification de l'intention du locuteur. Il faut posséder un moyen pour mesurer le succès relatif d'une

de le montrer ce contexte immédiat n'est qu'un contexte initial qui peut être élargi de différentes manières. [...] [L]e choix d'un contexte particulier est déterminé par des considérations de pertinence."

(Dan Sperber et Deirdre Wilson, *La Pertinence: communication et cognition*, Traduit de l'anglais par Abel Gerschenfeld et Dan Sperber, (Paris, Minuit, 1989), 211-12, 214.)

¹⁸³ Donald Davidson, "A Nice Derangement of Epitaphs" in LePore, Ernest (ed.), *Truth and Interpretation: Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson*, (Cambridge, Blackwell, 1986), 436.

¹⁸⁴ Dan Sperber et Deirdre Wilson, *La Pertinence: communication et cognition*, Traduit de l'anglais par Abel Gerschenfeld et Dan Sperber, (Paris, Minuit, 1989), 273.

théorie suffisante potentielle. La présomption de la pertinence optimale résout cette impasse. Car la décision d'arrêter le processus inférentiel implique la croyance de l'interprète qu'il a réussi à identifier l'intention informative du locuteur (l'ensemble d'hypothèses que celui-ci voulait communiquer). Si on s'obstine à essayer de connaître l'esprit d'autrui, c'est que la situation communicative affiche deux présomptions essentielles:

*Présomption de pertinence optimale*¹⁸⁵

- (a) Le stimulus ostensif est suffisamment pertinent pour mériter d'être traité par le destinataire.
- (b) Le stimulus ostensif est le plus pertinent de tous ceux compatibles avec les capacités et les préférences du communicateur.

La première partie de cette présomption explique pourquoi l'interprète s'engage à comprendre un stimulus qu'on lui présente. La deuxième partie de la présomption affirme que l'énonciation représente, comme l'interprète a le droit de le supposer, le plus haut degré de pertinence dont le communicateur était capable étant donné ses moyens et ses buts. De ce fait, l'interprète possède le moyen de juger quand elle a réussi à bien comprendre l'énonciation: la première interprétation qui remplit les exigences du principe de la pertinence est celle que le locuteur avait l'intention de communiquer.

Ceci ne veut pas dire qu'elle arrivera, à chaque fois qu'elle raisonne selon ces suppositions, à interpréter correctement, car souvent l'énonciateur n'agit pas selon les principes de la raison:

On identifie les intentions d'un agent en présupposant que cet agent est rationnel et en tentant de trouver une interprétation rationnelle de ses actions. Ce n'est pas que les humains en général — et les communicateurs en particulier — adaptent toujours leurs moyens à leurs fins de manière parfaitement

¹⁸⁵ Définition révisée. Voir Sperber and Wilson, *Relevance*, 1995, 270. La traduction est la nôtre.

rationnelle. C'est simplement que, lorsque les humains ne sont pas rationnels, il est impossible d'inférer leurs intentions à partir de leur seul comportement. Dans le cas du comportement communicatif, l'irrationalité s'en trouve multipliée, puisque la réussite de la communication dépend de la capacité du destinataire à inférer les intentions du communicateur.¹⁸⁶

En d'autres termes, le processus qu'emploient les êtres humains pour saisir l'intention communicative les uns des autres n'est pas infallible, mais c'est le seul moyen à notre disposition. Tout ce qu'on peut faire c'est de formuler une hypothèse à partir de l'évidence disponible.

3.5 Pertinence et triangulation

Nous considérons cette fusion [sélective] de la théorie de la pertinence avec la théorie davidsonienne de la triangulation justifiée étant donné la complémentarité importante entre les principes fondamentaux des deux corpus théoriques:

La langue: Davidson affirme que notre compétence linguistique n'est rien d'autre que la compétence générale qui nous permet de nous débrouiller dans le monde. Sperber et Wilson soutiennent que la langue n'est qu'une seule des formes d'évidence appropriée dans notre but de communiquer: on peut avoir la communication sans langue, et la langue sans communication. Mais on ne peut pas avoir la communication sans inférence.

Les conventions: Il n'y a pas de règles ni de codes qui assurent la bonne interprétation des énoncés. Les conventions peuvent se montrer utiles, mais elles ne sont ni nécessaires ni

¹⁸⁶ Dan Sperber et Deirdre Wilson, *La Pertinence: communication et cognition*, Traduit de l'anglais par Abel Gerschenfeld et Dan Sperber, (Paris, Minuit, 1989), 248.

déterminantes pour l'établissement du sens. La communication est non démonstrative (elle est susceptible d'erreurs) et globale (elle se sert de données de toutes formes).

L'épistémologie: Davidson soutient, contre Quine, que les données sensorielles n'ont pas de relation épistémologique avec l'établissement du sens ou de la connaissance. C'est l'objet de la stimulation sensorielle qui figure dans l'interprétation. Selon la théorie de Sperber et Wilson, le traitement des stimuli sensoriels (y compris les stimuli auditifs que sont les énoncés) se fait automatiquement par le système périphérique. Tout stimulus est transformé dans une forme logique (non propositionnelle) qui, elle, se prête au traitement par le système central. Cette affirmation déplace la linguistique, notamment la sémantique, comme lieu de la détermination du sens des énoncés.

La charité: La triangulation et la pertinence supposent un principe de charité. Dans le cas de la triangulation, l'interprète doit supposer chez le locuteur une capacité cognitive semblable à la sienne et un système de croyances cohérent. La charité ne garantit pas ce qu'elle présuppose, mais elle fournit au moins un fond sur lequel on peut démarrer l'interprétation et distinguer les erreurs au fur et à mesure. Selon la théorie de la pertinence "[o]n identifie les intentions d'un agent en présupposant que cet agent est rationnel"¹⁸⁷ car si on ne présuppose pas la rationalité, il est impossible d'inférer des intentions à partir du seul comportement.

La littéralité: Le sens "littéral" n'est pas déterminé avant et séparément du sens de l'énoncé en situation. "Littéral" et "figuratif" (ou métaphorique) ne sont pas deux catégories séparées d'usage langagier. Ce sont les directions opposées d'un continuum qui s'étend de la stricte

¹⁸⁷ Dan Sperber et Deirdre Wilson, *La Pertinence: communication et cognition*, Traduit de l'anglais par Abel Gerschenfeld et Dan Sperber, (Paris, Minuit, 1989), 248.

littéralité aux degrés variés de l'implicite.

L'intersubjectivité: Selon la théorie de la triangulation, la connaissance ne peut s'acquérir qu'intersubjectivement. Les deux (ou plus) communicateurs savent partager un monde extérieur. Les objets dans le monde servent de pivot dans le processus de la triangulation. Les deux communicateurs savent quels stimuli extérieurs ils partagent, mais ils ne connaissent pas les croyances de l'autre ni le sens qu'il attache à ses mots. Alors chacun suppose chez l'autre des croyances et une capacité de raisonnement semblables aux siennes. De là, ils arrivent à attribuer du sens aux réactions de l'autre aux mêmes stimuli extérieurs. La triangulation garantit que, même si la possession d'une pensée est privée, son contenu sera toujours public.

La théorie de la pertinence, pour sa part, postule un environnement cognitif mutuellement manifeste qui ressemble à la scène davidsonienne de la traduction radicale. Chaque communicateur sait quelles hypothèses sont manifestes à l'autre, mais il ne sait pas lesquelles seront employées par l'autre dans sa construction d'un contexte. Alors il essaie d'affecter l'environnement cognitif de l'autre afin d'influencer le choix d'hypothèses que l'autre utilisera dans son interprétation. Le communicateur essaie ainsi d'inciter chez l'interprète les mêmes effets contextuels qu'il aurait construits dans les mêmes circonstances.

Ces compatibilités primordiales justifient, d'après nous, l'emploi de la théorie de la pertinence pour compléter certains aspects du processus de la triangulation:

Effets contextuels: Chaque fois qu'elle traite d'une nouvelle information l'interprète accède à sa mémoire conceptuelle et cherche des informations dans l'environnement immédiat dans le

but de construire un contexte qui rendra pertinente la nouvelle information. La combinaison d'une nouvelle information avec une ou plusieurs hypothèses stockées en mémoire crée des effets contextuels. C'est ainsi que la triangulation de Davidson part de la connaissance préexistante de l'individu, traite une nouvelle information venant de l'extérieur et se termine par une augmentation de la connaissance.

Choix interprétatifs: Davidson décrit l'interprétation comme un processus "mystérieux" qui n'est pas gouverné par une série de règles, et dont le succès dépend de la chance, de l'expérience et de la perspicacité. Il n'offre pas d'explication du fonctionnement de ces trois dons dans l'établissement du sens. Le principe de la pertinence comme conducteur des choix interprétatifs tient compte de ce fonctionnement non régularisé de l'interprétation.

Le contexte: Davidson suggère que notre théorie initiale inclut des détails qu'on peut remarquer chez l'interlocuteur pendant la communication (son visage, ses vêtements, ses gestes, etc.). Cependant, il n'explique pas comment un communicateur choisit les détails extérieurs qu'il apportera au développement de sa théorie initiale. L'interprète ne pourrait pas évaluer tous les indices extérieurs — ils sont infinis. La théorie de la pertinence explique pourquoi on note certains détails dans une situation donnée, mais qu'on laisse passer inaperçus ces mêmes détails dans une autre situation. Il faut que les détails soient pertinents dans l'un des contextes disponibles à l'interprète au moment donné.

Dans cette nouvelle version élaborée, c'est la recherche de la pertinence qui dirige les théories initiale et suffisante dans le processus de la compréhension orale. La première partie de la présomption de la pertinence optimale débute le processus: l'interprète remarque un

stimulus ostensif et infère à partir de cette même ostension que le traitement de ce stimulus donnera un résultat qui en vaudra l'effort. L'interprète s'attend alors à ce que la pertinence du stimulus — laquelle elle présuppose — soit identifiable dans l'un des contextes qui lui sont actuellement disponibles. L'interprète construit un contexte à partir des hypothèses déjà stockées en mémoire et des hypothèses manifestes dans les représentations perceptives et linguistiques qui se présentent dans l'environnement cognitif mutuel. Ce processus de construction représente le va-et-vient entre les théories initiale et suffisante de la théorie de Davidson. Les informations, qu'elles soient tirées de la mémoire ou puisées dans l'environnement actuel, représentent pour l'interprète la totalité de sa connaissance du monde, des autres esprits et de son propre esprit.

Ce processus se termine par l'identification des effets contextuels du stimulus initial. Puisque la deuxième partie de la présomption de la pertinence garantit que le stimulus ostensif est le stimulus le plus efficace étant donné les capacités et les préférences du locuteur, l'interprète sait que la première théorie qui produit une interprétation en équilibre avec l'effort fourni ne peut être que la théorie suffisante. A ce point l'interprète cesse de chercher et de construire des éléments composants. Elle a construit un contexte qui rend pertinent le stimulus ostensif initial; elle a construit l'intention du locuteur et le sens de l'énoncé.¹⁸⁸

¹⁸⁸ Nous ressentons la nécessité de souligner, encore une fois, que "l'intention du locuteur" construite par l'interprète n'est pas nécessairement l'intention réelle de celui-là. Pourvu que l'attribution de cette intention rende le stimulus pertinent sans exiger trop d'effort, elle sera pour l'interprète l'intention du locuteur.

CHAPITRE 4

UNE THÉORIE DE L'INTERPRÉTATION DES ÉNONCÉS DE FICTION

Depuis la sortie de *Relevance* en 1986, un grand nombre d'articles ont paru qui ont pour thème principal les possibilités de la théorie de la pertinence comme explication du fonctionnement de l'interprétation textuelle et, plus particulièrement, des textes de fiction. La seule étude complète publiée jusqu'ici qui exploite la théorie de la pertinence pour décrire le processus d'interprétation littéraire, est celle d'Anne Reboul, *Rhétorique et stylistique de la fiction*.¹⁸⁹ Nous croyons, avec Reboul, que la théorie de la pertinence offre la meilleure explication du processus de l'interprétation de l'énoncé de fiction. La théorie de la pertinence offre une meilleure réponse aux deux questions fondamentales de la théorie littéraire: (a)

¹⁸⁹ Anne Reboul, *Rhétorique et stylistique de la fiction*, (P.U. de Nancy, 1992). L'étude de Reboul est la seule étude publiée sur ce sujet, mais il ne manque pas de thèses sur la théorie de la pertinence. Deux thèses qui traitent de l'applicabilité possible de la théorie de la pertinence à l'interprétation littéraire sont les suivantes: Adrian Pilkington, *Poetic Thoughts and Poetic Effects: A Relevance Theory Account of the Literary Use of Rhetorical Tropes and Schemes*, (London University, 1994); Anne Furlong, *Relevance Theory and Literary Interpretation*, (London University, 1995).

"Comment peut-on parler de ce qui n'existe pas?"¹⁹⁰ C'est le problème ontologique qui relève du qualificatif "de fiction". (b) "Quel est l'intérêt de la fiction?"¹⁹¹ En quoi un énoncé faux (de fiction) peut-il être pertinent pour l'allocutaire? C'est le problème de la vérité.

Ce chapitre procédera par trois étapes. Premièrement, nous esquisserons les aspects majeurs de la théorie d'interprétation pour les énoncés de fiction proposée par Reboul. Deuxièmement, nous prolongerons cette discussion théorique avec une explication plus détaillée des procédés inférentiels impliqués dans l'interprétation de l'énoncé de fiction littéraire. Troisièmement, nous proposerons une relation méthodologique cognitive entre le développement des personnages et le développement des effets contextuels qui optimisera la pertinence de l'énoncé de fiction.

4.1 Le problème ontologique: deux approches

Il faut tout d'abord souligner que le terme "stylistique", qui figure au titre de l'étude de Reboul, n'a pas un sens structuraliste ou linguistique. Selon Reboul, la stylistique est l'étude pragmatique du processus d'interprétation des discours littéraires.¹⁹² L'objet d'étude de la

¹⁹⁰ Anne Reboul, *Rhétorique et stylistique de la fiction*, (P.U. de Nancy, 1992), 43.

¹⁹¹ Anne Reboul, *Rhétorique et stylistique de la fiction*, (P.U. de Nancy, 1992), 44.

¹⁹² Reboul énumère clairement les thèses qui soutiennent sa conceptualisation du terme "stylistique": "(i) la stylistique ne saurait être l'étude d'un code particulier, parce que le langage littéraire ne diffère pas du langage ordinaire et parce que l'interprétation du langage ordinaire passe à la fois par un code et par un processus inférentiel; (ii) puisque le langage employé dans les textes littéraires, et notamment dans la fiction, ne diffère pas du langage ordinaire, il n'y a pas place pour une stylistique purement linguistique (phonologique, syntaxique et sémantique), mais plutôt pour une stylistique pragmatique; (iii) cette stylistique ne constituerait pas tant un domaine à part qu'une partie de la pragmatique qui permettrait de mettre en lumière des processus qui, s'ils existent dans

pragmatique générale serait donc tout usage du langage. Traditionnellement, l'objet de la stylistique est "le langage littéraire", ce qui présuppose que la stylistique relève de la composante linguistique de l'interprétation, une thèse contestée ici par Reboul. Par opposition à la tradition instaurée par la poétique du cercle de Prague, la pragmatique affirme que la spécificité de la littérature ne réside pas dans un quelconque "langage littéraire". Si c'était le cas, on trouverait dans la littérature des structures ou des emplois langagiers qui ne se trouvent jamais dans le langage ordinaire, ce qui n'est évidemment pas le cas. Si on accepte que la spécificité de la littérature ne relève pas de traits linguistiques, c'est du côté non-linguistique qu'il faut chercher sa spécificité.

Selon Reboul, la spécificité de la littérature relève de son caractère fictif.¹⁹³ Une théorie à fondement linguistique devrait donc négliger justement ce trait qui fait de l'oeuvre une oeuvre littéraire. Définir la littérature est alors un problème ontologique selon la perspective de Reboul. D'ailleurs, le sujet du statut ontologique de l'énoncé de fiction, c'est-à-dire le problème de la référentialité, préoccupe depuis longtemps les théoriciens. En général, les théoriciens littéraires prennent l'une des deux approches suivantes au problème: mettre de côté le problème ontologique tout simplement comme un élément qui n'a aucune place dans le domaine de la littérature, ou bien essayer de tenir compte du problème en l'incorporant dans

l'interprétation du discours ordinaire, n'y sont pas aussi faciles à déceler que dans l'interprétation du discours de fiction; (iv) le cadre théorique idéal pour cette stylistique est la pragmatique cognitiviste de Sperber et Wilson."
(Anne Reboul, *Rhétorique et stylistique de la fiction*, (P.U. de Nancy, 1992), 104-5.)

¹⁹³ Cette définition laisse passer sous silence la distinction supposée entre des énoncés de fiction *littéraires* et des énoncés de fiction *non-littéraires*, ou populaires. Nous traitons de cette question plus loin; notre but dans cette section c'est de présenter, sans l'évaluer, la théorie proposée par Reboul.

une théorie générale de l'interprétation littéraire.

La narratologie, selon Reboul, prend la première voie. La distinction proposée par Genette, par exemple, entre histoire, récit et narration, se prête bien à l'analyse de récits non-fictifs. Par ailleurs, l'application de cette distinction aux discours de fiction déchaîne des problèmes méthodologiques, à savoir une contradiction sérieuse:

l'affirmation de l'inexistence des événements de la fiction hors du récit qui les raconte [c'est-à-dire la nullité référentielle de l'énoncé de fiction] et le postulat simultané de l'existence indépendante de ces événements à travers la distinction histoire/récit. [...] [C]omment, dans un récit de fiction, distinguer ce que l'on représente de la représentation qui en est faite?¹⁹⁴

Mieux donc aborder de front le problème ontologique, soit en proposant une solution, soit en construisant une théorie qui pourrait résoudre le problème ontologique en dehors du contenu linguistique du texte littéraire. Deux théoriciens qui ont choisi d'aborder le problème ontologique, J.R. Searle et N. Goodman, fournissent un cadre contrasté pour la thèse éventuelle de Reboul. La théorie de Searle¹⁹⁵ affirme comme thèse fondamentale que seule l'intention de l'auteur permet de qualifier de *fiction* un énoncé: c'est une thèse en accord avec la théorie de Reboul. Travaillant dans l'optique de la théorie des actes de langage, Searle conclut que le problème ontologique est centré sur l'acte de l'auteur comme énonciateur: Reboul n'accepte pas cette conclusion.

Pour commencer Searle distingue entre le discours "sérieux", ou ordinaire, et le discours "non-sérieux" qu'est le discours fictif. La différence entre les deux types de discours

¹⁹⁴ Anne Reboul, *Rhétorique et stylistique de la fiction*, (P.U. de Nancy, 1992), 30.

¹⁹⁵ Searle avance sa théorie sur la référentialité du discours de fiction dans "The Logical Status of Fictional Discourse", *New Literary History*, 5(1975), 319-32.

relève de l'applicabilité des lois de discours dans le premier cas et de leur non-applicabilité dans le second cas. Notamment, la vérité des assertions se trouve suspendue dans le discours de fiction. Searle rejette cependant la thèse que l'auteur, dans l'acte d'écrire une oeuvre littéraire, accomplit un acte illocutionnaire comme "raconter une histoire". Pour soutenir une telle thèse, explique Searle, il faudrait admettre aussi l'idée que les mots dans un discours de fiction ont un sens différent de l'ordinaire, car c'est la signification d'une phrase qui détermine quel acte illocutionnaire y est accompli. Donc l'acte de "raconter une histoire" ne peut s'accomplir que par des phrases, des significations "littéraires".

La solution proposée par Searle qualifie de "réel" l'acte d'énonciation de l'auteur; celui-ci feint, par contre, les actes illocutionnaires individuels dont le discours fictif est composé. Cet acte de feindre accompli par l'auteur établit le discours comme un discours de fiction. Alors à l'intérieur de ce discours feint, les lecteurs peuvent se référer réellement aux personnages et aux événements qui s'y trouvent et appliquer les lois du discours pour déterminer quels actes illocutionnaires y sont exécutés. Cette solution esquive le problème de la référentialité des mots et des phrases de l'énoncé de fiction en ancrant à l'extérieur du texte même l'élément qui génère son caractère fictif.

En dernière analyse, Searle, en dernière analyse, finit par nier sa propre théorie des actes de langage. Reboul signale ce paradoxe:

...si le seul acte réel d'un récit de fiction est l'acte d'énonciation, qui ne saurait [selon Searle] passer pour un acte illocutionnaire [par exemple, "raconter une histoire"] et si les actes représentés dans les énoncés sont des actes illocutionnaires *feints*, quel est l'acte illocutionnaire accompli dans un récit de fiction?¹⁹⁶

¹⁹⁶ Anne Reboul, *Rhétorique et stylistique de la fiction*, (P.U. de Nancy, 1992), 32.

Aussi la conclusion logique de la solution de Searle est-elle l'inutilité de la théorie des actes de langage pour rendre compte des discours fictifs. Proposer comme solution que l'auteur accomplit l'acte de feindre, c'est inviter la critique de Searle lui-même du postulat de l'acte illocutionnaire de "raconter une histoire": selon la théorie des actes de langage, l'acte illocutionnaire doit être déduit à partir du seul contenu linguistique de l'énoncé. L'acte illocutionnaire "raconter une histoire" ne se trouve pas encodé dans la forme linguistique de l'énoncé de fiction.

La solution proposée par N. Goodman est conçue comme une réponse au problème ontologique non seulement dans les oeuvres littéraires mais dans toute oeuvre artistique. Goodman présente une solution logico-linguistique: il distingue entre les prédicats à deux places, c'est-à-dire des représentations qui dénotent des objets (réels), et les prédicats indivisibles qui ne dénotent rien du tout. En d'autres termes, il pose une distinction entre représenter quelque chose et représenter d'une certaine manière. Une image-de-licorne est donc une image à dénotation nulle, qui ne représente rien d'existant. Selon Goodman, la seule fonction des oeuvres d'art est de faciliter notre connaissance du monde. Reboul adopte cette dernière thèse mais elle rejette la solution linguistique de Goodman au problème ontologique de l'énoncé de fiction.

La solution de Goodman, quoiqu'elle explique comment on peut représenter sans dénoter et se référer au monde réel, introduit un problème théorique d'application aux oeuvres littéraires qui ne se pose pas tellement pour l'oeuvre d'art visuelle:

...si on considère les représentations de fiction comme des prédicats indivisibles, on s'interdit par là-même de les interpréter à partir des relations

que leurs différents éléments entretiennent entre eux.¹⁹⁷

Ce sont en effet les prédicats qui permettent de relier ensemble des informations conceptuelles, par le biais, par exemple, des relations de ressemblance, de contradiction ou de causalité.

Pour ce qui est du problème ontologique dans le cadre d'une théorie de la fiction, une solution adéquate ne devrait pas, comme dans les cas de Searle et Goodman, introduire autant de problèmes qu'elle ne résout. Reboul justifie avec les postulats suivants son choix de la théorie de la pertinence comme fondement à la solution du problème ontologique:

- (1) Le langage du discours de fiction est le même que celui du discours ordinaire.
- (2) La compétence nécessaire à l'interprétation du discours de fiction est la même nécessaire à l'interprétation du discours ordinaire.
- (3) Les énoncés de fiction ne constituent pas une catégorie séparée des énoncés ordinaires mais une sous-catégorie.
- (4) Puisque le discours de fiction ne se distingue du discours ordinaire ni par son langage ni par la compétence qu'il exige ni par son genre illocutionnaire, sa spécificité doit reposer, conclut Reboul, sur le statut cognitif des objets dont il parle.

4.2 Des choses et des personnes inexistantes

La solution proposée par Reboul au problème ontologique est cognitiviste. En d'autres termes, elle considère que la spécificité du discours de fiction ne relève pas de la linguistique mais de la pragmatique. Dans cette optique Reboul énumère deux conditions

¹⁹⁷ Anne Reboul, *Rhétorique et stylistique de la fiction*, (P.U. de Nancy, 1992), 34.

préliminaires que devrait remplir, à son avis, une théorie adéquate de l'interprétation du discours de fiction:

- (i) elle devra fournir une solution au problème ontologique, formulé dans les termes suivants: *comment peut-on concevoir ce qui n'existe pas?*
- (ii) elle devra rendre compte au-delà des caractéristiques linguistiques de ces énoncés de leurs caractéristiques cognitives...¹⁹⁸

La théorie de la pertinence, basée sur le système modulaire de l'esprit élaboré par J. Fodor, postule qu'un concept est une adresse en mémoire où sont stockées des données de trois types: logiques, encyclopédiques et lexiques. Sperber et Wilson expliquent cette organisation cognitive:

L'entrée logique d'un concept énumère les règles déductives qui s'appliquent aux formes logiques dont ce concept est un élément. *L'entrée encyclopédique* rassemble les informations sur l'extension ou la dénotation du concept, c'est-à-dire sur les objets, les événements ou les propriétés qui tombent sous ce concept. *L'entrée lexicale* contient les informations sur l'expression linguistique de ce concept dans la langue. Selon cette conception, une adresse conceptuelle est donc un point d'accès aux informations logiques, encyclopédiques et lexicales susceptibles de servir dans le traitement des formes logiques où cette adresse figure.¹⁹⁹

La solution de Reboul au problème ontologique se base sur son postulat que les éléments du discours de fiction qui correspondent à des descriptions définies ou à des noms propres, sont des concepts dont l'adresse ne comporte qu'une entrée encyclopédique. L'entrée encyclopédique du concept a recours à d'autres concepts complexes ou primitifs et c'est de ceux-ci que le concept prend ses caractéristiques logiques et lexicales. Ces autres concepts complexes ou primitifs posséderont parmi leurs données leur origine:

¹⁹⁸ Anne Reboul, *Rhétorique et stylistique de la fiction*, (P.U. de Nancy, 1992), 63.

¹⁹⁹ Dan Sperber et Deirdre Wilson, *La Pertinence: communication et cognition*, Traduit de l'anglais par Abel Gerschenfeld et Dan Sperber, (Paris, Minuit, 1989), 135.

Dans cette optique, *Hamlet* [le personnage] se définirait comme *homme, jeune, prince, danois, qui a étudié à Wittenberg, dont le père a été assassiné*, etc., et comme *personnage d'une pièce de théâtre du même nom*. Ainsi, même si le concept complexe correspondant à *Hamlet* ne contient pas le composant fictif, il [...] renvoie donc à HAMLET [la pièce] dont l'entrée contiendra le composant *fictif*. Autrement dit, les concepts correspondant aux noms ou aux descriptions définies qui renvoient à des êtres fictifs sont des concepts complexes que rien, si ce n'est le composant qui précise leur origine (i.e. le discours de fiction qui les produit), ne vient différencier des autres concepts complexes.²⁰⁰

Cette solution satisfait non seulement à la première condition énumérée ci-dessus, c'est-à-dire la résolution du problème ontologique, mais aussi à la seconde, puisqu'elle établit un lien entre le contenu linguistique de l'énoncé de fiction et les caractéristiques cognitives de son interprétation.

4.3 La vérité de l'énoncé de fiction

Les deux dernières conditions énumérées par Reboul relèvent de la contradiction apparente entre un énoncé faux qui est quand même pertinent, et la possibilité de tirer des conclusions vraies d'un discours dont l'inconsistance logique (la «richesse» du texte littéraire) fait règle. Évidemment ces questions sont reliées puisqu'elles relèvent toutes les deux de la fausseté du discours de fiction. Alors donc pour qu'une théorie de l'interprétation des discours de fiction soit adéquate:

- (iii) elle devra indiquer comment l'interprétation des discours de fiction peut s'intégrer à une sémantique vériconditionnelle alors même que certains de ces discours violent la loi de consistance logique[.];
- (iv) elle devra indiquer comment un discours qui n'offre pas de garantie de

²⁰⁰ Anne Reboul, *Rhétorique et stylistique de la fiction*, (P.U. de Nancy, 1992), 39-40.

vérité peut néanmoins se révéler pertinent.²⁰¹

Les réponses les plus couramment proposées à ces paradoxes postulent qu'au-delà de la signification "littérale" du texte, celui-ci transmet un "message". Cependant, ces théories ne traitent pas suffisamment de la nature du message littéraire ni de la façon dont celui-ci est transmis par l'auteur (ou le texte) et récupéré par le lecteur. Pour éclaircir le processus et le résultat de l'interprétation du discours littéraire, Reboul propose un parallélisme entre celle-ci et le phénomène de la métaphore. Cette partie de sa théorie n'est pourtant pas unique. Mais une fois postulé ce parallélisme entre métaphore et discours de fiction, le théoricien doit choisir entre au moins deux voies explicatives et son choix déterminera ses hypothèses au sujet du fonctionnement cognitif de la métaphore:

- (i) on peut considérer que l'interprétation métaphorique de la fiction passe par deux étapes:
 - (a) d'abord une interprétation "littérale", où l'histoire racontée par la fiction est livrée;
 - (b) puis une interprétation métaphorique qui, à partir de l'interprétation littérale, fournit l'ensemble d'implications contextuelles parmi lesquelles l'interlocuteur devra choisir celles qui correspondaient à l'intention informative du locuteur;
- (ii) on peut, par contre, considérer que l'interprétation de la fiction fait appel à un processus métaphorique, processus qui serait beaucoup plus complexe et beaucoup plus intriqué que celui envisagé en (i). Dans cette optique, chaque énoncé apparaissant dans un texte de fiction contribue à la construction d'un contexte qui est déjà le fruit d'une interprétation métaphorique. Chaque énoncé est donc interprété dans l'optique d'une interprétation métaphorique globale par rapport à laquelle l'interlocuteur projette des anticipations sur la suite des énoncés. Dans cette mesure, l'interprétation des textes de fiction constituerait la meilleure approximation d'un système de formation et de confirmation/infirmité d'hypothèses d'une grande subtilité.²⁰²

²⁰¹ Anne Reboul, *Rhétorique et stylistique de la fiction*, (P.U. de Nancy, 1992), 64.

²⁰² Anne Reboul, *Rhétorique et stylistique de la fiction*, (P.U. de Nancy, 1992), 47.

Le rejet de la première solution est nécessaire, selon Reboul, pour trois raisons.²⁰³ D'abord, elle suppose que la pertinence du discours de fiction repose sur la ressemblance entre l'histoire racontée et le monde réel. Le message même métaphorique du texte sera basé sur le "sens littéral" des énoncés individuels qui livrent l'histoire de l'ensemble. Cette approche s'avère problématique face à un texte qui n'offre même pas un minimum de réalisme. Si le sens littéral du texte (l'histoire) se montre difficile d'accès, ou s'il contredit carrément ce qui se passe dans le monde réel, l'accès au message global deviendra lui aussi impossible.

Un deuxième problème est relié au premier: la première solution suppose une distinction toujours perceptible entre les deux sens: l'interprétation littérale, et l'interprétation métaphorique ou le message littéraire. Rappelons que selon la théorie de la pertinence:

...il n'y a pas de différence essentielle entre les énoncés non-figuratifs et les métaphores: il y a plutôt un continuum qui va de la stricte littéralité (identité des formes propositionnelles) à la ressemblance plus ou moins grandes entre formes propositionnelles.²⁰⁴

A la différence de la première solution à deux étapes, la deuxième solution explique bien pourquoi la frontière entre interprétation littérale et interprétation métaphorique s'avère souvent floue: l'interprétation ne vise pas deux sens indépendants mais plutôt un seul sens qui est communiqué plus ou moins explicitement, ou implicitement.

Selon Sperber et Wilson, ce qui est communiqué par la forme propositionnelle d'un énoncé moins que strictement littéral est une interprétation d'une représentation mentale de

²⁰³ Cette première solution est représentative des "théories en «Y»" décrites plus haut qui postulent un composant linguistique de l'interprétation suivi d'un composant rhétorique qui complète le sens de l'énoncé.

²⁰⁴ Anne Reboul, *Rhétorique et stylistique de la fiction*, (P.U. de Nancy, 1992), 23.

l'auteur. Rappelons que "littéral" ici ne qualifie pas "sens", et n'implique pas un sens préliminaire au sens complet de l'énoncé. Un énoncé est littéral si l'explicitation de sa forme logique est identique à sa forme propositionnelle.²⁰⁵ Selon la théorie de la pertinence, un communicateur qui emploie une métaphore fait ainsi parce que la pensée qu'il veut communiquer est trop complexe pour s'exprimer littéralement *et* de manière efficace. La métaphore n'est pas une autre manière, une manière plus "artistique" d'exprimer la pensée — c'est la seule forme qui permet d'exprimer la pensée que le communicateur se représente. Quoique Searle puisse avoir raison en disant que l'auteur d'un discours de fiction ne garantit pas la vérité des éléments qu'il raconte,²⁰⁶ on s'attend quand même à ce que les sens métaphoriques soient vrais: elles représentent le message littéraire de l'oeuvre. Reboul propose donc de résoudre la contradiction apparente entre fiction et vérité en intégrant

²⁰⁵ Prenons par exemple la phrase, "Elle ne va pas y arriver". Après des procédés de désambiguïsation, d'assignation de référence et d'enrichissement de la forme logique, l'interlocuteur peut inférer l'explicitation suivante (par exemple): "Pierre dit que Marie ne va pas pouvoir terminer son essai avant le cours." Tout élément de l'interprétation se trouve dans la forme logique de l'énoncé. Notons que cette caractérisation de l'explicitation et de l'implication ne se conforme pas à la convention traditionnelle qui désigne explicitation comme le résultat du seul décodage linguistique, et implication du décodage et de procédés inférentiels. Puisque la pragmatique radicale soutient que le décodage linguistique se fait automatiquement et ne constitue pas de l'interprétation. Tout acte d'interprétation requiert l'inférence aussi bien que le décodage linguistique. [L'exemple est le nôtre.]

²⁰⁶ La garantie de vérité est fonction, d'après Searle, de l'ensemble d'attitudes que nous apportons à l'interprétation d'un énoncé: "Just to have some jargon to work with, let us say that metaphorical uses of expressions are 'non-literal' and fictional utterances are 'nonserious'. [...] ...for example, if the author of a novel tells us that it is raining outside he isn't seriously committed to the view that it is at the time of writing actually raining outside. It is in this sense that fiction is nonserious." (J.R. Searle, "The Logical Status of Fictional Discourse", *New Literary History*, 5 (1975), 320-1.)

l'interprétation du discours de fiction à une sémantique vériconditionnelle.²⁰⁷

Si, dans un discours de fiction comme dans la métaphore, la ressemblance interprétative passe entre la pensée que le locuteur entendait communiquer et l'ensemble des implications contextuelles de la proposition représentée dans son énoncé, plutôt qu'entre cette pensée et la proposition elle-même, c'est l'ensemble des implications contextuelles de son énoncé sur la vérité duquel le locuteur s'engage, et c'est à lui que le principe de pertinence s'applique.

Ainsi on voit par où le discours de fiction peut regagner la sémantique vériconditionnelle: non pas au travers de son interprétation littérale (i.e. de l'ensemble des faits, ou du monde possible qu'il représente), mais au travers de l'ensemble d'implications contextuelles qu'il transmet.²⁰⁸

Cela pourrait expliquer pourquoi il est impossible de paraphraser un discours de fiction, tout comme une bonne métaphore, de façon à inclure tout ce qui y est pertinent. Alors selon Reboul le discours de fiction ne diffère pas plus du discours ordinaire que la métaphore ne diffère de l'usage littéral du langage. La fonction du discours de fiction, selon Reboul, "c'est de fournir des contextes nouveaux à l'interprétation des énoncés."²⁰⁹

4.4 L'énoncé de fiction comme métaphore

Reboul avance l'idée que la vérité communiquée par un énoncé de fiction réside dans

²⁰⁷ Rappelons que soutenir la vériconditionnalité de l'interprétation c'est soutenir un paradigme radical de la pragmatique (dont la théorie de la pertinence), par opposition au paradigme de la pragmatique intégrée: "La pragmatique intégrée est non vériconditionnelle parce que ses thèses visent à montrer les différences entre langage naturel et langage formel; la pragmatique cognitive est en revanche une théorie vériconditionnelle: les aspects vériconditionnels des énoncés ne sont pas limités à la sémantique, et la pragmatique a pour objet, entre autres, l'attribution d'une valeur de vérité aux énoncés."

(Jacques Moeschler et Anne Reboul, *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, (Paris, Seuil, 1994), 80.)

²⁰⁸ Anne Reboul, *Rhétorique et stylistique de la fiction*, (P.U. de Nancy, 1992), 65-6.

²⁰⁹ Anne Reboul, *Rhétorique et stylistique de la fiction*, (P.U. de Nancy, 1992), 46.

l'ensemble d'effets contextuels faiblement implicites, et non pas dans les explicitations ou dans les implications fortes qui constituent le récit. Reboul fonde sa thèse sur la théorie de la métaphore élaborée par Sperber et Wilson qu'elle résume ainsi:

...un énoncé n'a pas à être une interprétation littérale de la pensée du locuteur qu'il représente. Un énoncé est strictement littéral s'il a la même forme propositionnelle que la pensée du locuteur. Un énoncé moins que strictement littéral ne partage pas toutes les propriétés logiques de la forme propositionnelle de la pensée qu'il représente. Ainsi, il n'y a pas de différence essentielle entre les énoncés non figuratifs et les métaphores: il y a plutôt un continuum qui va de la stricte littéralité (identité des formes propositionnelles) à la ressemblance plus ou moins grande entre formes propositionnelles.²¹⁰

Un énoncé "moins que littéral" se présente non pas comme une *description* d'une pensée, mais comme une *interprétation* d'une pensée.²¹¹ Dans le cas d'une interprétation d'une pensée, la ressemblance entre la pensée représentée par l'énoncé et la forme propositionnelle de l'énoncé, réside dans les effets contextuels faiblement impliqués:

[L]e discours de fiction constitue un exemple extrême de raisonnements ou d'arguments très courants qui ont pour prémisses des propositions contrefactuelles. Ainsi, si, dans une conversation sur la perte de crédibilité de l'église catholique, je dis:

(1) "Si j'étais le pape, j'encouragerais la contraception et le mariage des prêtres."

mes interlocuteurs sont encouragés à ajouter au contexte par rapport auquel ils interprètent les énoncés qui constituent notre conversation, certaines implications contextuelles, comme:

(2) Anne n'est pas d'accord avec la politique actuelle de l'église catholique.

(3) Anne pense qu'une solution à la perte de crédibilité de l'église catholique, c'est d'encourager la contraception.

(4) Anne pense qu'une solution à la perte de crédibilité de l'église catholique, c'est d'encourager le mariage des prêtres.²¹²

²¹⁰ Anne Reboul, *Rhétorique et stylistique de la fiction*, (P.U. de Nancy, 1992), 23.

²¹¹ Évidemment, toute forme logique est déjà une représentation d'une pensée.

²¹² Anne Reboul, *Rhétorique et stylistique de la fiction*, (P.U. de Nancy, 1992), 46.

L'opinion d'"Anne" sur l'état actuel de l'église catholique exige de l'interprète la construction d'une série contextuelle (2,3,4) qui optimisera la pertinence de l'énoncé.

Nous voulons maintenant ajouter à la discussion de Reboul en soulignant une distinction essentielle entre les énoncés ordinaires et les énoncés de fiction en ce qui concerne la pertinence des effets contextuels reliés aux descriptions définies (personnages et événements fictifs). Les hypothèses qui contiennent une description définie (par exemple, "Anne" ou "son ami") ne pourront pas se montrer utiles lors des interactions ultérieures entre l'interprète et ces "personnes" et choses comportant la composante "fictive". En d'autres termes, la connaissance provenant de ces concepts ne sera pas utilisable dans une interaction future réelle entre l'interprète et les personnages qu'il "connaît". Les personnages et les événements ne sont que des métaphores à l'intérieur d'un énoncé qui est lui-même métaphorique. Ce qui se montrera utile dans des interactions futures, ce ne sont pas les éléments de l'histoire, mais l'ensemble des effets contextuels faiblement communiqués par l'énoncé.²¹³ Et le développement parallèle des personnages a un rôle important à jouer dans les chaînons inférentielles qui mènent à ces effets contextuels.

Ce que l'interprète doit retenir des hypothèses attachées aux personnages sont tous les détails encyclopédiques qui ont servi à la construction de ceux-là. Les concepts contenus dans ces implications augmenteront l'entrée encyclopédique "Anne" et pourront servir de prémisses

²¹³ Nous parlons toujours, bien sûr, de l'interprétation spontanée de la lecture et non pas de l'argumentation métatextuelle. Dans celle-ci, la ressemblance entre personnages et éléments diégétiques dans différents romans d'Anne Hébert peut servir d'argument pour justifier l'interprétation postulée. Mais celle-ci n'a pas de ressemblance nécessaire à l'interprétation spontanée de la lecture — au moins, c'est ce que nous allons soutenir dans le Chapitre 6.

dans des interactions futures entre l'interprète et Anne. En plus, cette interaction met ensemble dans le dispositif déductif plusieurs hypothèses qui n'ont peut-être jamais été traitées ensemble. Ainsi les effets contextuels qui en résultent représentent une augmentation pour l'interprète dans sa connaissance du monde. Prenons, par exemple, l'hypothèse suivante: "L'église catholique perd sa crédibilité à cause de sa politique contre la contraception et le mariage des prêtres". Cette hypothèse peut contredire ou renforcer un ensemble d'hypothèses déjà en mémoire à l'adresse "l'église catholique" ou bien elle peut représenter une nouvelle information qui sera ajoutée à l'ensemble d'hypothèses existantes.

L'objet de l'analyse textuelle dans l'étude de Reboul est le discours indirecte libre. Elle utilise la théorie de la pertinence, modifiée pour tenir compte de la nature unique des énoncés de fiction, pour faire une analyse textuelle du discours indirect libre. Pour ce qui est de l'analyse générale de l'interprétation littéraire, par contre, Reboul se limite à deux courts exemples pour illustrer sa thèse. Nous voudrions donc analyser en plus de profondeur le processus interprétatif dans la perspective théorique élaborée dans son étude.

A cette fin, nous empruntons à Sperber et Wilson un exemple qui illustre la gradation entre des explicitations plus ou moins explicites d'un côté et de l'autre côté des effets contextuels fortement ou faiblement implicites. Voici l'exemple tel qu'il paraît dans

Pertinence:

- (1) (a) Pierre: Conduirais-tu une Mercedes?
 (b) Marie: Jamais je ne conduirais une voiture de luxe.
- (2) Une Mercedes est une voiture de luxe.
 (3) Marie ne conduirait pas une Mercedes.
 (4) Je ne conduirais jamais une Mercedes.
 (5) Une Rolls-Royce est une voiture de luxe.
 (6) Une Cadillac est une voiture de luxe.
 (7) Marie ne conduirait jamais une Rolls-Royce.
 (8) Marie ne conduirait jamais une Cadillac.
 (9) Quelqu'un qui refuse de conduire une voiture de luxe n'aime pas les signes extérieurs de richesse.
 (10) Marie n'aime pas les signes extérieurs de richesse.
 (11) Quelqu'un qui ne conduirait pas une voiture de luxe ne partirait pas non plus en croisière.
 (12) Marie ne partirait pas en croisière.²¹⁴

Dans cet exemple, nous voulons souligner plusieurs choses.²¹⁵ Premièrement, l'explicitation de (1)(b) ne suffit pas à elle seule pour répondre à la question de Pierre. Supposé que la réponse de Marie représente la forme la plus efficace qu'elle pouvait fournir étant donné ses fins et ses capacités, Pierre débute un processus inférentiel. A partir des concepts stockés dans la mémoire encyclopédique à l'adresse "voiture", Pierre produit la prémisse impliquée (2) qui l'amène à la conclusion impliquée (3). D'après Sperber et Wilson, les implicatures (2) et (3) sont essentielles à la compréhension de (1)(b), et Marie a l'intention que Pierre récupère

²¹⁴ Nous avons changé la numérotation et éliminé des hypothèses qui ne servent pas nos buts. Notre exemple inclut les phrases numérotées (33) à (42), (47) et (48) dans l'illustration originale de Sperber et Wilson.

(Dan Sperber et Deirdre Wilson, *La Pertinence: communication et cognition*, Traduit de l'anglais par Abel Gerschenfeld et Dan Sperber, (Paris, Minuit, 1989), 289, 290, 293, 294, 297.)

²¹⁵ Notre explication de l'exemple ne ressemble pas beaucoup à celle développée par Sperber et Wilson dans cette partie de leur étude: le point de mire de leur discussion est différent du nôtre ici. Néanmoins, nous avons rigoureusement respecté les principes de leur théorie. Par ailleurs, l'idée que nous allons développer (dans la section 4.5) à partir de l'exemple tiré de Sperber et Wilson ne se trouve pas dans *La Pertinence*, et nous sommes seules donc responsables de toute imperfection dans l'argument qui suivra.

précisément ces deux hypothèses.

Mais si Marie voulait garder au minimum l'effort cognitif exigé de Pierre, pourquoi n'a-t-elle pas dit (4)? Selon la théorie de la pertinence, Marie ne voulait pas seulement communiquer la forme propositionnelle (3) mais aussi un ensemble d'effets contextuels moins évidents comme, par exemple, (5) à (12). L'hypothèse représentée par (12) est la plus faiblement impliquée, tandis que l'évidence pour les hypothèses (5) à (8) est plus forte.²¹⁶ Les conclusions implicites de cet exemple (3, 7, 8, 10 et 12) représentent pour Pierre les "effets cognitifs positifs" stipulés par le principe de pertinence. Il stockera ces hypothèses dans la mémoire sous l'adresse "Marie" parce que c'est dans un contexte d'interactions futures avec Marie que ces hypothèses serviront le mieux à construire des contextes producteurs.

4.5 La pertinence réelle de l'énoncé de fiction²¹⁷

Les descriptions définies dans un énoncé de fiction, à la différence d'un énoncé ordinaire, ont très peu de chance, à notre sens, d'être pertinentes en dehors de l'interprétation unique qui les détermine. Pour traiter notre exemple ci-haut comme un énoncé de fiction littéraire maintenant, nous poserons Pierre et Marie comme des personnages dans l'énoncé de

²¹⁶ Selon la théorie de la pertinence, ce ne sont que les implicatures (2) et (3) qui sont spécifiquement intentionnées. La variété de chemins inférentiels qui pourraient se poursuivre à partir de là n'est restreinte que par la relation entre effort et effets cognitifs. Les raisonnements de Pierre auraient pu, à partir de (3), suivre un chemin tout autre que celui qui figure dans notre exemple. Tous les effets contextuels récupérés à partir de (3) sont intentionnés de manière non-spécifique par Marie.

²¹⁷ Les idées théoriques qui suivent se basent sur les mêmes principes que celle élaborées par Reboul. Cependant, nous employons ces principes à d'autres fins.

fiction (1)(a)(b):²¹⁸

- (1) (a) — Conduirais-tu une Mercedes, Marie? demanda Pierre.
- (b) — Jamais je ne conduirais une voiture de luxe, répondit-elle.
- (2) Une Mercedes est une voiture de luxe.
- (3) Marie ne conduirait pas une Mercedes.
- (4) — Je ne conduirais jamais une Mercedes, répondit Marie.
- (5) Une Rolls-Royce est une voiture de luxe.
- (6) Une Cadillac est une voiture de luxe.
- (7) Marie ne conduirait jamais une Rolls-Royce.
- (8) Marie ne conduirait jamais une Cadillac.
- (9) Quelqu'un qui refuse de conduire une voiture de luxe n'aime pas les signes extérieurs de richesse.
- (10) Marie n'aime pas les signes extérieurs de richesse.
- (11) Quelqu'un qui ne conduirait pas une voiture de luxe ne partirait pas non plus en croisière.
- (12) Marie ne partirait pas en croisière.

Les hypothèses inférées à partir de (1)(a) et (1)(b) sont des effets contextuels résultant de la lecture littéraire. Par lecture littéraire, nous entendons une lecture qui présuppose l'intention de l'auteur que son texte soit interprété comme un énoncé de fiction littéraire. (Nous nous limitons toujours à l'interprétation spontanée, ce qui exclut des explications de texte.)

Pour comprendre l'histoire, la lectrice n'a besoin que de l'implication contextuelle (3). Cependant, tout comme dans la communication ordinaire, si l'auteur ne voulait que faire avancer l'histoire, il écrirait (4) pour ne pas faire travailler inutilement son interprète. L'interprétation littéraire n'avance pas avec (4) parce que la pertinence de celle-là est optimisée par une interprétation strictement littérale. L'interprète n'aurait pas continué jusqu'à l'obtention des effets contextuels faiblement implicites (5 à 12).

²¹⁸ Nous avons transformé (33)(a), (33)(b) et (36) du discours direct en discours rapporté, pour imiter un énoncé de fiction.
(Dan Sperber et Deirdre Wilson, *La Pertinence: communication et cognition*, Traduit de l'anglais par Abel Gerschenfeld et Dan Sperber, (Paris, Minuit, 1989), 289, 290, 293, 294, 297.)

Donc, après avoir inféré (3), qu'elle sait ne pas être assez pertinent pour justifier l'effort exigé par (1)(b), la lectrice continue à chercher d'autres effets contextuels. Les descriptions définies représentées dans les hypothèses auxquelles elle accède pour ses inférences (donc "Mercedes", "Rolls-Royce", "voiture") ne sont pas des entrées d'origine fictive. Ces informations viennent de la mémoire encyclopédique de l'interprète.

Les descriptions définies "Marie" et "Pierre" ont comme concept attaché "fictif", une implication analytique du concept "roman", celui-ci accédé à un moment antérieur à la lecture du texte propre.²¹⁹ Par contre, elles ont comme entrées encyclopédiques les concepts "nom propre", "masculin/féminin" et, dans certaines situations, le concept "français". Ce concept "fictif" ne se limite pas à la littérature, ni aux énoncés textuels: la considération d'un problème hypothétique (cette fois dans le sens ordinaire du terme) que ce soit un monologue intérieur ou un discours autour d'une table de conférence, doit débiter avec l'implication analytique "X est fictif". Dans les deux cas, le concept "fictif" ne s'applique qu'aux descriptions définies (personnes, choses, événements) dont l'hypothèse "X est fictif" est mutuellement manifeste au locuteur et à l'interprète (soit à tous les interlocuteurs qui partagent une situation communicative particulière).

L'hypothèse de fictionnalité n'est pas impliquée s'il n'y a pas de contexte actuellement disponible à l'interprète dans lequel "X est fictif" serait pertinent pour lui. Par exemple, un employé de bibliothèque en train de remettre des livres sur les rayons, n'inférerait pas à partir des stimuli physiques (les romans parmi les autres livres), "X-livre est fictif". D'une part, le

²¹⁹ L'implication contextuelle "X est fictif" est, à notre avis, une implication analytique qui peut se tirer directement de l'hypothèse préliminaire "X est un roman".

stimulus n'est pas ostensif: l'employé ne remarque pas une intention communicative car il classe les stimuli visuels (les livres) sous l'adresse "objets" et non pas "énoncés". D'autre part, l'hypothèse "X est fictif" n'a pas de pertinence pour lui dans son environnement cognitif actuel.

Pour revenir à notre exemple, les entrées encyclopédiques que l'interprète a récupérées pour construire (2) dirigent le chemin inférentiel qui produit les prémisses impliquées (5) et (6) et, éventuellement, les conclusions implicites (9) et (11). L'optimisation de la pertinence d'un énoncé se fait dans le but d'accroître la connaissance du monde de l'interprète. Ainsi, puisque le concept "fictif" est impliqué pour "Marie" et "Pierre", les conclusions implicites où figurent ces concepts (3, 7, 8, 10, et 12) ne contribueront pas directement à un contexte qui rendra pertinent l'énoncé de fiction, (1). Dans l'interprétation "ordinaire" ces hypothèses servent à construire un contexte qui rendra (1)(b) pertinent pour l'interprète. Les hypothèses au sujet de "Marie" ne serviront pas à augmenter la connaissance du monde (réel) de l'interprète. L'interprète continue à accéder à la mémoire encyclopédique à la recherche d'un contexte qui rendra l'énoncé de fiction (1) pertinent *dans un contexte où le concept "fictif" ne figure pas*.

Les prémisses implicites (9) et (11) sont des implications contextuelles résultant du traitement d'une nouvelle information, (1), dans un contexte construit à partir de deux types d'hypothèses: des informations préexistantes tirées de mémoire (2, 5, 6) et les conclusions implicites (3, 7, 8, 10). Les effets contextuels (9) et (11), à la différence de (3), (7), (8) et (10) ne comprennent pas le composant "fictif" parmi les concepts qu'ils représentent. Les concepts dans ces hypothèses ne seront pas stockés à l'adresse du concept défini "Marie" parce qu'ils n'ont pas de lien conceptuel à cette adresse-là. Ils seront probablement stockés à des adresses telles que "éthique" ou "principes de comportement" ou "traits de caractère".

Donc ces deux hypothèses seront pertinentes pour l'interprète dans un des contextes (réels) qui lui sont actuellement disponibles. A notre sens, ce ne sont que des effets contextuels de ce type et les implications qui ressortent de leur interaction avec les effets contextuels comportant le concept "fictif", qui produisent un effet positif cognitif assez important pour justifier l'effort investi dans le traitement de l'énoncé de fiction. L'ensemble de ces effets contextuels constituera le "sens littéraire" du roman.

4.6 Le personnage comme échafaudage conceptuel

Si on suit ce raisonnement, il faut conclure que l'ensemble des effets contextuels qui comprennent le composant conceptuel "fictif", c'est-à-dire une référence aux personnages ou aux éléments du récit, sert d'échafaudage conceptuel jusqu'à ce que l'interprète arrive aux effets contextuels suffisants. Ces éléments fictifs constituent dans leur ensemble l'énoncé métaphorique à travers lequel l'auteur communique une pensée complexe, une pensée qui ne pourrait pas s'exprimer complètement par un énoncé strictement littéral. Soulignons que cette thèse contredit celle esquissée plus haut²²⁰ et selon laquelle le récit et les personnages fournissent un sens littéral à partir duquel l'interprétation métaphorique peut se construire.

Nous voudrions maintenant proposer une explication de ce phénomène d'encadrement inférentiel. Nous supposons que les personnages et les événements fictifs sont des micro-métaphores à l'intérieur de la macro-métaphore qu'est le roman. Rappelons que celui-ci constitue une interprétation moins que strictement littérale d'une pensée complexe de l'auteur. Quelle serait donc la fonction particulière de la métaphore consistant en un personnage dans

²²⁰ Voir la section 4.3.

l'énoncé de fiction? Nous avons proposé que le processus téléologique, dont le but est d'obtenir des effets contextuels qui ne comportent pas le composant "fictif", a un produit secondaire, soit des personnages comme concepts complexes.

Dans notre exemple, "Marie" acquiert des traits de personnalité (3, 7, 8, 10, 12) à travers le processus inférentiel qu'il fallait développer pour optimiser la pertinence de (1) et d'obtenir les effets contextuels (9) et (11). En d'autres termes, les hypothèses tirées de la mémoire (au sujet des voitures de luxe) contribuent à la complexification du concept "Marie" et en même temps, les concepts ajoutés à l'adresse "Marie" au fur et à mesure qu'avance la lecture dirigent les choix interprétatifs qui détermineront les effets contextuels de l'ensemble.

A notre sens, il faut expliquer pourquoi un auteur choisirait de déployer des personnages comme micro-métaphores pour exprimer sa pensée. Comment est-ce que l'introduction et le développement de personnages dans l'énoncé de fiction peuvent-ils contribuer à la pertinence de l'énoncé de fiction? La réponse, à notre avis, se trouve dans trois principes puisés dans deux sources différentes. La théorie de la pertinence postule que le processus de compréhension est non-démonstratif et global. Non-démonstratif parce qu'on peut toujours arriver à une conclusion fautive: on ne peut ni décoder ni déduire l'intention communicative du locuteur. Et global parce qu'on peut accéder librement à toute information conceptuelle en mémoire. En d'autres termes toute la connaissance possédée par l'interprète est disponible pour le processus inférentiel par lequel celui-là tente de saisir le vouloir-dire de l'auteur.

Le troisième principe que nous approprierons à l'intention de notre thèse, postule une distinction fondamentale entre les concepts mentaux et les concepts physiques. Cette

distinction relève de la différence entre les stimuli ostensifs qui sont impliqués dans la communication et les stimuli non ostensifs. Seuls les stimuli ostensifs sont de nature intentionnelle. Le choix d'hypothèses apportées à la compréhension du stimulus sera déterminé par le statut intentionnel ou le statut non intentionnel qu'on lui attribue. Davidson explique que la connaissance que nous possédons d'autres esprits s'expriment par des concepts mentaux, à la différence des concepts physiques qu'on emploie pour exprimer notre connaissance du monde. Les concepts mentaux sont normatifs, rationnels, causaux, explicatifs. Ils s'appliquent aux actes intentionnels, ceux-ci étant causés et expliqués par des croyances et des désirs:

It is here that the irreducible difference between mental concepts and physical concepts begins to emerge: the former, at least in so far as they are intentional in nature, require the interpreter to consider how best to render the creature being interpreted intelligible, that is, as a creature endowed with reason. As a consequence, an interpreter must separate meaning from opinion in part on normative grounds, by deciding what, from his point of view, maximizes intelligibility. In this endeavour, the interpreter has, of course, no other standards of rationality to fall back on than his own. When we try to understand the world as physicists, we necessarily employ our own norms, but we do not aim to discover rationality in the phenomena.²²¹

C'est dire que les concepts mentaux sont aptes à "rationaliser" des actes et dires des êtres intentionnels, tels les êtres humains. On peut aller plus loin en avançant que l'existence même de concepts mentaux surgit de la nécessité de rendre intelligibles des actes intentionnels, voire toute représentation mentale qui ne surgit pas de notre propre esprit et dont la vérité et le sens ne sont donc pas évidents.

²²¹ Donald Davidson, "Three Varieties of Knowledge" dans A. Phillips Griffiths, ed., *A.J. Ayer: Memorial Essays*, Royal Institute of Philosophy Supplement, no. 30 (Cambridge: Cambridge U.P., 1991), 162.

Une description définie introduite dans un énoncé de fiction apporte avec elle une restriction qui détermine quels concepts seront susceptibles d'être joints ou non à cette description. Par exemple, tout concept attribué par l'énoncé à "Marie" doit s'intégrer dans l'ensemble de concepts qui se trouvent déjà à cette adresse encyclopédique, et cela selon les normes qui s'appliquent aux concepts mentaux. A partir des seules indications lexicales de "Marie" (nom propre, féminin) les possibilités logiques sont restreintes à celles qui seront compatibles avec des concepts mentaux tels qu'expliqués par Davidson.

Avant que la lecture ne puisse se poursuivre donc, la lectrice établit à partir du mot "Marie" une adresse encyclopédique temporaire dont les seuls concepts seront "nom propre", "être humain féminin". Mais l'interprétation ne peut pas se poursuivre à partir d'une identité si limitée. Donc afin de pouvoir poursuivre le processus inférentiel, et jusqu'à ce que de nouvelles informations soient obtenues, la lectrice accorde à Marie une identité normative, temporaire, qui relève de tout ce que la lectrice sait des femmes. Il n'est pas nécessaire que tous les traits du personnage soient consciemment appelés de la mémoire. Tout ce qui est nécessaire pour que le processus puisse se poursuivre c'est que toutes les hypothèses nécessaires à cette construction soient manifestes à l'interprète dans son environnement cognitif.²²²

²²² Rappelons qu' "[ê]tre manifeste, c'est donc être perceptible ou inférable. L'environnement cognitif total d'un individu est l'ensemble de tous les faits qu'il peut percevoir ou inférer, c'est-à-dire de tous les faits qui lui sont manifestes. [...] Il inclut non seulement tous les faits dans son environnement dont il a pris connaissance, mais aussi tous ceux dont il est capable de prendre connaissance."

Donc, pour ce qui est de notre exemple, la lectrice ne doit pas rappeler de mémoire tous les faits (traits de personnalité) qui pourraient être impliqués dans une identité normative

Par conséquent, pour ce qui est du développement des personnages au moins, une version adaptée du principe de la charité doit, d'après nous, constituer la théorie initiale de la lectrice. Le principe de la charité, lequel on applique quand même à l'auteur en tant que communicateur, doit s'appliquer d'une manière semblable aux configurations perçues comme des personnages. Rappelons l'affirmation de Davidson au sujet du principe de la charité:

The process of separating meaning and opinion invokes two key principles which must be applicable if a speaker is interpretable: the Principle of Coherence and the Principle of Correspondence. The Principle of Coherence prompts the interpreter to discover a degree of logical consistency in the thought of the speaker; the Principle of Correspondence prompts the interpreter to take the speaker to be responding to the same features of the world that he (the interpreter) would be responding to under similar circumstances. Both principles can be (and have been) called principles of charity: one principle endows the speaker with a modicum of logical truth, the other endows him with a degree of true belief about the world. Successful interpretation necessarily invests the person interpreted with basic rationality.²²³

Donc, la lectrice part de l'hypothèse que tout personnage est rationnel et typique, qu'il possède les principes normatifs d'observation et de jugement considérés comme ordinaires par la lectrice. Les deux parties du principe appliquées à un personnage incitent la lectrice à supposer que celui-ci: (1) possède la capacité de déduire et de reconnaître la vérité logique; (2) tient des croyances au sujet du monde qui sont vraies dans l'ensemble. Le principe de charité ne fournit qu'un point de départ pour le développement du concept "Marie". On

du personnage. Tout ce qu'il faut c'est que ces traits soient disponibles et facilement retrouvables lorsque sa lecture exige l'un des concepts qui y sont attachés.

(Dan Sperber et Deirdre Wilson, *La Pertinence: communication et cognition*, Traduit de l'anglais par Abel Gerschenfeld et Dan Sperber, (Paris, Minuit, 1989), 66.)

²²³ Donald Davidson, "Three Varieties of Knowledge" dans A. Phillips Griffiths, ed., *A.J. Ayer: Memorial Essays*, Royal Institute of Philosophy Supplement, No. 30 (Cambridge: Cambridge U.P., 1991), 158.

pourrait même modifier ce concept à partir des quelques mots qui suivent sa première parution. Cela ne change rien au fait que le personnage ne peut se construire que sur un fond préliminaire normatif fourni par la lectrice.

Il faut reconnaître d'ailleurs l'impossibilité pratique de décrire dans le seul espace d'un roman un personnage de caractère riche et subtil comme ceux qu'on "rencontre" dans de bons romans. S'il fallait communiquer, même implicitement, tous les traits de personnalité nécessaires pour produire cette richesse et cette subtilité caractéristiques de personnes réelles, l'énoncé s'étendrait à l'infini. Mais cette complexité conceptuelle devient possible dans l'espace d'un roman lorsque les seules informations nécessaires à l'établissement de personnages uniques sont celles qui indiquent par où cette représentation conceptuelle s'écarte de la norme. Par exemple, le mot "Marie" dans notre exemple évoque chez l'interprète un schéma normatif d'hypothèses pour les êtres humains féminins. A partir du fond normatif postulé par la lectrice lors du premier indice du personnage, celle-là particularise le concept "Marie" à partir des concepts complexes appelés de la mémoire encyclopédique par la compréhension de la suite de l'énoncé, et les schémas d'hypothèses associées aux différents concepts mentaux impliqués. A partir de (1)(b) l'interprète infère (par exemple) le chemin inférentiel indiqué dans (2), (3) et (5) à (12). En plus des informations reliées à la question posée, cette chaîne inférentielle ajoutera à l'adresse "Marie" les hypothèses (3), (7), (8), (10) et (12):

Marie ne conduirait pas une Mercedes.
 Marie ne conduirait jamais une Rolls-Royce.
 Marie ne conduirait jamais une Cadillac.
 Marie n'aime pas les signes extérieures de richesse.
 Marie ne partirait pas en croisière.

La lectrice modifie le concept normatif de "Marie" autant qu'il faut pour y intégrer les

nouvelles hypothèses selon les principes normatifs des concepts mentaux.

D'un côté donc, la théorie suffisante pour la détermination d'un personnage représente le contexte qui rend intelligibles les actes et dires qui constituent la diégèse. De l'autre côté, la théorie suffisante pour les faits de la diégèse rend intelligibles les pensées (désirs, croyances, intentions) des personnages. L'une fournit à l'autre le contexte qui permettra de rendre pertinent à l'interprète l'énoncé de fiction dans son ensemble.

Pour conclure, nous soutenons que c'est la recherche de la pertinence dans un contexte réel qui incite l'interprète à retirer des hypothèses de la mémoire encyclopédique, de les traiter en présence de la nouvelle information (des descriptions définies fictives) pour produire des effets contextuels. Ces procédés créent les personnages et l'intrigue de l'énoncé de fiction. Dans l'exemple ci-haut, c'est la nécessité d'accéder aux hypothèses qui ne portent pas le concept "fictif" qui exige le développement inférentiel (5 à 12) et qui, par là, fait du nom propre féminin "Marie" un personnage.

Les personnages et les événements fictifs sont des micro-métaphores à l'intérieur de la macro-métaphore du roman — le roman ainsi que les personnages et les événements qui le constituent sont des interprétations métaphoriques d'une pensée complexe de l'auteur. Comme telles, elles partageront avec cette pensée originale un grand nombre d'effets contextuels faiblement impliqués du genre comme, dans notre exemple: "(11) Quelqu'un qui ne conduirait pas une voiture de luxe ne partirait pas non plus en croisière". Néanmoins, l'interprète doit prendre une grande partie de la responsabilité pour le contenu de ces effets contextuels puisque ce sont ses choix d'hypothèses de la mémoire encyclopédique qui dirigent

le développement des concepts à composant "fictif" aussi bien que le développement du contexte global qui rendra le roman pertinent pour lui dans le monde réel.

CHAPITRE 5

LES FOUS DE BASSAN: L'INDÉTERMINATION DE L'INTERPRÉTATION

Un processus se déroule dans le temps, mais c'est une organisation, ce qui pose une double question: organisation de quoi et organisation pour quoi.²²⁴

Pour ce qui est de la compréhension d'un énoncé de fiction, la réponse à la première question ne s'avère pas aussi évidente qu'on ne le croirait. Organisation des faits? Qu'est-ce qu'un fait? Un fait, c'est ce qu'une personne considère comme une description vraie du monde réel. Est vraie pour un individu toute description du monde qui s'accorde avec ses propres croyances. Mais alors qu'est-ce qu'un "fait" dans un discours de fiction qui, par définition, ne contient pas de propositions vraies? Reboul nous propose l'explication suivante:

... il n'y a pas de 'faits de fiction' pas plus que la fiction ne 'rapporte des faits', qu'il s'agisse d'événements, d'émotions et même de personnages.²²⁵

²²⁴ Grize parle dans ce contexte du terme "schématisation", mais il applique le principe à "toute nominalisation": "Le terme [schématisation] doit être entendu en deux sens. D'une part, comme toute nominalisation, il renvoie à un processus et d'autre part à un résultat. [...] Un processus se déroule dans le temps...." (Jean-Blaise Grize, *Logique et langage*, (Gap, Ophrys, 1990), 35.)

²²⁵ Anne Reboul, *Rhétorique et stylistique de la fiction*, (P.U. de Nancy, 1992), 90.

Un récit de fiction ne renvoie pas à de vraies personnes, alors il n'y a pas d'agents capables de formuler des propositions, qu'elles soient vraies ou fausses.

Et organisation *pour quoi?* En d'autres termes, organisation à quelle fin? "Car jamais on n'écoute ni ne lit sans motif."²²⁶ Qu'on se pose la question du vécu réel ou d'une expérience de lecture, on ne pense pas à initier l'interprétation en l'absence d'un but. Dans ce chapitre nous considérerons le cas d'un but particulier, celui de la compréhension du récit des *Fous de bassan*. Selon la théorie d'interprétation littéraire esquissée dans le chapitre précédent, l'énoncé de fiction est une métaphore. L'auteure présente son texte comme une interprétation de pensées complexes, interprétation qui se représente de manière métaphorique. L'interprétation de cette métaphore par la lectrice exige l'organisation d'un système d'hypothèses formé autour de l'énoncé de fiction, énoncé dont la pertinence optimale est accordée d'avance. La lectrice est guidée dans ses choix de prémisses inférentielles par la présomption de pertinence optimale: la supposition que l'auteure présente le texte dans cette forme exacte parce que celle-ci a les meilleures chances d'inciter chez l'interprète les rappels encyclopédiques nécessaires à son traitement optimal du texte.

Ce traitement consiste en la confirmation et l'infirmité d'hypothèses de deux sources: les hypothèses que la lectrice est incitée à remémorer par le stimulus ostensif du texte; et celles qui résultent d'une interaction inférentielle entre les hypothèses qu'elle a tirées de la mémoire et les hypothèses explicitées par la forme logique de l'énoncé littéraire. L'auteure donne au stimulus linguistique une telle forme parce que ce sont des hypothèses dégagées des formes logiques particulières qui incitent chez l'interprète le rappel d'hypothèses particulières.

²²⁶ Jean-Blaise Grize, *Logique et langage*, (Gap, Ophrys, 1990), 31.

Le traitement des nouvelles propositions dans le contexte des hypothèses et des schémas d'hypothèses existants donne naissance à de nouvelles hypothèses.

Or, de prime abord, nous considérerons le fonctionnement du principe de la pertinence dès les premiers mots d'un texte littéraire. Ensuite, nous considérons un aspect particulier de la compréhension de la diégèse des *Fous de bassan*, à savoir le sentiment qu'il y a des contradictions vis-à-vis des événements qui, pris ensemble, constituent l'histoire. Parallèlement, nous considérerons la création progressive des personnages-narrateurs et l'indivisibilité, dans *Les Fous de bassan*, des contradictions diégétiques et l'inconsistance des personnages. Enfin, nous essayerons d'élucider comment la lectrice concilie les hypothèses incompatibles afin de construire un contexte qui lui permettra de développer une interprétation pertinente.

5.1 La pertinence du récit

Dans le sens le plus banal, *Les Fous de bassan* thématise l'un des principes de base de Davidson, celui de l'indétermination de l'interprétation. Le roman est fait de plusieurs comptes rendus d'une même série d'événements racontés par des personnages différents. Résumer l'histoire de façon traditionnelle, c'est-à-dire comme s'il s'agissait de vraies personnes et de vrais événements, constitue souvent l'un des premiers éléments d'un métatexte, que ce soit un simple compte rendu d'écolier ou un texte de critique littéraire. Dans le cas des *Fous de bassan*, un résumé du roman pourrait inclure les éléments suivants:

[...] Au niveau littéral, *Les Fous de bassan* se lit comme un roman policier où deux jeunes filles sont violées et tuées le 31 août 1936. Le roman examine les causes et les effets de ce double crime sur le petit village de Griffin Creek et

ses conséquences sur ses habitants.²²⁷

Ou encore en plus de détail:

Avant de démontrer la nature de ce fonctionnement [de dissémination], je vais signaler certains éléments formels du roman tout en en résumant l'intrigue. L'histoire se passe à Griffin Creek, village imaginaire, situé dans un espace réel, le long du Saint Laurent entre Cap Sec et Cap Sauvagine. C'est là, non loin de la grève, au bord de la mer que s'est formée à la fin du XVIII^e siècle une petite colonie de loyalistes qui avaient fui les États-Unis pour rester fidèles à leur roi (roi qui, soit dit en passant, était fou). Or la nuit du 31 août 1936, un crime a été commis sur la grève. Nora et Olivia Atkins, 15 ans et 17 ans, cousines germaines, sont disparues englouties par la mer; on apprend qu'elles ont été toutes deux étranglées et que l'une d'elles a été violée. [...]²²⁸

La motivation apparente de ce genre de résumé est le désir de fournir à son auditoire les éléments les plus importants de l'histoire pour qu'il puisse apprécier par la suite l'exposition d'une interprétation littéraire du texte. L'intrigue doit comprendre, comme dans un bon article de journal, les réponses aux questions Qui? Quoi? Quand? Où? Pourquoi? et Comment? On n'aborde pas très souvent, par ailleurs, la question qui ressort très logiquement d'une telle pratique: Qu'est-ce qui permet au rédacteur du métatexte de retirer du roman les éléments les plus saillants de l'histoire? Le résumé, offert au début du métatexte, communique par cette position et par sa forme même que ce sont là les éléments préliminaires que personne ne disputerait et sur lesquels l'analyse du texte sera donc légitimement fondée. En d'autres termes, on suppose que la détermination du récit se fait par l'interprétation littérale du roman,

²²⁷ Claudine G. Fischer, "Féminité et folie dans «Les Fous de Bassan» d'Anne Hébert", *Bérénice*, 8 (1987), 277.

²²⁸ Janet M. Paterson, "L'envolée de l'écriture: *Les Fous de Bassan* d'Anne Hébert", *Voix et Images*, vol. IX, no. 3 (printemps 1984), 143-4.

qu'elle précède l'interprétation littéraire et que celle-ci dépend de celle-là.²²⁹

Ce présupposé se retrouve dans presque tous les métatextes qui traitent de ce roman et surtout ceux qui s'attaquent à la problématique la plus évidente de la lecture du roman, à savoir les contradictions intégrées à chacun des personnages et aux comportements de ceux-là, et l'indétermination de la diégèse. Scott Lee, par exemple, contraste son étude rhétorique avec les autres études qu'il accuse d'"éviter d'affronter le récit sur ses propres termes"²³⁰:

Je tiens de prime abord à faire la distinction entre un examen rhétorique (soit l'étude du statut référentiel du langage figuré, qui est mon propos) et d'autres interprétations du roman ayant pour but d'attribuer au langage figuré une signification *symbolique* quelconque. [...] De telles études courent un très grand risque, qui est celui d'écarter, au nom d'une signification totalisante — et donc symbolique — la complexité et la spécificité du langage figuré tel qu'il se présente dans le texte.

Il y a contradiction apparente, à notre sens au moins, à décrire une étude qui traite des thèmes de l'inceste et de la revanche entre autres comme une étude qui ne s'occupe pas d'une signification totalisante, et de préciser comme sujets principaux de son analyse l'allégorie et la métaphore. Comme si la métaphore et l'allégorie pouvaient se séparer de la signification littéraire. Selon les postulats de cette étude esquissés plus haut, la métaphore et l'allégorie (par exemple) sont perçues comme telles parce qu'une considération de leur contenu propositionnel n'a pas satisfait au principe de la pertinence. En s'éloignant concept par concept de la forme propositionnelle à la recherche d'un effet cognitif suffisant, l'interprète en dégage enfin un ensemble d'effets contextuels faiblement impliqués qui, traités dans le

²²⁹ Évidemment, cette perspective relève des "théories en «Y»" comme celui de Ducrot ou celui de Searle.

²³⁰ Scott Lee, "La rhétorique de la folie: métaphore et allégorie dans *Les Fous de Bassan*", *Voix et Images*, 19:2 (hiver 1994), 375.

contexte préexistant, donnera à la pertinence attendue une forme et un contenu particuliers.

La difficulté de la lecture de ce roman a été attribuée à des causes textuelles variées comme dans cette description de Janet Paterson:

... *les Fous de Bassan* représente incontestablement un «texte» au sens derridien du terme, dans la mesure où ce roman occulte sa signification profonde sous la forme d'un discours délirant [...], d'un langage qui bascule constamment du référentiel au fantasmatique, du littéral au figuré...²³¹

A l'instar de Reboul, nous contestons cette idée d'une interprétation à deux étapes, littérale et figurée, l'une automatique et l'autre facultative ainsi que l'idée de deux langages (ou plus) l'un référentiel l'autre littéraire ou poétique. Ce que nous ne contestons pas, d'ailleurs, dans le corpus critique est le consensus sur la difficulté de l'interprétation du roman. Dans son étude mythologique, Yvette Francoli suggère que la difficulté d'interpréter le texte des *Fous de bassan* relève de la complexité psychologique de l'écriture:

Écriture narcissique, chargée de valeur symbolique, effets de miroir, multiples facettes d'un même épisode qui se reflète à l'infini puisque chacun des narrateurs écrit son histoire en l'intégrant à ses propres fantasmes, à sa propre mythologie, d'où l'extrême complexité des thèmes psychologiques qui s'entrecroisent dans ce récit.²³²

En fin de compte, l'étude de Francoli ne se différencie de celles de Lee et de Paterson que par son approche mythologique. Une bonne partie du corpus critique, comme ces trois études, pose comme lieu de la difficulté d'interprétation l'écriture ou le langage ou la psychologie.

Christiane Charette décrit très bien la cause du sentiment d'incertitude qui plane au-dessus de

²³¹ Janet Paterson, "L'envolée de l'écriture: *les Fous de Bassan* d'Anne Hébert", *Voix et Images*, 9:3 (printemps 1984), 143.

²³² Yvette Francoli, "Griffin Creek: refuge des fous de bassan et des bessons fous", *Études littéraires*, 17:1 (avril 1984), 132.

la lecture des *Fous de bassan*:

On constate aisément que la lecture des *Fous de Bassan* exige un va-et-vient continu entre les faits d'une histoire somme toute banale et le message que l'auteur véhicule par ses personnages. Trois imaginaires s'imposent à notre esprit. D'abord l'imaginaire des personnages, puis l'imaginaire de l'auteur elle-même et enfin l'imaginaire du lecteur ou de la lectrice.

Il est à regretter que l'auteure n'entreprend jamais de préciser quel serait, au niveau cognitif, son concept de "l'imaginaire", et comment il pourrait y avoir plusieurs imaginaires dans un même esprit, c'est-à-dire celui de la lectrice lors de sa lecture. L'instinct de Charette est pourtant bon: c'est bel et bien la représentation dans le roman de trois niveaux d'intentionnalité différents qui complique la détermination des "faits" de l'histoire par rapport à la détermination des personnages. Nous proposerons, en accord avec Reboul d'ailleurs, qu'il y a un continuum qui s'établit entre les éléments complètement déterminés de l'interprétation et les éléments complètement indéterminés, dont l'interprète accepte la plus grande partie de la responsabilité. La lecture des *Fous de bassan* exige un effort cognitif typique des énoncés métaphoriques, c'est-à-dire que la lectrice doit prendre une plus grande responsabilité par rapport à la détermination des éléments du stimulus linguistique.

Ce continuum entre détermination et indétermination, qui existe d'ailleurs dans l'interprétation du réel autant que dans celle des énoncés de fiction est, selon nous, thématiqué dans *Les fous de bassan* d'Anne Hébert. Dans tout énoncé métaphorique, selon la théorie de la pertinence, ce sont les effets contextuels pluriels et faiblement communiqués par l'énoncé de fiction qui rendront le sens littéraire, et non pas l'accumulation des sens explicités à partir du contenu linguistique. Mais un roman, comme nous l'avons affirmé plus haut, constitue le stimulus ostensif par excellence et, comme tel, est donc garant de sa propre pertinence

optimale. Toute hypothèse du début jusqu'à la fin du texte littéraire serait pertinente pour son interprétation globale. Par définition, il n'y aura pas de redondance ou d'élément sans pertinence pour l'interprétation de l'ensemble.

Mais nous avons soutenu plus haut aussi que la vérité du texte littéraire n'est pas une fonction du sens littéral du texte et, de plus, que les personnages et les événements ne sont que des développements métaphoriques à l'intérieur de la plus grande communication métaphorique qu'est le roman. Alors à quoi servent ces micro-métaphores en forme conceptuelle de "personnages"? Les éléments du récit et les personnages se développent eux aussi selon le principe de pertinence et pour la seule fin de servir à la détermination du sens littéraire du texte. A partir de sa théorie initiale, la lectrice se met à la construction de contextes potentiels qui, dans le cas d'une diégèse par exemple, rendront compréhensibles les événements et les personnages de l'histoire. Le but de l'interprète est de construire l'intention informative de l'énonciateur: la série ou le schéma d'hypothèses qu'il voulait communiquer par son stimulus ostensif: la "signification profonde" dans le "langage figuré".²³³

La présomption de pertinence optimale appliquée au roman entier est la seule chose qui pourrait expliquer la pertinence des descriptions non diégétiques. Tout ce qui est inclus dans le texte est absolument nécessaire au sens littéraire que l'auteur voulait communiquer. Si on postule que la signification littéraire se fonde sur l'histoire (les événements et les personnages), cela impliquerait que toute partie du texte qui n'ajoute pas à la diégèse n'ajoute pas non plus à la signification littéraire. Mais toute partie du texte n'est pas pertinente pour la diégèse. Il serait donc illogique de baser l'interprétation littéraire sur le récit: cela rendrait

²³³ Voir la note 8.

sans pertinence la plus grande partie des textes les plus "littéraires".

Dans une analyse traditionnelle, on dirait que le but de toute la description non diégétique est de préparer le terrain pour le récit, de fournir un contexte dans lequel le récit atteindra sa plus grande pertinence. Nous proposons le contraire: que les personnages et le récit doivent se conformer à l'interprétation littéraire en train de se former. Les personnages ne sont que des types particuliers de descriptions dont le but est le même: inciter l'interprète à accéder à certaines hypothèses plutôt qu'à d'autres, de manière à avoir dans le dispositif déductif un ensemble particulier d'hypothèses dont l'interaction produira de nouvelles hypothèses particulières. Celles-ci seront par la suite confirmées ou infirmées par des interactions.

5.2 La présomption de pertinence optimale²³⁴

La lectrice suppose que *Les Fous de bassan*, en tant que roman se conforme à certaines attentes. Nous n'entrerons pas dans l'éventail des "conventions du genre" romanesque sans pour autant ignorer leur importance cognitive. Par exemple, la couverture des *Fous de bassan*, le titre, le nom de l'auteur et le format de l'objet, indiquent tous à la lectrice potentielle qu'il s'agit d'un roman. Elle s'attendra alors à un récit de fiction et aussi

²³⁴ "Presomption de pertinence optimale

- (a) Le stimulus ostensif est suffisamment pertinent pour mériter d'être traité par le destinataire.
- (b) Le stimulus ostensif est le plus pertinent de tous ceux compatibles avec les capacités et les préférences du communicateur."

(Définition révisée. Voir Dan Sperber and Deirdre Wilson, *Relevance: Communication and Cognition*, Second Edition (Cambridge, Blackwell, 1995), 270. La traduction est la nôtre.

qu'il y ait un ou plusieurs personnages qui seront représentés comme disant et faisant certaines choses. Même si elles jouent un rôle dans l'interprétation, des conventions de ce type ne font pas partie de la matière de la présente étude. Nous supposons, par ailleurs, que la lectrice comprend la question centrale de l'histoire, une information qu'elle aurait apprise, par exemple, de l'endos d'un livre de poche, comme cette édition "Points", ou du bref résumé inséré à l'intérieur de la couverture par les éditeurs²³⁵.

Un des derniers soirs de l'été 1936 deux jeunes adolescentes disparaissent sur la grève. Dans le village de Griffin Creek, face à la mer et au vent, chacun sait que cette tragédie vient de loin: de l'histoire d'un peuple soumis aux commandements de Dieu.²³⁶

Le titre du premier chapitre²³⁷ du roman s'intitule "Le livre du Révérend Nicolas Jones".

S'attendant à la pertinence optimale, la lectrice reconnaîtra²³⁸ le choix du nom du personnage comme indice pertinent. Un roman, plus même que tout autre énoncé, manifeste son intentionnalité la plus fondamentale par ses choix d'inclusion et d'exclusion. Parmi les possibilités infinies, l'auteure a choisi le composant lexical "Révérend" pour le fondement de

²³⁵ Nous ne soutenons pas que tout lecteur du texte possédera ce savoir préalable ni que celui-ci soit aucunement nécessaire à l'interprétation du texte. Nous avons à spécifier l'état du dispositif déductif de la lectrice au moment où elle lit la première page du roman. Le contenu du savoir préalable posé n'est pas aussi important que le fait de l'avoir posé.

²³⁶ Anne Hébert, *Les fous de Bassan*, (Paris, Seuil (Points), 1982), l'endos. Désormais nous n'indiquerons que les références paginales dans notre texte.

²³⁷ Nous appellerons "chapitres" les six parties formelles du roman pour ne pas confondre celles-ci avec les "parties" et les "sections" du texte dont nous nous servirons dans nos analyses textuelles.

²³⁸ Nous parlons toujours bien sûr de l'interprétation spontanée qui peut se faire, et se fait la plupart du temps inconsciemment. Lorsque nous employons des verbes tels que "reconnaître" nous parlons de la lectrice dans son statut de dispositif inférentiel.

l'identité de ce personnage. La lectrice accède aux hypothèses encyclopédiques attachées à l'adresse du concept complexe dont "révérend" apparaît comme l'une des entrées lexicales. Sans d'autres informations, l'interprète accéderait, pour établir une identité préliminaire, aux entrées les plus générales attachées au concept complexe telles "clergé ou religieux et masculin". Évidemment, la lecture précédente n'est pas la seule source de matière pour la construction du contexte. Par exemple, "Le clergé est bon / Le clergé est mauvais" représente une information qui peut servir comme point de départ à la construction du contexte "Révérend Nicolas Jones". Cette opposition relève de la connaissance générale de la lectrice:

[U]n contexte ne contient pas seulement de l'information sur l'environnement physique immédiat ou sur les énoncés précédents: des prévisions, des hypothèses scientifiques, des croyances religieuses, des souvenirs, des préjugés culturels, des suppositions sur l'état mental du locuteur sont susceptibles de jouer un rôle dans l'interprétation.²³⁹

A titre d'exemple, deux hypothèses associées à cette première opposition pourraient être: "Un membre du clergé consacre sa vie au bien et essaie de vivre sa vie de manière à servir d'exemple à ses concitoyens." Et dans le cas négatif: "Les membres du clergé sont hypocrites: ils se comportent en hommes supérieurs en public tandis qu'en privé il sont aussi faillibles que l'homme moyen, et même pire."²⁴⁰ La capacité de l'interprète d'accéder à ces deux possibilités conceptuelles relève non pas d'un quelconque savoir littéraire mais de sa connaissance actuelle du monde. Le choix d'une des deux hypothèses, ou bien des deux ensemble, c'est la reconnaissance du choix de l'auteure comme étant intentionnel qui permet à

²³⁹ Dan Sperber et Deirdre Wilson, *La Pertinence*, (Paris, Éditions de Minuit, 1989), 31.

²⁴⁰ Comme nous l'avons fait remarquer plus haut, ceci est l'un des points de départ possibles étant donné le stimulus linguistique "le Révérend Nicolas Jones". Évidemment, le choix relève de notre propre mémoire encyclopédique.

l'interprète de déterminer avec une conviction surprenante la direction initiale de l'interprétation. C'est dans sa propre mémoire encyclopédique que l'interprète cherche les hypothèses auxquelles l'auteur aurait pu vouloir qu'elle accède.²⁴¹

Ce nom de personnage n'a encore aucun lien linguistique au récit puisque celui-ci n'existe pas encore. Mais cela n'empêche pas le lecteur d'anticiper la diégèse et le développement du personnage à partir des trois seules informations qu'elle possède déjà: le savoir limité du récit qu'elle a appris de l'endos du livre de poche; l'indice "Révérend"; les deux hypothèses opposées appliquées à l'indice "Révérend". A partir de ces trois éléments elle pourrait anticiper que le "Révérend" va faire quelque chose de mauvais ou de bon pour les deux filles, ou que quelque chose de mauvais ou de bon va lui arriver. Ces anticipations se projettent donc de la seule confiance de la lectrice que le choix d'inclure ces informations de la part de l'auteure était le choix le plus efficace pour faciliter la tâche de son interprète. Et quelle est la tâche de la lectrice? Elle se met dès les premiers mots du roman à construire un contexte, à travers les procédés cognitifs d'inférence et de déduction non démonstrative, qui dégagera le sens littéraire du texte, soit la pensée complexe représentée par la métaphore, *Les Fous de bassan*. C'est l'interprétation littéraire du roman qui se déclenche dès la première page et qui va fonder et délimiter la détermination de la diégèse.

La première phrase du roman n'avance pas la diégèse, mais sa présence et sa forme

²⁴¹ Notons qu'ici et partout où ces expressions se présentent que "l'intention de l'auteur" ou "le vouloir-dire de l'auteur" sont des extrapolations de l'existence du roman en tant que stimulus ostensif, c'est-à-dire comme une communication qui par son existence même présuppose une intentionnalité d'un type particulier. Les présomptions qui relèvent de cette intentionnalité dépendent de l'existence du roman en tant que roman, et de la reconnaissance par la lectrice de cette intentionnalité.

sont intentionnelles et alors pertinentes, non pas à la compréhension du récit, mais à l'interprétation de la pensée que l'auteur voulait communiquer par le roman. Deux hypothèses sont restées dans le dispositif déductif au sujet du concept "Révérend". La lectrice s'attend à ce que cette ambiguïté soit défaite par la suite. Considérons d'abord la première partie de la phrase et le début de la seconde partie:

La barre étale de la mer, blanche, à perte de vue, sur le ciel gris... (13)

Les entrées encyclopédiques associées au concept "mer" sont trop nombreuses pour que leur rappel soit possible dans la limite du temps de la lecture spontanée. "Blanche" a des entrées encyclopédiques comme "pureté" et "bonheur", et des entrées négatives comme "néant" ou "vide". Sans avoir pris une décision, la lectrice procède au concept suivant pour diminuer le nombre de possibilités contextuelles. Certaines hypothèses seront éliminées par "à perte de vue", notamment celles qui ne sont pas compatibles avec des concepts comme "paysage" ou "vue d'ensemble". Sont plus fortement impliqués donc, "isolation", "paix", "solitude", "permanence". Lorsque la lectrice arrive à "sur le ciel gris", plusieurs ambiguïtés sont fixées par la nécessité de garder de tous les concepts seulement les entrées encyclopédiques qui sont compatibles les unes avec les autres: "sur le ciel gris" ajouté au contexte des hypothèses précédentes pourrait donner, par exemple: "solitude", "isolation", et de plus, "tristesse" [de "gris"], "hors temps" et "sans issue" [de "barre étale" + "gris", et de "à perte de vue" + "gris"]. Pour illustrer la fixation des concepts par l'accès aux entrées encyclopédiques, on n'a qu'à considérer la même moitié de phrase avec un mot terminal différent:

**La barre étale de la mer, blanche, à perte de vue, sur le ciel turquoise...*

Cette phrase privilégierait une série toute autre d'entrées encyclopédiques attachées aux

mêmes concepts encodés dans la forme logique. Cela pourrait donner, par exemple:

"sérénité", "création", "vie", "naissance".

Ensuite, la seconde moitié de la phrase:

...sur le ciel gris, la masse noire des arbres, en ligne parallèle derrière nous.

Il y a renforcement rétroactif du choix de la direction interprétative négative prise dans la première partie de la phrase ainsi qu'un renforcement rétroactif de l'hypothèse négative appliquée à "Révérend". Avec "la masse noire des arbres" l'interprète pourrait accéder aux concepts comme: inéluctable [de "masse"]; malveillant [de "noir"]; une armée [de "masse" et "arbres" ensemble]; armée d'êtres insensibles et dangereux [de "végétal" via "arbres" et de "sauvage" via "forêt"]. Tout cela suivi de "derrière nous" donne: "bloqués entre [quelque chose] déprimant et indifférent en avant, et [quelque chose] menaçant et inéluctable en arrière". Si on changeait "la masse noire des arbres" en "*le tapis vert des arbres" l'interprétation de la phrase exigerait une toute autre combinaison d'entrées encyclopédiques. A ce point dans l'interprétation donc, la preuve pour l'hypothèse négative rappelée pour "Révérend"²⁴² est plus forte et déterminera en partie les adresses encyclopédiques qui seront exploitées lorsque le contenu linguistique du roman fournit d'autres formes logiques et lexicales contenant des concepts connexes.

Encore une fois, c'est l'interprétation littéraire du roman qui s'est déjà mise en marche et non pas l'interprétation littérale ou la compréhension de la diégèse. Ces recherches encyclopédiques et le traitement par le dispositif déductif des hypothèses qui en ressortent ont

²⁴² "Les membres du clergé sont hypocrites: ils se comporte en hommes supérieurs en publique tandis qu'en privé ils sont aussi faillibles que l'homme moyen, et même pire."

pour effet de diriger la construction du contexte qui déterminera la pertinence optimale du roman. Soulignons que nous n'esquissons pas ici des procédés que la lectrice *peut* employer dans son but de comprendre le texte. Ce sont des procédés qu'elle doit employer, qu'elle emploie toujours et machinalement pour comprendre n'importe quel stimulus ostensif, qu'il soit linguistique ou non, écrit ou non. Ce sont des phénomènes cognitifs inconscients. Sperber et Wilson soulignent, à ce sujet, la plus grande différence entre les principes de leur théorie de la pertinence et les principes de la théorie gricenne sur les règles de la conversation:

Le principe et les maximes de Grice sont des normes que communicateurs et destinataires doivent connaître pour pouvoir communiquer efficacement. Les communicateurs respectent en général ces normes, mais ils peuvent aussi les violer afin de produire des effets particuliers; les destinataires se servent de leur connaissance de ces normes pour interpréter les comportements communicatifs. Le principe de pertinence, lui, est une généralisation sur la communication ostensive-inférentielle. Communicateurs et destinataires n'ont pas besoin de connaître le principe de pertinence pour communiquer, pas plus qu'on n'a besoin de connaître les principes de la génétique pour se reproduire. Les communicateurs ne suivent pas le principe de pertinence, et ils ne pourraient pas le violer, même s'ils le voulaient. Le principe de pertinence ne connaît pas d'exceptions: tout acte de communication ostensive communique une présomption de pertinence.²⁴³

C'est dire que la compétence générale de communication que la lectrice possède en vertu de sa présence dans le monde est suffisante à l'interprétation de textes, mêmes littéraires. Dans le chapitre suivant nous élaborons cette thèse.

Nous avons déjà établi qu'un texte littéraire, un des stimuli ostensifs par excellence, comporte une garantie de sa propre pertinence en tant qu'énoncé. Alors, à la différence du monde réel où il faut trier parmi les hypothèses pertinentes et non-pertinentes, dans le texte

²⁴³ Dan Sperber et Deirdre Wilson, *La Pertinence*, (Paris, Éditions de Minuit, 1989), 243-4.

littéraire ce triage est toujours déjà fait. Alors tout le contenu du roman est pertinent et il faudra trouver un contexte qui justifie cette garantie. C'est la recherche de ce contexte qui déterminera aussi, à notre sens, les personnages et les événements. Cette thèse va à l'encontre de la tradition selon laquelle le récit et les personnages servent de base à l'établissement du sens littéraire du texte.

5.3 L'hypothèse anticipatoire

La lecture procède par la confirmation ou l'infirmité des hypothèses anticipatoires que la lectrice construit et manie en supposant la pertinence optimale du stimulus linguistique.

Le récit dans *Les Fous de bassan* commence ainsi:

Il a suffi d'un seul été pour que se disperse le peuple élu de Griffin Creek.

(13)

Explicitation: Dans peu de temps (c'est-à-dire un temps plus court que ce à quoi on se serait attendu), les citoyens de Griffin Creek (que le Révérend croit être le peuple élu) ont tous abandonné le village.

Remarquons que l'explicitation de la forme logique de la phrase incite l'interprète à accéder, dans sa mémoire encyclopédique, à une hypothèse qui pourrait être le contexte dans lequel la phrase sera pertinente pour l'ensemble contextuel établi jusque-là.

Prémisse implicite: Se disperser soudainement n'est pas une action à laquelle on s'attendrait d'un peuple élu.

Conclusion implicite: Il est arrivé quelque chose d'imprévu qui a enlevé au peuple de Griffin Creek ou la qualité d'élu ou le désir d'être le peuple élu.

Ensuite, en supposant que l'auteure ait fait exprès en choisissant la forme de la phrase, l'interprète traite ensemble l'explicitation de la forme logique de l'énoncé et les implications qu'il a inférées pour produire une hypothèse anticipatoire sur le récit:

Hypothèse anticipatoire: Le Révérend Nicolas Jones racontera ce qui a causé la dispersion du peuple élu.

Cette hypothèse, à son tour, parce qu'elle rend certaines hypothèses plus accessibles que d'autres suggère, par surcroît, d'autres possibilités diégétiques. Par exemple:

Le Révérend Nicolas Jones est le protagoniste du roman.

Le récit renverra au passé.

Le révérend décrira au moins quelques individus qui appartiennent au groupe, "le peuple élu". Évidemment, ces effets contextuels ne sont que faiblement implicites par la forme logique de la phrase. Par conséquent, l'interprète y accordera moins de force qu'aux autres et sera plus prête à les abandonner s'il advient qu'ils soient contredits par des effets subséquents plus forts.

Nous avons proposé que ce sont les effets contextuels (prémises et conclusions implicites, contradictions et renforcements) qui sont soumis au principe de la pertinence et ce sont eux seuls qui sont impliqués dans l'interprétation littéraire. L'interprétation littéraire résulte du traitement de l'histoire comme une métaphore représentant une pensée complexe de l'auteure. Les personnages développés en parallèle au récit jouent le rôle de micro-métaphores à l'intérieur de la macro-métaphore du roman. Le principe de pertinence optimale s'applique donc non pas au récit, ni aux personnages, mais à l'interprétation littéraire du roman puisque celle-ci représente l'intention communicative de l'auteur. Mais le récit et les personnages du récit fournissent à l'interprète la matière qui, prise en conjonction avec sa

propre connaissance du monde, servira à la construction du contexte optimal pour l'interprétation littéraire du roman.

Afin d'illustrer ces idées en plus de détail, nous nous proposerons de suivre l'une des multiples traces inférentielles de la lecture des *Fous de bassan*. Dans les deux premiers chapitres du roman, "Le livre du Révérend Nicolas Jones" et "Lettres de Stevens Brown à Michael Hotchkiss", trois suspects sont introduits: le Révérend Nicolas Jones, Stevens Brown et Perceval Brown. La lectrice doit procéder non seulement en fonction des implications mais aussi en fonction de la force relative des implications. Car une conclusion impliquée ne peut pas être plus certaine que la plus faible des prémisses utilisées pour y arriver.

L'introduction dès le premier chapitre de trois personnages suspects et l'accumulation d'indices contradictoires de la culpabilité de chacun d'eux fait que les deux premiers chapitres représentent un premier cycle. Car le deuxième chapitre se termine par une conclusion implicite qui renverse la tendance inférentielle diégétique jusque-là et cette conclusion-ci sera renversée à son tour par la conclusion explicite de la fin du dernier chapitre du roman. Nous venons de souligner que les personnages et les événements sont pertinents pour le roman entier par les effets contextuels qu'ils produisent conjointement avec les hypothèses de la lectrice. Mais les prémisses et les conclusions implicites qui résultent de la lecture des *Fous de bassan* sont contradictoires, et cela empêche la détermination claire des événements de la diégèse et des personnages. Les contradictions inférentielles empêchent surtout l'accumulation de preuves certaines qui établirait lequel des trois hommes suspects est responsable de la disparition des deux filles, Nora Atkins et Olivia Atkins.

Dans les analyses qui suivent, nous discuterons, dans la perspective des idées

théoriques esquissées dans les deux derniers chapitres de cette étude, les cinq aspects de la lecture des *Fous de bassan*. Ces aspects seront tous développés par le biais des deux sujets présentés plus haut, à savoir l'identification du personnage coupable de la disparition des deux cousines Atkins, et le développement parallèle des personnages-narrateurs et de la diégèse. Les cinq aspects de la lecture spontanée du roman que nous traiterons sont les suivants: (1) le développement d'un personnage à travers une suite de prémisses et de conclusions impliquées; (2) l'introduction de suspects et les raisonnements par lesquels la lectrice arrive à les considérer comme suspects; (3) les raisonnements qui s'ensuivent de la présentation d'un personnage par un personnage-narrateur; (4) la suite de raisonnements qui servent à renforcer une hypothèse anticipatoire sur la culpabilité d'un personnage; (5) la suite de raisonnements qui servent à renforcer et à contredire, successivement, une hypothèse anticipatoire sur la culpabilité d'un personnage.

5.4 *Les Fous de bassan*: un défi cognitif

Le dispositif déductif doit rappeler de mémoire ou construire un nombre massif d'hypothèses et ensuite traiter les unes en fonction des autres. A chaque étape inférentielle l'interprète doit choisir, suivant le principe de pertinence, le chemin de raisonnements le plus prometteur et le plus efficace vis-à-vis de l'effort cognitif exigé. Le but le plus général de l'interprète est d'optimiser la pertinence du stimulus traité. Dans le cas d'un roman littéraire, la pertinence optimale est obtenue lorsque l'interprète identifie le sens littéraire du texte.²⁴⁴ Dans

²⁴⁴ Il n'est pas nécessaire que ce sens littéraire soit explicitement conscient, ni pour l'interprète ni pour l'auteur, pas plus qu'il n'est nécessaire que l'interprète soit consciente des étapes inférentielles esquissées ci-haut. Dans le chapitre précédent, nous avons défini le sens

les cas du titre et de la première phrase du premier chapitre des *Fous de bassan*, la lectrice a identifié, suite à la présomption de pertinence optimale, la direction générale du sens littéraire: le bien et le mal, la culpabilité et l'innocence, les faibles de l'être humain et/ou de la société en générale. Ces décisions préliminaires permettent à la lectrice de réduire le nombre de composantes disponibles pour créer le sens littéraire du roman. Ce sens, en relation inférentielle avec la direction générale de la métaphore centrale du roman (la série d'événements représentée) permet la construction de personnages. L'interaction au cours de la lecture du roman entre les deux parties de la métaphore (la diégèse et les personnages), la lecture jusque-là et la mémoire encyclopédique de l'interprète aident à spécifier le chemin interprétatif et à complexifier l'ensemble d'effets contextuels faiblement impliqués.

De façon générale, le chemin inférentiel de la diégèse et le chemin inférentiel du sens littéraire se poursuivent en parallèle. De là l'illusion d'un sens "littéral" qui précède le sens littéraire: étant donné un effet, on identifie comme cause ce qu'on peut voir (ou ce dont on est conscient) plutôt que ce qu'on ne peut pas voir. Mais dans le cas des *Fous de bassan*, les implications de la diégèse ne suivent pas un parcours cumulatif mais créent plutôt une série de courts chemins sans issue. Plus la lecture avance, plus ces chemins s'entrecroisent,

littéraire de l'énoncé de fiction comme l'ensemble d'effets contextuels faiblement implicites. Ces hypothèses seront ajoutées à la mémoire encyclopédique de l'interprète qu'elle soit consciente du processus ou non. D'après nous, en fait, "l'interprétation littéraire" représentée dans un texte de critique littéraire, même si elle se base sur la réaction d'ensemble de l'interprète à son expérience de lecture, ne présente pas comme support à ses conclusions littéraires les mêmes raisonnements qui l'ont amenée elle-même à ces conclusions. D'une part, les étapes cognitives de l'interprétation spontanée sont pour la plupart inconscientes et d'autre part, la lectrice sait (presque toujours inconsciemment) que les raisonnements qui l'ont amenés à ses conclusions ne sont pas les mêmes qui convaincront son propre auditoire. Nous reviendrons à cette hypothèse dans le chapitre suivant.

s'opposent ou se dédoublent. L'interprète cherche avant tout à confirmer l'identité du coupable responsable de la disparition des deux petites Atkins, car cette confirmation représente l'élément le plus important de la métaphore constituée par le récit et donc l'élément le plus important à l'établissement du sens littéraire.

L'ensemble des effets contextuels faiblement impliqués a comme l'un de ses tributaires les hypothèses retirées de la mémoire ou construites par le dispositif déductif en fonction des éléments de la diégèse. Car ceux-ci font partie de l'expression métaphorique par laquelle l'auteure essaie de communiquer sa pensée. L'interprète suppose donc que ces éléments sont des indices des choix inférentiels que l'auteure voulait qu'elle suive.

Alors, lorsque la diégèse ne se prête pas à la définition progressive des éléments les plus importants (tels, dans le cas des *Fous de bassan*, la culpabilité ou l'innocence de chacun des personnages) les hypothèses qu'elle contribue au processus inférentiel auront un effet sur la direction conceptuelle du contexte global. Et la direction inférentielle de la diégèse est elle-même déterminée par la recherche du sens littéraire. En d'autres termes, les

implications²⁴⁵ contradictoires qui suggèrent à un moment donné que le révérend est le coupable, et le moment après que Perceval est le plus fort suspect, crée dans le dispositif déductif des rédundances et des insuffisances évidentielles. Qui plus est, le manque de contradictions et de renforcements solides, c'est-à-dire des contradictions et des renforcements qui ne seront pas renversés par la suite de la lecture, fait que l'interprète doit garder dans le dispositif déductif un très grand nombre d'hypothèses qui risquent d'être bientôt renversées ou qui risquent de redevenir utiles comme prémisses au processus inférentiel continu.

²⁴⁵ Ici nous suivons l'usage des traducteurs de *Relevance*. Ils traduisent l'anglais «implicature» par le français "implication" (à la page 60) pour distinguer celle-ci du terme et du phénomène plus commun, "implication", terme identique dans les deux langues.

Rappelons les distinctions parmi les trois termes: implication, explicitation, implicite.

"Une explicitation est une combinaison de propriétés conceptuelles, les unes linguistiquement codées, les autres contextuellement inférées. Plus grande est la part des propriétés codées, plus l'explicitation est explicite; plus grande est la part des propriétés inférées, moins l'explicitation est explicite. L'explicite, ainsi compris, est une notion à la fois classificatoire et comparative: une hypothèse communiquée est ou bien une explicitation, ou bien une implication; si c'est une explicitation, elle est plus ou moins explicite." (271)

"Une implication est une hypothèse faisant partie du contexte ou contextuellement impliquée, hypothèse qu'un locuteur, voulant que son énoncé soit manifestement pertinent, voulait manifestement rendre manifeste à l'auditeur. Nous distinguerons deux types d'implications: les *prémisses implicites* et les *conclusions implicites*." (290)

Exemples:

Étant donné l'énoncé: Pierre: Conduirais-tu une Mercedes?

Marie: Jamais je ne conduirais une voiture de luxe.

Prémisse implicite (hypothèse): "Une Mercedes est une voiture de luxe."

Conclusion implicite (implication): "Marie ne conduirait pas une Mercedes." (289-90) (Dan Sperber et Deirdre Wilson, *La Pertinence*, (Paris, Éditions de Minuit, 1989), 60, 271, 289-90.)

Autrement dit, une "implication" est une relation entre deux formes propositionnelles, tandis qu'une "implication" ressort d'une forme propositionnelle unique. Ni la prémisse implicite ni la conclusion implicite ci-haut n'est un développement de la forme logique de l'énoncé. De là leur statut d'implicite. La conclusion implicite est une *implication* en ce qu'elle résulte du traitement ensemble de deux formes logiques indépendantes soient l'énoncé et la prémisse implicite.

Les cinq aspects de l'interprétation du roman qui ressortent de la lecture spontanée procèdent simultanément les uns des autres. Nous admettons donc que les développements inférentiels plutôt courts que nous élaborons ici ne peuvent constituer qu'une partie infinitésimale de tous les raisonnements individuels qui auraient lieu lors de la lecture. Cependant, puisque nous voulons présenter ici une discussion linéaire de ces phénomènes, nous considérerons chacun des cinq aspects par rapport à des extraits des deux premiers chapitres du roman traités dans l'ordre chronologique de la lecture spontanée. Ce qui veut dire que le premier aspect sera discuté par rapport à des extraits tirés de la première partie du premier chapitre, le deuxième aspect sera discuté par rapport à des extraits tirés de la deuxième partie du premier chapitre et ainsi de suite. C'est nous qui décidons les débuts et les fins des sections, sauf dans la dernière instance où le début et la fin de la section sous considération correspondent au début et à la fin de "Lettres de Stevens Brown à Michael Hotchkiss, été 1936".

Une dernière remarque: les développements inférentiels que nous présentons ici représentent, bien sûr, nos propres réactions à notre propre lecture. A partir de l'explicitation et des implications fortes des formes logiques — les deux composantes nécessaires à la compréhension — l'interprète individuel est largement responsable de la direction particulière que suivra son interprétation littéraire. Nous nous pardonnerons donc d'avoir seulement considéré nos propres choix interprétatifs puisque, selon nous, un interprète ne peut jamais faire autrement.

le "Révérend Nicolas Jones" à la suite de raisonnements antérieurs (discutés dans les sections 5.2 et 5.3) . La suite de raisonnements ci-dessous représente un chemin inférentiel possible. Tout lecteur suivra un chemin différent au niveau des effets contextuels faiblement impliqués. Nous soutenons cependant que chaque lecteur qui comprend le texte remarquera la présence d'hypothèses anticipatoires qui se contredisent, même s'il ne les remarque pas consciemment.

Du "Livre du Révérend Nicolas Jones":

... Perceval, interné à Baie Saint-Paul. A pourtant mené grand chahut sur la grève de Griffin Creek durant tout un été. Savait tout. Ne pouvait que gueuler. Pas de mots pour dire ce qu'il savait. (20-1)

...Perceval, interné à Baie Saint-Paul.

Cet extrait constitue la première mention du nom propre, "Perceval". Comme nous l'avons suggéré plus haut, cette mention incite l'établissement d'une nouvelle adresse encyclopédique du même nom sous laquelle les informations impliquées pour cette identité seront rangées. L'adresse de départ consiste donc en l'hypothèse de base, "être humain masculin" et une identité normative temporaire est immédiatement attachée à celle-là. Toute explicitation ou implication qui est reliée par la suite à l'adresse "Perceval" modifiera l'identité normative pour faire de "Perceval", en fin de compte, un personnage complexe et unique.

Rappelons que si le but ultime de la lectrice est l'optimisation de la pertinence de l'énoncé dans son ensemble, cette optimisation doit s'accomplir par la détermination des éléments de la diégèse en tant que métaphores. Dans le cas des *Fous de bassan* en particulier, l'information essentielle de la diégèse, d'après ce que la lectrice aura pu inférer jusqu'à ce point dans le texte est l'identification du personnage responsable de la disparition des deux filles Atkins. Toute hypothèse est traitée d'abord dans cette perspective avant d'être considérée

? La cause de la dispersion du peuple élu de Griffin Creek est la même cause du grand chahut de Perceval.

? Il y avait une bonne raison pour le comportement extrême de Perceval.

(-)*Perceval est fou.

A part les implications pour l'adresse encyclopédique "Perceval", le rappel ci-haut rappelle à la lectrice l'autre dimension de ces informations, à savoir leur appartenance comme un ensemble aux schémas d'hypothèses attachés à l'adresse "Révérend Nicolas Jones". Ce rappel aura des implications pour la suite de raisonnements incitée par les phrases suivantes:

... Savait tout. Ne pouvait que gueuler. Pas de mots pour dire ce qu'il savait.

Perceval savait tout.

Perceval ne pouvait pas dire ce qu'il savait.

? Si Perceval avait pu dire ce qu'il savait, tout aurait été révélé.

*Perceval n'a pas pu dire ce qu'il savait.

? Tout n'a pas été révélé.

Si tout n'est pas révélé, il faut le savoir.

+?*Le révérend va nous raconter ce qui s'est passé.

La disparition des deux filles et l'identité du responsable, c'est-à-dire les éléments centraux à la diégèse, sont les éléments les plus pertinents pour la construction du contexte métaphorique.

Le révérend sait ce qui s'est passé et, à la différence de Perceval, il est capable de le raconter.

*Perceval ne pouvait que gueuler.

On gueule de douleur ou en protestation.

? Ou Perceval souffrait ou il protestait.

Les idiots savants savent des vérités qu'ils n'arrivent pas à exprimer.

(+)*Perceval savait tout.

? Perceval souffrait parce qu'il savait tout et ne pouvait pas le dire.

? Perceval est idiot savant. (-) Perceval est fou.

Les idiots savants ne sont pas violents.

? Perceval n'est pas violent. (-) Perceval est violent.

Perceval n'est pas suspect.

Pour que la lectrice accède au concept d'idiot-savant il faut qu'elle ait stockés ensemble à cette adresse les concepts de "savoir" et d'"incapacité expressive", sinon elle ne fera pas l'inférence

qui, par extension, contredira les deux hypothèses: "Perceval est violent" et "Perceval est suspect".

?*Perceval gueulait parce qu'il savait tout et ne pouvait pas le dire.

? Perceval a mené grand chahut sur la grève, parce qu'il ne pouvait pas dire ce qu'il savait.

? Perceval voulait dire ce qu'il savait.

? Perceval a été interné parce qu'il voulait dire ce qu'il savait.

(+)*Perceval savait tout.

?*Perceval a été interné parce qu'il voulait tout révéler.

(-)* Perceval a été interné parce qu'il est imprévisible et violent.

Au début de cette section, l'une des hypothèses anticipatoires était "Perceval a été interné parce qu'il est imprévisible et violent". Une fois l'attribut "violent" enlevé de l'entrée encyclopédique pour ce personnage (par l'introduction du concept "idiot-savant"), toute hypothèse qui dépendait de cet attribut a été invalidé. Par conséquent, la raison de l'internement de Perceval représente une lacune inférentielle qui, pour être remplie, demande d'autres informations. Lorsque l'internement de Perceval est relié à son désir de révéler tout ce qu'il savait, les concepts de "tout dire" et de "faire taire" [par le biais d'"internement" comme "bannissement", par exemple] sont mis ensemble pour voir s'ils ont des concepts plus généraux en commun. Leur agencement suggère, en effet, l'intermédiaire de "motif":

?*Perceval voulait tout révéler.

? Perceval a été interné parce que quelqu'un ne voulait pas que tout soit révélé.

Si quelqu'un ne veut pas que tout soit révélé, il a peur d'être impliqué.

? Perceval a été interné par celui qui avait peur d'être impliqué.

Si quelqu'un a peur d'être impliqué, c'est parce qu'il est coupable.

? Celui qui ne voulait pas que Perceval révèle tout est coupable.

Seuls les témoins oculaires et le coupable peuvent savoir absolument ce qui s'est passé.

?*Perceval savait tout.

Si le révérend sait que Perceval savait tout, c'est que le révérend sait tout aussi.

? Le révérend sait tout.

Rappelle: ?*Le révérend va nous raconter ce qui s'est passé.

Si le révérend sait tout, il doit être ou témoin oculaire ou le coupable.

? Le révérend est ou témoin oculaire ou le coupable.

Si le révérend est témoin oculaire, Perceval est suspect.

Rappelle: *Perceval n'est pas suspect.

Si Perceval n'est pas suspect, le révérend est suspect.

Le révérend est suspect.

Rappelle: ?*Le révérend va nous raconter ce qui s'est passé.

Si le révérend est suspect, on ne peut pas se fier à sa narration des événements.

*Le révérend est suspect.

? On ne peut pas se fier à la version des événements racontée par le révérend.

(-)?*Le révérend va nous raconter ce qui s'est passé.

Du moment où la lectrice infère la conclusion impliquée qu'elle ne peut pas se fier aux hypothèses qui ont comme intermédiaire encyclopédique "Révérend Nicolas Jones", un autre niveau de traitement inférentiel s'impose dès lors sur tous les concepts auxquels elle accède en réponse aux énoncés rangés sous le composant lexical "Révérend Nicolas Jones".

5.52 Analyse #2: Renforcement d'une tendance conceptuelle

La tendance conceptuelle négative se présentait comme l'une des deux directions inférentielles possibles à partir de la première mention du nom propre "le Révérend Nicolas Jones" à la première page du roman. Pour comprendre la première phrase du chapitre la lectrice accédait à des concepts qui, eux aussi, se rangeaient plus du côté négatif du continuum qualificatif. L'interprétation des phrases qui remplissent les pages entre la première phrase du chapitre et l'extrait ci-dessous n'ont rien fourni pour contredire cette tendance. Tout au contraire, les conclusions implicites énumérées dans la section précédente renforcent la tendance négative. L'interprétation de l'extrait ci-dessous et de celui qui suivra ne font rien non plus pour renverser cette direction:

Du "Livre du Révérend Nicolas Jones"

Ma femme Irène, née Macdonald, est stérile. En d'autres lieux, sous d'autres lois, je l'aurais déjà répudiée, au vu et au su de tous, comme une créature inutile. (23)

Répudier sa femme par cause de stérilité n'est plus légal.

Le révérend n'a pas répudié sa femme en raison de stérilité.

Répudier sa femme en raison de stérilité était légal autrefois.

? Si le révérend vivait en d'autres lieux, sous d'autres lois, il aurait répudiée sa femme au vu et au su de tous.

On peut faire publiquement ce qui est légal.
On ne peut pas faire en public ce qui n'est pas légal.

? Le révérend ne ferait pas en public quelque chose qui le déshonorerait.

On doit faire en secret ce qui est déshonorant.

? Si le révérend pouvait répudier sa femme sans qu'on ne le sache, il le ferait.

On n'a pas à répondre pour ce qu'on fait en privé.

Le révérend ferait en privé des choses qu'il n'admettrait jamais en public.

Rappelle: (+)?*Les membres du clergé sont hypocrites: ils se comportent en hommes supérieurs en public tandis qu'en privé ils sont aussi faillibles que l'homme moyen, et même pire.

Le révérend est suspect.

Cette suite inférentielle rappelle et renforce l'hypothèse accédée tout au début de la lecture et qui se trouvait renforcée par la suite. D'une part, l'hypocrisie postulée du révérend est renforcée par la conclusion impliquée qu'il n'est pas fiable comme narrateur et d'autre part elle est manifestée par la duplicité de sa nature telle qu'impliquée par ses affirmations au sujet de sa femme. Toutes ces hypothèses se rattachent à l'entrée encyclopédique "le Révérend Nicolas Jones".

Les concepts mentaux contenus dans ces hypothèses créent l'identité du personnage et, en plus, ils seront employés dans des hypothèses anticipatoires sur le comportement du

personnage. Le lien causal entre les concepts mentaux et les actes d'un individu est ce qui permet de prédire les uns par rapport aux autres. En d'autres termes, l'accumulation de concepts à l'adresse encyclopédique d'un personnage augmentera la possibilité de prédire les actes du personnage. Et le même principe permet d'augmenter l'ensemble de concepts mentaux qui distinguent un personnage en inférant les croyances de celui-ci à partir des prémisses et des conclusions impliquées par les énoncés qui lui sont attribués:

Ma femme Irène, née Macdonald, est stérile. En d'autres lieux, sous d'autres lois, je l'aurais déjà répudiée, au vu et au su de tous, comme une créature inutile. (23)

Le révérend croit qu'une femme stérile est une créature inutile.

Quelqu'un qui croit qu'une femme stérile est une créature inutile, n'attache de valeur aux femmes que par leurs fonctions animales.

? Le révérend n'attache de valeur aux femmes que par leurs fonctions animales.

Quelqu'un qui n'attache de valeur aux femmes que par leurs fonctions animales est misogyne.

? Le révérend est misogyne.

Quelqu'un qui est misogyne est capable de violence envers les femmes.

? Le révérend est capable de violence envers les femmes.

Le révérend est suspect.

Quelqu'un qui n'attache de valeur aux femmes que par leurs fonctions animales considère les femmes inférieures aux hommes.

? Le révérend considère les femmes inférieures aux hommes.

Quelqu'un qui considère les femmes inférieures aux hommes se croit dans son droit de s'en servir comme bon lui semble.

? Le révérend se croit dans son droit de se servir des femmes comme bon lui semble.

Le révérend est suspect.

Toutes les hypothèses à tendance négative rattachées au concept complexe "le Révérend

Nicolas Jones", y compris les croyances implicites ci-haut, renforcent la probabilité de la

conclusion impliquée, "Le révérend est suspect". La parution dans l'extrait suivant des

composants lexicaux "péché" et "avouer" ne détournent pas la lectrice de cette direction négative:

Vais-je à nouveau mettre le nez dans mon péché? Avouer que tout contre le corps endormi d'Irène, mon vêtement ecclésiastique à peine rangé sur une chaise, au pied du lit, je soupèse en secret le poids léger, la forme délicate des petites Atkins? (24)

Le révérend admet avoir commis un péché pendant l'été de 1936.

Rappelle: Le révérend ferait en privé des choses qu'il n'admettrait jamais en public.

? Pendant l'été de 1936 le révérend a commis un péché qu'il n'a jamais admis.

Le révérend est suspect.

Le révérend est obsédé secrètement par les petites Atkins (comme objets de désir sexuel).
Le péché du révérend implique, d'une façon ou d'une autre, les petites Atkins.

Un désir fort trop longtemps refoulé peut
exploser dans un acte de violence sexuelle.

? Le désir obsédant du révérend a mené à un acte de violence sexuelle contre les petites Atkins.

Le révérend est suspect.

Les preuves contre le révérend, des hypothèses explicites et implicites, monte au fur et à mesure que les entrées encyclopédiques stockées à l'adresse "le Révérend Nicolas Jones" s'accumulent et se complexifient.

5.53 Analyse #3: La complexification du personnage-narrateur: les choix d'inclusion et d'exclusion

Du "Livre du Révérend Nicolas Jones"

...j'interroge mon âme et cherche la faute originelle de Griffin Creek. Non, ce n'est pas Stevens qui a manqué le premier, quoiqu'il soit le pire de nous tous, le dépositaire de toute la malfaisance secrète de Griffin Creek, amassée au coeur des hommes et des femmes depuis deux siècles. (27)

Stevens a péché.

Stevens est suspect.

Stevens n'était pas le premier à pécher.

Quelqu'un d'autre a péché en premier.

Rappelle: (+) Le révérend admet avoir péché pendant l'été de 1936.

? Le révérend a péché en premier.

Comme pécheur, Stevens est pire que le révérend.

Le pire péché est celui responsable de la disparition des deux petites Atkins.

Stevens est suspect. (-) Le révérend est suspect.

Le révérend a commis un péché moindre que celui qui a mené à la disparition des Atkins, et qu'il n'a pas encore révélé.

Rappelle: (+)? On ne peut pas se fier à la version des événements racontée par le révérend.

Rappelle: (+)? Perceval a été interné parce qu'il voulait dire ce qu'il savait.

Ces derniers rappels sont importants car l'extrait en question inclut le "je" qui évoque le statut du révérend comme narrateur intéressé. Le rappel du peu de fiabilité de celui-là en tant que narrateur, en conjonction avec le signal "je" rappelle à la lectrice qu'il ne faut pas traiter ces énoncés comme un récit désintéressé. Le rappel que cet énoncé est celui d'un personnage et donc motivé déclenche aussi une suite d'inférences sur les motifs du révérend-narrateur.

Pourquoi évoque-t-il dans sa narration l'auto-interrogation qu'il s'est fait subir ("*...j'interroge mon âme et cherche la faute originelle de Griffin Creek...*"), si cette interrogation n'a pas réussi à identifier le coupable, c'est-à-dire celui qui est responsable de la faute originelle de Griffin Creek et donc de la dispersion éventuelle du village?

Interroger son âme est l'acte d'une personne
sincère.

Le révérend est sincère dans son auto-interrogation.

Rappelle: ?*Les membres du clergé sont hypocrites: ils se comportent en hommes supérieurs en public tandis qu'en privé ils sont aussi faillibles que l'homme moyen, et même pire.

? Le révérend pourrait croire être sincère sans l'être pour autant.

Selon le révérend, Stevens est pécheur parce que ses ancêtres l'étaient.

On ne peut pas choisir ses ancêtres.
Les enfants abusés deviennent des adultes
abusifs.

? Selon le révérend, Stevens est pécheur involontaire.

? Selon le révérend, si Stevens est suspect, il n'est pas seul responsable de ses actes.

Si Stevens, le pire pécheur de Griffin Creek, n'est pas seul responsable de ses actes, un moindre pécheur ne le serait pas non plus.

?* Le révérend a commis un péché moindre que celui qui a mené à la disparition des Atkins, et qu'il n'a pas encore révélé.

Le révérend est un moindre pécheur que Stevens.

? Selon le révérend, il n'est pas seul responsable de ses actes.

En généralisant la responsabilité de Stevens par le biais de l'histoire comme force inéluctable, le révérend arrive à s'échapper lui aussi à la culpabilité individuelle.

Du "Livre du Révérend Nicolas Jones"

Depuis le début de l'office Perceval a les yeux fixés sur ses deux cousines Nora et Olivia. Un seul animal fabuleux, pense-t-il, à deux têtes, deux corps, quatre jambes et quatre bras, fait pour l'adoration ou le massacre. Perceval essuie ses yeux larmoyants, sa bouche baveuse. Se plonge dans la contemplation de ses mains énormes. (31)

*Perceval est obsédé par les filles Atkins.

? Si Perceval agit, il pourrait faire de la violence contre les Atkins. (de "massacre")

Perceval est suspect.

? Si Perceval adore les deux Atkins, il se montrera gentil avec elles. (de "adoration")

Perceval n'est pas suspect.

La violence et le désir sont tout proches.

Perceval a les yeux larmoyants et la bouche baveuse.

Les retardés mentaux ont souvent les yeux larmoyants et la bouche baveuse.

? Perceval est un retardé mental.

Les retardés mentaux sont prédisposés aux emportements passagers.

Perceval est prédisposé aux emportements passagers.

Rappelle: (+) Perceval est imprévisible et violent.

(-) ?*Perceval gueulait parce qu'il savait tout et ne pouvait pas le dire.

Les retardés mentaux ne peuvent pas distinguer entre ce qui s'est vraiment passé et ce qu'ils ont imaginé.

? Perceval ne peut pas distinguer entre ce qui s'est vraiment passé et ce qu'il a imaginé.

? Perceval n'est pas fiable comme source.

Rappelle: +? On ne peut pas se fier à la version des événements racontée par le révérend.

? Selon le révérend, Perceval n'est pas fiable comme source.

? Selon le révérend, Perceval ne savait pas tout vraiment.

Rappelle: (-) Perceval savait tout.

Perceval a été interné parce que quelqu'un ne voulait pas que tout soit révélé.

Perceval a été interné par celui qui avait peur d'être impliqué.
 Celui qui ne voulait pas que Perceval révèle tout est le coupable.
 Si le révérend sait que Perceval savait tout, c'est que le révérend sait tout aussi.
 Le révérend doit être ou témoin oculaire ou le coupable.
 Si le révérend est témoin oculaire, Perceval serait suspect.
 Perceval n'est pas suspect.

(-) Le révérend est suspect.

? Selon le révérend, Perceval est suspect.

... *Se plonge dans la contemplation de ses mains énormes.*

Perceval est un homme énorme.	Un homme énorme a des mains énormes.
Perceval est fort.	Un homme énorme est fort.
? Si Perceval a des mains énormes, il est physiquement capable de faire beaucoup de mal.	Les mains sont des outils de violence.
<u>Rappelle:</u> (-) Perceval n'est pas violent.	
(-) Perceval n'est pas suspect.	

Lorsqu'on contemple fixément quelque chose,
 c'est parce qu'on pense intensément à autre
 chose.

? Si Perceval contemple ses mains, c'est parce qu'il pense très intensément à autre chose.

Rappelle: (+) Perceval est obsédé par les deux Atkins
 Si Perceval agit, il pourrait faire de la violence contre les Atkins.
Perceval est suspect.

Rappelle: (+) Perceval est fou.
 Perceval est imprévisible et violent.
Perceval est suspect.

Le renversement des hypothèses qui impliquaient l'innocence de Perceval entraîne l'hypothèse "Le révérend est suspect". Si la lectrice se fie à cette conclusion, Perceval redeviendra suspect. Si elle ne s'y fie pas, ses conclusions précédentes qui affirmaient l'innocence de Perceval et la culpabilité du révérend seront retenues. Dans tous les deux cas, la contradiction amoindrira la force des chaînes inférentielles précédentes.

... *Un seul animal fabuleux,...*

Rappelle: (+) Le révérend n'attache de valeurs aux femmes que par leurs fonctions animales.
 Le révérend est misogyne.
 Le révérend est capable de violence envers les femmes.

Le révérend est suspect.

Le révérend considère les femmes inférieures aux hommes.

Le révérend croit être dans son droit de se servir des femmes comme bon lui semble.

Le révérend ne voudrait pas faire en public quelque chose qui le déshonorerait.

Si le révérend pouvait répudier sa femme sans qu'on le sache, il le ferait.

Le révérend ferait en privé des choses auxquelles il ne voudrait pas répondre en public.

(+) Le révérend est suspect.

Si la rencontre de l'indice "animal" dans l'extrait ci-haut incite la lectrice à accéder à la mémoire récente de la conclusion implicite au sujet des fonctions animales des femmes, les autres hypothèses attachées redeviendront accessibles aussi. Autrement dit, tandis que l'explicitation de l'extrait suggère un motif et un potentiel violents chez Perceval, le rappel de la chaîne inférentielle au sujet de l'attitude du révérend envers les femmes, renverse l'application des pensées violentes de l'extrait de Perceval sur leur énonciateur, le révérend-narrateur.

5.54 Analyse #4: Intention indéterminée, interprétation indéterminée

Du "Livre du Révérend Nicolas Jones"

Le révérend n'a jamais été seul ici, même lorsqu'il croyait pouvoir regarder en paix les petites-filles préférées de Felicity Jones s'ébattant avec leur grand-mère, dans l'eau glacée, au petit matin. Perceval est déjà là, caché dans les joncs, tout près du pasteur, respirant fort, les yeux écarquillés, fixés sur la mer, au bord des larmes. (38)

Perceval est suspect. ²⁴⁷

Le révérend est suspect.

ou:

Le révérend est suspect.

Selon le révérend, Perceval est suspect.

Les cheveux mouillés sculptent les petits crânes lisses, les maillots de laine collent sur les corps adolescents. Désirant toucher de ses mains pataudes ses cousines ruisselantes et craignant d'être puni pour cela, Perceval pleure tout à fait.

Le pasteur s'éloigne à grands pas, prenant plaisir à faire crever sous ses talons les algues jaunes, toutes gonflées. (39)

Perceval ne touche pas aux petites Atkins parce qu'il craint la punition.

On n'est pas puni pour des actes que les punisseurs ignorent.

? Si Perceval ne craignait pas la punition, il toucherait aux petites Atkins.

Perceval est suspect.

Le pasteur s'éloigne à grands pas, prenant plaisir à faire crever sous ses talons les algues jaunes, toutes gonflées

*Si Perceval pleure tout à fait c'est parce qu'il a peur d'être puni pour son désir.

Dans la même situation, au même moment, le révérend se sent bien.

Rappelle: (+) Le révérend ferait en privé des choses qu'il n'admettrait pas en public.

Rappelle: (+) *On n'est pas puni pour des actes que les punisseurs ignorent.

? Si le révérend se sent bien, c'est parce qu'il n'a pas peur d'être puni pour son désir.

? Si le révérend ne craint pas la punition, rien ne l'empêche de céder à ses désirs.

Le révérend est suspect.

Rappelle: (+) Le révérend est capable de violence envers les femmes.

Rappelle: (+) Le révérend croit être dans son droit de se servir des femmes comme bon lui semble.

Le révérend est suspect.

²⁴⁷ D'ici la fin de cette étude, pour certains des extraits nous n'élaborons pas une chaîne inférentielle complète. La trace inférentielle que nous suivons est celle de l'identité du personnage responsable de la disparition des filles Atkins. Une fois que la lectrice développe des entrées encyclopédiques assez détaillées pour chacun des personnages, les chaînes qui renforcent ou qui contredisent la culpabilité de chacun commencent à se répéter (au moins dans le cas très particulier des *Fous de bassan*). Nous nous contentons donc de suivre chacun de ces extraits par la conclusion qui est renforcée par les explicitations et les implicites qu'on pourrait en tirer.

L'étranger arrête sa voiture, au bord de la falaise, là où débouche le sentier pour aller à la grève. [...] Je surveille cet homme qui regarde Nora, au loin, sur la grève. Je le hais comme il n'est pas permis à un pasteur de le faire, entre tous les hommes. (42-3)

Le révérend est suspect.

[...] Elle [Nora] rit tout essoufflée dans le vent, ses cheveux courts pleins les dents. Je la gifle à toute volée. (43)

Le révérend est suspect.

Nora rajuste sa robe, secoue le sable et les brins de paille qui y sont attachés, me quitte en courant, comme une furie qu'elle n'a jamais cessé d'être, tout le temps que ses petits seins devenaient durs entre mes mains, plongées dans son corsage. Je ne saurai sans doute jamais d'où lui venait sa fureur, ce matin-là, en ai profité comme quelqu'un qui ramasse les miettes sous la table. (45)

Le révérend passe du désir à l'acte.

Une fois qu'on a dépassé la frontière entre le désir et l'acte, il n'est plus question de se contrôler.

Le révérend est suspect.

... comme quelqu'un qui ramasse les miettes sous la table.

Les souris et les chiens ramassent des miettes sous la table.

Les chiens sont lâches et soumis; les souris sont petites et pitoyables.

Le révérend est lâche, soumis, faible et pitoyable.

Un homme qui est lâche, soumis, faible et pitoyable ne prendrait jamais par force la femme qu'il désire.

Le révérend n'est pas suspect.

...Perceval se met à pleurer avec une grosse voix qui n'est plus celle d'un enfant.

Mais le visage d'Irène demeure impassible et glacé. [...] J'entends ma mère Felicity qui console Perceval, lui répète que le pasteur n'est pas un ogre qui dévore les mains des filles, mais un pauvre home, tenté par le démon. (47)

? Si la voix de Perceval n'est plus celle d'un enfant, Perceval n'est plus enfant.
Si Perceval n'est plus enfant, il est un homme.

Si Perceval est un homme, il a les désirs d'un homme.

Si Perceval a les désirs d'un homme, il se comportera en homme.

Le révérend se comporte en homme tenté par le démon.

Rappelle: Le révérend est obsédé secrètement par les petites Atkins.

Rappelle: Perceval est obsédé par les filles Atkins.

? Si Perceval agit, il pourrait faire de la violence contre les Atkins. (de "massacre")

Perceval a les mêmes désirs que le révérend.

Selon Felicity (selon le révérend) le révérend est un pauvre homme tenté par le démon.

Le révérend est suspect.

Selon le révérend, Perceval aussi est un pauvre homme tenté par le démon.

Selon le révérend, si le révérend est suspect, Perceval est suspect aussi.

Perceval est suspect. (selon le révérend)

Et je verrai Dieu, face à face, et ma faute sera sur ma face comme une ombre. Dieu seul pourra me laver de l'ombre de ma faute et tout Griffin Creek avec moi que je traîne dans l'ombre de ma faute. Que personne ne s'échappe. Le village est encerclé. Stevens est avec nous pour l'éternité et non plus seulement de passage pour un seul été, réduit au geste terrible d'un seul été, entre tous les étés de soleil et de lune de Griffin Creek. (47-8)

Le révérend est suspect.

Stevens est suspect.

Tout le village est suspect.

La voix de Perceval siffle à mes oreilles. Cet enfant est fou. Il a fallu l'enfermer à Baie Saint-Paul. D'où vient que sa voix perçante persiste encore dans ma tête, en dépit du temps qui passe? Le voici qui affirme, à travers ses larmes, que son oncle Nicolas était là sur la grève, près de la cabane à bateaux, le soir du 31 août, (50)

Si le révérend était sur la grève le soir du 31 août, il est suspect.

Rappelle: (+) Perceval savait tout.

Perceval n'a jamais pu dire ce qu'il savait.

(+) ?Perceval a été interné parce que quelqu'un ne voulait pas qu'il dise ce qu'il savait.

Le révérend est suspect.

Rappelle: (+) ? Perceval ne peut pas distinguer entre ce qui s'est vraiment passé et ce qu'il a imaginé.

? Perceval n'est pas fiable comme source.

(+) ? Perceval ne savait pas tout vraiment.

Le révérend n'est pas suspect.

Rappelle: (+) Perceval n'a pas pu dire ce qu'il savait.

Selon le révérend, Perceval n'a pas pu dire ce qu'il savait.

? Perceval n'a pas dit ce qu'il savait.

? Si le révérend entend la voix de Perceval, ce ne peut être que dans son imagination.

La culpabilité peut inciter quelqu'un à voir ou à entendre ce dont il se sent coupable.

Le révérend se sent coupable.

Perceval n'est pas suspect.

? Si le révérend se sent coupable, c'est parce qu'il est coupable.

Le révérend est suspect.

Remarquons que toute prémisse et toute conclusion dans cette section et dans toutes les sections précédentes, auraient pu être précédées de "Selon le révérend...". En fin de compte, toutes les conclusions au sujet de l'identité du coupable sont incertaines car les implicites qui servent de chaînons inférentiels sont incertaines. Ces implicites sont incertaines parce qu'elles sont rangées sous l'adresse encyclopédique d'un personnage-narrateur dont les motivations ne sont pas claires. Ces motivations restent indéterminées parce que la lectrice ne sait pas avec certitude si le personnage-narrateur est responsable ou non de la disparition des filles Atkins. La culpabilité ou l'innocence du narrateur est nécessaire à la définition définitive du concept complexe "le Révérend Nicolas Brown". Tant que le contenu final de ce concept reste indéterminé, la lectrice ne peut pas être certaine que les concepts mentaux qu'elle apporte à l'interprétation des énoncés attribués au personnage sont les plus pertinents. Si la lectrice ne peut pas être certaine qu'elle apporte les concepts mentaux appropriés à ses inférences, les hypothèses qui en résultent ne seront jamais certaines. Lorsque ces hypothèses

incertaines sont employées, comme elles doivent l'être dans des chaînes inférentielles ultérieures, elles importeront avec elles toute l'incertitude de leur origine. Les contradictions se recyclent.

5.55 Analyse #5: Un personnage fait de contradictions

Le personnage de Stevens Brown est construit d'un mélange de concepts mentaux contradictoires auxquels la lectrice est incitée à accéder dans le traitement des énoncés de ce chapitre. Souvent, comme la section suivante illustrera bien, la contradiction relève de l'explicitation même du contenu linguistique. En d'autres termes, les contradictions incitées par les énoncés dans ce chapitre ne semblent pas, à première vue, poser un aussi grand problème d'ambiguïté pour la définition du personnage. Si "Stevens" représente un personnage fait de contradictions, il est au moins un personnage qui est contradictoire d'une manière consistante.

Des "Lettres de Stevens Brown à Michael Hotchkiss"

Un corps d'homme, une cervelle d'enfant, le désir et la peur, tout cela est inconciliable, et mon frère Perceval se lamente. ... cette tête enfantine est maintenant posée sur un corps exceptionnellement grand et robuste. Une sorte de géant avec une face de chérubin. (71)

Perceval a mûri sexuellement.

Au niveau sexuel, Perceval est un homme.

Les jeunes hommes ont de fortes pulsions sexuelles.

Perceval n'a pas mûri intellectuellement.

Au niveau intellectuel, Perceval est un enfant.

Les enfants ne peuvent pas se contrôler.

? Perceval a des pulsions sexuelles qu'il ne peut pas contrôler.

Rappelle: (+) Selon le révérend, Perceval aussi est un pauvre homme tenté par le démon.

Perceval est suspect.

Perceval est un géant.

Les géants sont ou méchants ou gentils et doux.

Perceval a une face de chérubin.

? Perceval est un géant doux.

? Perceval ne ferait de mal à personne.

Perceval n'est pas suspect.

Je [Stevens] me fige sous son [Olivia] regard. C'est étrange de pouvoir la regarder de si près et d'être regardé par elle. Si seulement je ris, une fois, une seule fois encore, ma figure peut éclater en miettes, sous l'oeil violet d'Olivia, et je serai perdu. On dirait qu'elle ne peut plus fermer les yeux à présent. C'est moi qui détourne la tête le premier. Cette fille est trop belle, il faudrait lui tordre le cou tout de suite, avant que... Je balbutie. (79)

... Je [Stevens] me fige sous son [Olivia] regard. C'est étrange de pouvoir la regarder de si près et d'être regardé par elle....

Stevens ressent une fascination et une attirance pour Olivia égales à ce qu'elle ressent pour lui.

L'attirance et la fascination égale entre homme et femme adolescents sont normales.

? L'attirance sexuelle entre Olivia et Stevens est normale.

Stevens n'est pas suspect.

... Si seulement je ris, une fois, une seule fois encore, ma figure peut éclater en miettes, sous l'oeil violet d'Olivia, et je serai perdu. On dirait qu'elle ne peut plus fermer les yeux à présent. C'est moi qui détourne la tête le premier....

Stevens se sent pris sous le regard d'Olivia.

Tomber amoureux d'une femme est une suite normale à l'attirance physique.

? *L'attirance sexuelle entre Olivia et Stevens est normale.

? Stevens a peur de se perdre à Olivia.

... ma figure peut éclater en miettes, sous l'oeil violet d'Olivia, et je serai perdu.

Rappelle: ... comme quelqu'un qui ramasse les miettes sous la table.

Rappelle:

Les souris et les chiens ramassent des miettes sous la table.

Les chiens sont lâches et soumis; les souris sont petites et pitoyables.

Stevens est le premier à devoir détourner la tête en premier.

Une femme qui ne détourne pas les yeux a un caractère fort.

? Stevens ressent qu'Olivia a un caractère plus fort que lui.

Rappelle: (de "miettes")

Un homme qui est lâche, soumis, faible et pitoyable ne prendrait jamais par force ce qu'il désire.

? Stevens ressent son attirance (émotive) pour Olivia comme de la soumission, tel un chien devant son maître.

Rappelle: *Selon le révérend, Stevens est pécheur parce que ses ancêtres l'étaient.

*On ne peut pas choisir ses ancêtres.

*Les enfants abusés deviennent des adultes abusifs.

Dans une relation abusive, il n'y a que deux rôles: celui de l'abusé et celui du maltraiteur.

? Stevens croit avoir deux choix seulement: faire soumettre Olivia ou être soumis par elle.

Stevens est le suspect le plus fort de tous.

Etre quelqu'un d'autre. Ne plus être Stevens Brown, fils de John Brown et de Bea Jones. Il n'est peut-être pas trop tard pour changer de peau définitivement.... Ne pas laisser la suite de mon histoire à Griffin Creek se dérouler jusqu'au bout. Fuir avant que... Une telle excitation dans tout mon corps, une rage inexplicable. Il y a trop de femmes dans ce village, trop de femmes en chaleur et d'enfants perverses qui s'attachent à mes pas. (79-80)

...Fuir avant que...

? Stevens regrette ses pensées de violence.

? Stevens ne veut pas faire de mal pendant son séjour à Griffin Creek.

Stevens préférerait partir que faire du mal.

Stevens n'est pas suspect.

...Une telle excitation dans tout mon corps, une rage inexplicable. Il y a trop de femmes dans ce village, trop de femmes en chaleur et d'enfants perverses qui s'attachent à mes pas.

Stevens se sent suffoqué et menacé par les femmes et les petites filles qui l'entourent à Griffin Creek.

La rage, et non pas le désir, est souvent ce qui motive la violence sexuelle.

Stevens est le suspect le plus fort.

Il est question d'enfants qui ne doivent pas naître et d'enfants déjà nés qu'il faut perdre en forêt, avant qu'ils ne soient trop grands. Je préviendrai Perceval et les jumelles. Je les emmènerai tous avec moi dans un camion rouge-pompier-brillant, toutes sirènes hurlantes. (85)

Stevens a voulu sauver ses soeurs et son frère de la cruauté de leurs parents.

? Stevens était autrefois capable de la tendresse et des attachements intimes.

Quelqu'un qui veut protéger les plus faibles n'est pas capable de violence envers les faibles.

Stevens n'est pas suspect.

Peu à peu ses yeux[Nora] deviennent brillants, les larmes viennent lentement, noient son regard, glissent sur ses joues. Cela me plaît assez. Mais là où j'atteins tout mon fun, c'est lorsque je la vois flamber de colère. A fureur égale comme tu me plais, ma petite cousine, et comme j'aimerais te prendre, dans ce bois profond. (91)

Stevens est excité sexuellement par la souffrance de Nora.

Rappelle:

(-) *Quelqu'un qui veut protéger les plus faibles n'est pas capable de violence envers les faibles.

Rappelle: (-) ?*Stevens était autrefois capable de la tendresse et des attachements intimes.

? Stevens n'est plus capable de la tendresse et des attachements intimes.

? Si Stevens n'est plus capable de la tendresse et des attachements intimes, il a trop souffert pendant son enfance.

Rappelle: Stevens voulait sauver ses soeurs et son frère de la cruauté de leurs parents.

? Personne n'a sauvé Stevens de la cruauté de ses parents.

? Stevens n'est plus capable de la tendresse ou des attachements intimes à cause de la cruauté de ses parents pendant son enfance.

Rappelle: *Selon le révérend, Stevens est pécheur parce que ses ancêtres l'étaient.

On ne peut pas choisir ses ancêtres.

(+) Les enfants abusés deviennent des adultes abusifs.

(+)?*Selon le révérend, Stevens est pécheur involontaire.

(+)?*Selon le révérend, si Stevens est suspect, il n'est pas seul responsable de ses actes.

*Stevens est excité sexuellement par la souffrance de Nora.

? Stevens est capable de violence sadique.

Stevens est le suspect le plus fort.

La peur en elle monte d'un cran lorsque je m'approche et que je la regarde fixement. Son coeur bat plus vite tel un oiseau au creux d'un poing fermé.

Tant d'images d'elles amassées, tout le long de l'été. Sa peur délectable surtout. L'odeur musquée de sa peur.

Voici que ce matin cette fille est libre dans la mer comme si je n'existais pas, avec mon coeur mauvais, ni moi, ni personne. Seule au monde dans son eau natale.

Elle s'est assise sur un rocher, la tête penchée en avant [...] Elle ne m'entend pas venir [...] Je tente de la prendre dans mes bras.... [...] Je lui chuchote des propos galants un peu bizarres, où il est question d'une sirène aux pieds palmés, dénoncée par Nora. Je demande à voir les pattes de canard de ma cousine Olivia. (97)

Stevens est excité sexuellement par la peur d'Olivia.

Rappelle: *Stevens est excité sexuellement par la souffrance de Nora.

(+)*Stevens est capable de la violence sadique.

Stevens est suspect.

? Stevens éprouve de l'admiration pour Olivia.

? Stevens aimerait éprouver la même liberté qu'Olivia.

Stevens n'est pas suspect.

Je fais swinguer Olivia, mon bras autour de sa taille. Elle est aussi libre et seule que l'autre jour, parmi les vagues, la danse la porte et l'entraîne dans une joie parfaite où je n'ai point part. L'envie me tient d'atteindre Olivia par ruse ou par violence, d'exister avec elle, au coeur même du cercle magique de sa danse, là où sa petite vie de danseuse est libre et sans défense. (99)

Rappelle: +*Stevens éprouve de l'admiration pour Olivia.

+*Stevens aimerait éprouver la même liberté qu'Olivia.

Stevens n'est pas suspect.

... L'envie me tient d'atteindre Olivia par ruse ou par violence, d'exister avec elle,...

? Stevens a envie d'atteindre la joie d'Olivia.

Rappelle: ?*Stevens croit avoir deux choix seulement: faire soumettre Olivia ou être soumis par elle.

? Stevens croit ne pouvoir atteindre la joie d'Olivia que par ruse ou par violence.

Stevens est suspect.

La mer clapote doucement, luit par longues traînées de feu. Mon frère Perceval est là qui se promène en agitant les bras. La lune l'excite, c'est certain. Je crains qu'il ne se mette à pleurer. Quant à mon oncle Nicolas, sa démarche sur le sable est celle d'un crabe qui ne sait où aller. Depuis la mort de sa femme il erre souvent sur la grève, de jour comme de nuit.

Dès que j'aurai fini de vider ma chaloupe, je prendrai le sentier qui

mène à la route et j'attendrai que Nora et Olivia sortent de chez Maureen pour les saluer, au clair de lune, mon chapeau à la main, comme je ne l'ai jamais fait pour personne. [..]

Je termine ma lettre, sur mes genoux, à la lumière de la lune, assis dans mon bateau. So long, old Mic. (106-7)

Le révérend et Perceval sont tous les deux sur la grève juste avant la disparition des Atkins. Le révérend et Perceval sont tous les deux très agités juste avant la disparition des Atkins. **Perceval et le révérend sont suspects.**

Stevens a l'intention de faire ses hommages aux deux filles comme il n'a jamais fait pour personne.

? La bonne partie de Stevens a gagné dans sa lutte intérieure.

? Stevens a l'intention de partir en Floride tôt le lendemain sans avoir fait du mal à Griffin Creek.

Stevens n'est certainement pas suspect.

Les implications de ce dernier extrait, pris de la toute dernière partie du deuxième chapitre contredisent sommairement la tendance du chapitre entier, une tendance qui impliquait clairement Stevens comme celui qui a fait de la violence contre les deux petites filles.

5.6 Conclusions

En guise de conclusion, il est à souligner que ce cercle vicieux interprétatif se voit démarrer et propager, ironiquement, par les mêmes principes faute desquels l'interprète ne pourrait ni démarrer ni faire progresser son interprétation. Les principes de charité et de pertinence optimale dirigent l'activité cognitive de la lectrice de deux manières. D'une part, la lectrice suppose que l'auteure est rationnelle, capable de reconnaître la vérité et la fausseté, et qu'elle tient un ensemble de croyances qui sont majoritairement correctes. D'autre part, la lectrice doit aussi supposer que l'auteure a supposé, elle, que la lectrice appliquerait ce principe de charité à la détermination des personnages en tant que représentations

métaphoriques. A vrai dire, le principe de charité appliqué aux personnages est lui-même métaphorique de par le composant "fictif" de son objet.

Pour ce qui est de la présomption de pertinence optimale, elle garantit l'efficacité optimale de la forme du texte vis-à-vis du sens que l'auteure voulait communiquer, et elle affirme que l'effort cognitif nécessaire à l'interprétation du texte sera récompensé par un effet cognitif substantiel lors de l'établissement du sens littéraire. Puisque les personnages et la diégèse, en tant que micro-métaphores à l'intérieur de la macro-métaphore du roman représentent des choix intentionnels de forme textuelle de la part de l'auteure, la présomption de pertinence optimale s'applique à eux aussi. Ce qui veut dire que les personnages, comme la lectrice se les représente à partir des indices textuels, sont optimalement pertinents à la détermination de la pensée complexe véhiculée par le roman. La lectrice suppose donc que la détermination maximale des personnages et des événements du récit produira des effets contextuels essentiels à la détermination du sens littéraire du roman.

C'est le troisième et dernier terrain de l'application des deux principes qui est, d'après nous, la source de l'indétermination qui se produit à partir de la lecture spontanée des *Fous de bassan*. Le principe de la charité et la présomption de pertinence optimale fournissent, respectivement, un fond normatif préliminaire sur lequel l'identité des personnages peut se dessiner et le moyen de juger quels choix inférentiels seront les plus efficaces et les plus fructueux pour la détermination des personnages. Ces opérations inférentielles ont comme objectif la détermination de la métaphore (l'histoire) par laquelle l'auteure essaie de communiquer sa pensée. La lectrice doit préciser les éléments de l'histoire (événements et personnages) car le traitement de ceux-ci en conjonction avec des hypothèses tirées de sa

propre mémoire encyclopédique, devraient, selon la présomption de pertinence optimale, rendre la signification que l'auteure voulait communiquer.

Comme nous l'avons illustré dans les analyses textuelles, l'identité normative préliminaire que le principe de la charité permet de poser pour chaque personnage sera modifiée et augmentée par les informations résultant du processus inférentiel. L'auteure nous "raconte" les personnages et elle garantit par là la pertinence optimale des personnages en tant que métaphores. Dans le cas d'un roman à narrateur, l'auteure nous raconte la diégèse aussi, par le biais des manipulations du narrateur. Les paroles de chaque personnage sont choisies, racontées et attribuées par le narrateur et la chronologie des événements du récit représente une manipulation que la lectrice accordera à l'instance narrative.

Dans le cas des *Fous de bassan*, par contre, si c'est l'auteur qui "raconte" les personnages, ce n'est pas elle qui raconte la diégèse où les personnages qui figurent comme objets dans les chapitres. Ni le révérend ni Stevens, ni aucun des autres personnages-narrateurs ne s'adresse à la lectrice. Le prétendu destinataire de chaque chapitre, que ce soit le révérend pour lui-même ou Old Mick dans le cas de Stevens, fait partie aussi de la description du personnage que nous offre l'auteure. Que la forme du monologue du Révérend Nicolas Jones soit optimalement pertinente pour la description du personnage par l'auteure n'implique pas pour autant que le contenu du monologue comme énoncé du révérend est pertinent au même point. La présomption de pertinence optimale ne s'est pas actualisée lors de la communication ostensive, c'est-à-dire dans des situations de communication où locuteur et interprète reconnaissent mutuellement qu'ils sont en train de communiquer entre eux. Le but de la lectrice est de déterminer les événements de la diégèse et le caractère de chacun des

personnages. Mais le but du personnage-narrateur, quoiqu'il soit, ne répond pas à ce but.

Donner un compte rendu clair des événements de l'histoire et des intentions et caractères des participants ne constitue pas nécessairement l'objectif du personnage-narrateur.

L'auteure en tant que communicateur ne s'engage à accepter la responsabilité pour l'efficacité de son énoncé qu'en tant qu'énoncé métaphorique. En d'autres termes, elle garantit que les personnages et les événements tels qu'elle les a représentés sont les micro-métaphores les plus pertinentes et les plus efficaces qu'elle pouvait fournir à l'interprétation de sa pensée étant donné ses capacités et ses préférences. Elle ne garantit en rien, par contre, la pertinence des informations dégagées de ces descriptions métaphoriques par le biais d'une interprétation non métaphorique.

Or, si la lectrice s'empêtre dans des contradictions au sujet de l'identité du coupable, c'est parce qu'elle présuppose que l'objectif du personnage-narrateur est de lui communiquer ces faits. Ou bien, elle suppose que c'est l'auteure qui s'adresse à elle indirectement mais littéralement par le biais d'un simple masque de personnage et qu'elle peut donc supposer la pertinence optimale du contenu littéral du monologue. Ce serait un présupposé illogique, puisque si l'auteure avait pu communiquer sa pensée sans se servir d'un énoncé métaphorique, elle n'aurait pas fait perdre le temps de son interprète en lui faisant construire des personnages individuels.

CHAPITRE 6

CONCLUSIONS

6.1 La triangulation littéraire

Dans notre critique de la tentative de Thomas Kent de traduire la triangulation davidsonienne jusque dans le domaine littéraire, nous avons soulevé quatre problèmes précis: (1) l'équivalence faite entre le texte littéraire et le sommet du triangle occupé par "un objet dans le monde"; (2) l'absence d'une prise en compte du feedback entre le locuteur et l'interprète dans la version littéraire de la triangulation; (3) la suggestion qu'une connaissance de la façon dont d'autres lecteurs ont interprété le même texte soit l'équivalent littéraire de "la connaissance d'autres esprits" dans la théorie davidsonienne; (4) la pétition de principe selon laquelle le processus interprétatif est clos quand l'interprète est "satisfait" qu'il a identifié le sens que l'auteur avait l'intention de communiquer. Nous répondrons à chacun de ces problèmes au fur et à mesure que nous élaborons notre propre version littéraire de la triangulation.

Le problème le plus fondamental de la version de Kent repose, d'après nous, sur son

identification du texte comme l'élément parallèle à un "objet dans le monde" dans la théorie davidsonienne de la triangulation:

In order to interpret a text, we require a reader, other readers, and the text. These three elements obviously correspond to the three apices of Davidson's communication model where the text assumes the place of an object in the world, a reader assumes the place of a language user, and other readers assume the place of other language users.²⁴⁸ [Nous avons souligné.]

Nous basons notre version de la triangulation littéraire sur la répartition suivante des sommets: la lectrice est l'interprète, l'auteur est le locuteur (le texte est l'énoncé du locuteur) et le stimulus dans le monde est la pensée complexe que l'auteure voulait communiquer par son énoncé. Ce dernier élément pourrait sembler contraire à l'intuition puisque dans le modèle de Davidson ce n'est que la présence du stimulus objectif qui permet aux communicateurs de donner un contenu à leurs phrases. Il faut se rappeler, cependant, que dans la triangulation de Davidson la langue du locuteur est l'élément inconnu et dont la détermination est la raison même de la communication. Dans le cas de l'interprétation ordinaire (c'est-à-dire non-radical) la langue du locuteur n'est pas inconnue de l'interprète. Précisément, elle est l'indice le plus fort du sens que le locuteur voulait communiquer par le biais de son énoncé.

Quel serait l'objectif de la lecture du texte littéraire si ce n'était la détermination du contenu linguistique de l'énoncé? A notre sens, le but de la lecture de l'énoncé de fiction littéraire est la détermination de la pensée complexe de l'auteur qui représente une partie objective du monde intersubjectif. Rappelons la nature et la fonction du stimulus extérieur dans la triangulation davidsonienne: il sert de mesure à la vérité des propositions de

²⁴⁸ Thomas Kent, "Interpretation and Triangulation" in *Literary Theory After Davidson*, Reed Way Dasenbrock, ed. (University Park: Pennsylvania State U.P., 1993), 53.

l'interprète; il est la cause de l'assentiment ou du dissentiment aux phrases à son sujet; et il est directement accessible à chacun des communicateurs comme matière épistémologique (malgré le fait que son contenu épistémologique ne sera déterminé qu'à travers la triangulation). Si, dans la triangulation littéraire, la langue est l'élément connu et le sens littéraire reste à déterminer, "l'objet dans le monde" de la triangulation davidsonienne doit être, dans la triangulation littéraire, le sens littéraire. C'est le sens littéraire dont la vérité objective est accordée d'avance et dont les traits incitent l'assentiment et le dissentiment aux hypothèses proposées à son sujet.

Notre deuxième critique de la version de Kent concerne la prise en compte du feedback entre locuteur et interprète, ce qui est essentiel à la théorie davidsonienne. Quelle forme prennent l'assentiment et le dissentiment du locuteur dans un énoncé de fiction littéraire? Nous considérons, pour notre part, que l'assentiment et le dissentiment prennent pour la lectrice la forme de la contradiction, la non contradiction et le renforcement d'hypothèses rappelées de mémoire, dégagées du texte, ou construites à partir d'hypothèses des deux premières sources. Dans le cas de la triangulation davidsonienne, le locuteur accorde ou n'accorde pas la vérité de la proposition de l'interprète vis-à-vis du stimulus objectif. Dans le cas de la triangulation littéraire, la vérité du sens littéraire (sa pertinence optimale) est accordée d'avance, et la contradiction ou le renforcement pendant la lecture représente la contradiction ou le renforcement des postulats de l'interprète sur l'identité du stimulus objectif formulés à partir de l'interaction intersubjective de la lecture, le stimulus objectif.

L'assentiment et le dissentiment du locuteur davidsonien indiquent à l'interprète si la

phrase qu'il a produite représente une réaction identique à celle du locuteur. Si la réaction à la phrase par rapport à l'objet est identique pour les deux communicateurs, alors l'interprète déduit que les deux phrases, celle dans la langue inconnue du locuteur et celle dans sa propre langue, ont le même contenu linguistique, c'est-à-dire qu'elles expriment le même sens et les mêmes croyances. La confirmation et l'infirmité des hypothèses de la lectrice lorsqu'elle avance dans sa lecture signalent si l'objet dans le monde (le sens littéraire) qu'elle postulait est oui ou non celui qui a incité l'énoncé métaphorique littéraire. En d'autres termes, même si l'interprète davidsonien comprend la cause de la réaction du locuteur (c'est-à-dire le stimulus), il ne connaît pas le contenu propositionnel de la réaction linguistique. Dans la triangulation littéraire, par contre, le contenu linguistique du texte représente la réaction de l'auteure au stimulus, c'est-à-dire au stimulus objectif du monde partagé par l'auteure et la lectrice. Mais le stimulus lui-même, la cause de cette réaction, reste à déterminer.

Notre troisième critique de Kent conteste son postulat que "la connaissance d'autres esprits" comme l'un des trois types de connaissances nécessaires à l'interprète aurait comme équivalent dans la triangulation littéraire "other readers":

As we read, we formulate passing theories in order to align our sense of what we are reading both with interpretations held by others and with the language in the text itself. Although these passing theories never match precisely, they nonetheless allow us to interpret well enough the meaning in a text by triangulating among what we know, what the text says, and what others say about it.²⁴⁹ [Nous avons souligné.]

Comme nous l'avons souligné dans le premier chapitre, le postulat qui suggère qu'on ne peut pas interpréter un texte sans connaître les interprétations d'autres lecteurs n'est pas défendable.

²⁴⁹ Thomas Kent, "Interpretation and Triangulation" in *Literary Theory After Davidson*, Reed Way Dasenbrock, ed. (University Park: Pennsylvania State U.P., 1993), 53.

Le problème dans la théorie de Kent est qu'elle confond les trois types de connaissance nécessaires à l'interprétation et les trois composantes de la situation interprétative (c'est-à-dire le locuteur, l'interlocuteur et l'objet dans le monde). Nous avons déjà offert notre rectification pour ce qui est des trois éléments de la situation interprétative. Nous considérons maintenant le rôle des trois types de connaissances dans l'interprétation de l'énoncé de fiction littéraire.

6.2 La connaissance

Rappelons la définition de la triangulation avancée par Davidson:

We may think of it as a form of triangulation: each of two people is reacting differentially to sensory stimuli streaming in from a certain direction. If we project the incoming lines outward, their intersection is the common cause. If the two people now note each others' reactions (in the case of language, verbal reactions), each can correlate these observed reactions with his or her stimuli from the world. The common cause can now determine the contents of an utterance and a thought. The triangle which gives content to thought and speech is complete. But it takes two to triangulate. Two, or, of course, more.²⁵⁰

Pour l'essentiel, il s'agit d'une interaction entre le locuteur et l'interprète où le sujet est un stimulus dans le monde extérieur qui est mutuellement perceptible à au moins deux communicateurs. Un concept de vérité objective est ce qui permet aux deux communicateurs d'établir un lien épistémologique entre les réactions mutuellement observées au même stimulus extérieur d'un côté, et le sens et les croyances attribués à l'énoncé de chacun de l'autre côté:

Belief is a condition of knowledge. But to have a belief it is not enough to discriminate among aspects of the world, to behave in different ways in different circumstances; an earthworm or a sunflower does this. [...] Someone

²⁵⁰ Donald Davidson, "Three Varieties of Knowledge" dans A. Phillips Griffiths, ed., *A.J. Ayer: Memorial Essays*, Royal Institute of Philosophy Supplement, No. 30 (Cambridge: Cambridge U.P., 1991), 159-160.

who has a belief about the world — or anything else — must grasp the concept of objective truth, of what is the case independently of what he or she thinks. We must ask, therefore, after the source of the concept of truth.²⁵¹

L'interprétation radicale ne pourrait fonctionner qu'en présence d'un concept partagé de la vérité. Car l'assentiment et le dissentiment qu'accorde l'interprète aux phrases du locuteur sont des assentiments et des dissentiments *à la vérité* de ces phrases vis-à-vis du stimulus, c'est-à-dire l'objet dans le monde. La nature indépendante du stimulus est accordée préalablement par les deux communicateurs. Un concept de vérité partagé est un concept qui dépend de l'existence d'une réalité objective commune aux observateurs. Cette réalité existe indépendamment de leurs croyances spécifiques à son sujet:

Communication depends, then, on each communicant having, and correctly thinking that the other has, the concept of a shared world, an intersubjective world. But the concept of an intersubjective world is the concept of an objective world, a world about which each communicant can have beliefs.²⁵²

L'interprète postule une relation causale entre sa propre réaction au stimulus et la réaction du locuteur aux phrases que l'interprète lui propose au sujet de ce stimulus. La présomption d'un concept partagé de vérité permet à l'interprète de considérer l'assentiment et le dissentiment du locuteur aux phrases qu'il propose comme des jugements sur la vérité de ces phrases et donc comme des indices des croyances du locuteur.

La capacité de la langue à signifier, en l'absence de l'énonciateur et en l'absence des objets dans le monde qui constituent sa matière conceptuelle, est ce qui rend possible la

²⁵¹ Donald Davidson, "Three Varieties of Knowledge" dans A. Phillips Griffiths, ed., *A.J. Ayer: Memorial Essays*, Royal Institute of Philosophy Supplement, no. 30 (Cambridge: Cambridge U.P., 1991), 156-7.

²⁵² Donald Davidson, "Rational Animals" (1982) dans *Actions and Events: Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson* (Cambridge, Mass.: Basil Blackwell, 1985), 480.

triangulation littéraire. La mémoire de l'interprète fournit tout ce qu'il lui faut en connaissances du monde et d'autres esprits pour l'interprétation de l'énoncé de fiction littéraire. Les trois types de connaissances sont tous stockés dans la mémoire par des entrées encyclopédiques, lexicales et logiques. Dans le cas de la triangulation littéraire, l'interprète se demande: Quel stimulus aurait provoqué chez moi une réaction qui prendrait la même forme linguistique que celle produite par l'auteure? Mais l'interprète ne peut concevoir la réponse à une telle question qu'en postulant entre elle et l'auteure une mesure de similitude et de coopération. Pour attribuer des pensées et des croyances à l'énoncé, il faut que ces connaissances soient engagées en fonction des principes de la charité et de la présomption de pertinence optimale. En d'autres termes, le processus de la détermination du stimulus auquel le texte est une réaction, ne peut démarrer que si l'interprète adopte trois présupposés au sujet de l'auteure:²⁵³

- (1) l'auteure maintient un degré moyen de conséquence logique dans sa pensée;
- (2) l'auteure et l'interprète réagiraient d'une manière semblable face aux circonstances semblables;
- (3) l'auteure communique sa réaction au stimulus dans la forme la plus efficace qu'elle peut produire dans les limites de ses capacités et de ses préférences.

Sans cette base normative l'interprète ne pourrait pas se mettre à la détermination du contenu linguistique de l'énoncé. Pour attribuer des croyances (et donc un sens) à l'énoncé il faudrait supposer un concept de vérité objective et celle-ci présuppose un communicateur rationnel. Si

²⁵³ Les deux premiers présupposés viennent des principes de cohérence et de correspondance de la charité de Davidson, et le troisième présupposé renvoie à la deuxième partie de la présomption de pertinence optimale de la théorie de la pertinence.

le communicateur est en fait irrationnel, le seul moyen de cerner cette irrationalité sera par rapport au fond normatif de la rationalité:

The method [of charity] is not designed to eliminate disagreement, nor can it; its purpose is to make meaningful disagreement possible, and this depends entirely on a foundation — *some* foundation — in agreement.²⁵⁴

Or, nous proposons qu'il y a deux aspects de la triangulation littéraire qui sont impliqués dans "la connaissance d'autres esprits". D'une part, l'interprète doit avoir une idée normative d'autres esprits qui consisterait donc en la rationalité, une capacité déductive, le désir de se faire comprendre, et ainsi de suite. D'autre part, l'interprète aurait stocké dans la mémoire encyclopédique tous les résultats pertinents de toutes ses interactions ultérieures avec d'autres personnes. Cette connaissance s'applique au contenu linguistique de l'énoncé de fiction littéraire.

La dernière critique dirigée contre la version de Kent traitait de l'affirmation suivante:

Once communication takes place — once *a speaker becomes satisfied* that the listener has interpreted her discourse so that further discourse is unnecessary and once *a listener becomes satisfied* that her interpretation is close enough to the message the speaker *intends* — the passing theory, in a sense, disappears to become part of a prior theory that may or may not be used in future communicative situations.²⁵⁵ [Nous avons souligné.]

Comme nous l'avons souligné lors de notre critique, postuler la satisfaction de l'interprète et du locuteur comme indice d'une interprétation réussie, sans définir cette satisfaction ni expliquer comment les communicateurs l'identifient, c'est une pétition de principe. Nous

²⁵⁴ Donald Davidson, "On the Very Idea of a Conceptual Scheme" in Donald Davidson, *Inquiries into Truth and Interpretation*, (Oxford, Clarendon Press, 1984), 196-7.

²⁵⁵ Donald Davidson, "A Nice Derangement of Epitaphs" in LePore, Ernest (ed.), *Truth and Interpretation: Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson*, (Oxford, Blackwell, 1986), 447.

avons suggéré dans le troisième chapitre que c'est le principe de pertinence (l'effort et l'effet en équilibre) qui permet de préciser pourquoi l'interprète s'arrête à une interprétation quelconque et, d'ailleurs, pourquoi il a commencé le processus d'interprétation (l'ostension avec laquelle le stimulus s'est présenté). Selon Sperber et Wilson, l'ostension du stimulus communicatif garantit que celui-ci est assez pertinent pour qu'il vaille la peine d'être traité par l'interprète. Le traitement du stimulus sera pertinent pour l'interprète parce qu'il apportera un effet cognitif positif dans l'un des contextes disponibles à l'interprète au moment de l'interprétation. Un effet positif cognitif pourra se manifester sous forme d'un des trois effets contextuels: une nouvelle hypothèse; la contradiction et l'élimination d'une hypothèse dans la mémoire; et le renforcement d'une hypothèse dans la mémoire. Dans les trois cas, le traitement du stimulus ostensif remporte une augmentation pour l'interprète dans sa connaissance du monde.

Selon la théorie davidsonienne de la triangulation, l'augmentation de la connaissance de l'interprète se fait par rapport à l'un des trois modes par lesquels l'interprète peut connaître son monde: par le biais de son propre esprit, ou en postulant des hypothèses au sujet d'autres esprits ou du monde physique qui l'entoure. Selon Davidson, la connaissance que nous possédons de notre propre esprit diffère des deux autres:

What I know about the contents of my own mind I generally know without investigation or appeal to evidence. [...] My knowledge of the world outside of myself, on the other hand, depends on the functioning of my sense organs, and this causal dependence on the senses makes my beliefs about the world of nature open to a sort of uncertainty that arises rarely in the case of beliefs about my own states of mind. [...] But my knowledge of the propositional contents of other minds is never immediate in this sense; I would have no

access to what others think and value if I could not observe their behaviour.²⁵⁶

Nous nous sommes prononcées d'accord avec la théorie de Reboul selon laquelle l'intérêt de l'énoncé de fiction, c'est-à-dire ce qui justifie l'effort nécessaire à son traitement, est la vérité et la pertinence de son sens métaphorique (le sens littéraire). Celui-ci représente une augmentation dans la connaissance de l'interprète. La question qui nous arrive à l'esprit, cependant, est de savoir quel mode de connaissance se trouve privilégié par le traitement de l'énoncé de fiction littéraire. Nous avons déjà soutenu que les personnages et les événements qui émergent de la lecture ne sont que métaphoriques et, par là, que la lectrice ne peut pas augmenter sa connaissance d'autres esprits ou du monde physique. De toute façon, toute hypothèse employée dans l'interprétation du texte relève de la mémoire encyclopédique, ce qui veut dire que toute connaissance générée par la lecture du texte doit ressortir ou de la connaissance actuelle de la lectrice ou de la connaissance qu'elle infère du contenu linguistique du texte.

On serait tenté de dire que la connaissance qui ressort de la lecture de l'énoncé de fiction constitue la connaissance d'un autre esprit particulier, l'esprit de l'auteure. Cette possibilité nous fait rentrer dans les approches traditionnelles de la littérature où la lecture représentait la réactualisation de l'expérience inventée de l'auteure lors de la rédaction de son texte. Cependant, il y a une contradiction sérieuse, à notre sens, entre le postulat de la lecture comme connaissance de l'esprit de l'auteur et le postulat que nous avons adopté dans notre version de l'interprétation de l'énoncé de fiction. Selon notre théorie, les descriptions définies

²⁵⁶ Donald Davidson, "Three Varieties of Knowledge" dans A. Phillips Griffiths, ed., *A.J. Ayer: Memorial Essays*, Royal Institute of Philosophy Supplement, no. 30 (Cambridge: Cambridge U.P., 1991), 153.

comportant le concept "fictif" ne contribuent pas directement à la connaissance de la lectrice parce que ce sont des hypothèses qui ne serviront jamais dans une interaction future avec l'un des personnages au sujet des événements du récit.

Nous soutenons que la connaissance de l'esprit de l'auteure, en tant qu'intentionnalité postulée, ne peut représenter elle non plus une augmentation pour la lectrice dans sa connaissance d'autres esprits. Soulignons que la connaissance du narrateur que les critiques identifient souvent par le nom de l'auteure réelle "Anne Hébert" fait partie de la connaissance de descriptions définies fictives et en tant que telle pourrait servir à la lecture d'autres textes où figure la même narratrice. Mais la connaissance de cette narratrice ne constitue pas une connaissance de l'esprit d'Anne Hébert, la personne. Et même si ce l'était, comme nous venons de le dire, la pertinence d'une telle connaissance serait presque nulle pour la grande majorité de lecteurs. Car la connaissance de l'esprit de l'auteure en tant qu'individu (Anne Hébert, par exemple, en chair et en os) risque de ne jamais servir dans des interactions futures avec elle.

Or, si la connaissance que la lectrice emporte de sa lecture n'est ni relative aux autres esprits ni relative au monde réel, la connaissance augmentée ne peut être que la connaissance de son propre esprit. A notre sens, cette augmentation se fait par la production d'implications synthétiques à partir des hypothèses variées rappelées de la mémoire pour le traitement de l'énoncé de fiction. Sperber et Wilson explique la différence entre les implications analytiques et les implications synthétiques:

Pour comprendre un ensemble d'hypothèses, il est nécessaire et suffisant d'en saisir les implications analytiques. Quelqu'un qui prétendrait avoir compris une hypothèse mais n'en reconnaîtrait pas l'une des implications analytiques n'aurait

en fait pas compris cette hypothèse. Par contre, si quelqu'un ne saisit pas les implications synthétiques d'un ensemble d'hypothèses, ce n'est pas qu'il ne comprend pas l'information fournie, c'est qu'il ne parvient pas à exploiter cette information complètement.²⁵⁷

Les implications synthétiques résultent de l'application d'au moins une règle synthétique à un ensemble d'hypothèses. Une règle synthétique est une règle qui prend comme input deux hypothèses distinctes, comme par exemple dans la règle de *modus ponens* ("A" → "Si A, donc B" → "B").²⁵⁸ D'après Sperber et Wilson, le dispositif déductif, lorsque se termine le traitement d'un ensemble d'hypothèses, décompose, dans leurs éléments les plus simples, les informations résultantes, pour les stocker ensuite dans des entrées séparées (selon le type de concept représenté). Alors afin d'optimiser la pertinence de toute hypothèse traitée, le dispositif déductif calcule toutes les implications synthétiques possibles avant de décomposer les résultats, car il est possible que cet ensemble précis d'hypothèses ne se reproduira jamais plus. Si toutes les implications synthétiques ne sont pas calculées sur le champ, cela représente une possibilité manquée pour augmenter la connaissance:

Supposez que vous ayez acquis chacune de ces hypothèses à différents moments et dans des circonstances différentes, de sorte que vous n'avez jamais songé à les rapprocher et à calculer les implications synthétiques [...]. Cette omission n'impliquerait pas que vous ayez mal compris chaque hypothèse prise individuellement. Chacun d'entre nous a des centaines de milliers d'hypothèses en mémoire et, si l'on pouvait toutes les placer dans la mémoire du dispositif déductif, nous pourrions en tirer des centaines de milliers d'implications

²⁵⁷ Dan Sperber et Deirdre Wilson, *La Pertinence: communication et cognition*, Traduit de l'anglais par Abel Gerschenfeld et Dan Sperber, (Paris, Minuit, 1989), 162.

²⁵⁸ Une règle analytique, par contre, ne prend comme input qu'une seule hypothèse. Par exemple, "Marie est allée chez Marc" implique analytiquement "Quelqu'un est allée chez Marc" et "Marie est allée quelque part".

synthétiques. Ce n'est pas parce que nous ne l'avons jamais fait et ne le ferons en réalité jamais que nous avons mal compris nos hypothèses une à une.²⁵⁹

A l'instar de cette explication de Sperber et Wilson du traitement, de la production et du stockage des hypothèses par le dispositif déductif, nous proposons la thèse suivante au sujet de la pertinence de l'énoncé de fiction littéraire. En plus des effets contextuels faiblement impliqués postulés par Reboul (c'est-à-dire le traitement simultané d'hypothèses dégagées du stimulus linguistique et d'hypothèses remémorées), nous soutenons qu'il y aura aussi un effet secondaire qui est le traitement simultané des hypothèses existantes dans la mémoire de la lectrice (au sujet du monde, d'elle-même ou d'autrui) qui autrement ne se seraient jamais mises en relation. Le traitement de l'énoncé de fiction à la recherche du sens littéraire (la pertinence optimale) fait remémorer des hypothèses stockées dans la mémoire encyclopédique. Prenons, par exemple, quelques-unes des hypothèses (hypothétiques) rappelées de mémoire pour servir de prémisses à des raisonnements séparés dans le temps par la progression chronologique de la lecture des *Fous de bassan*:

Les membres du clergé sont hypocrites.
 Les idiots savants ne sont pas violents.
 Répudier sa femme par cause de stérilité était légal autrefois.
 On n'a pas à répondre pour ce qu'on fait en privé.
 Quelqu'un qui croit qu'une femme stérile est une créature inutile, n'attache de valeurs aux femmes que par leurs fonctions animales.
 Un désir trop longtemps refoulé peut exploser dans un acte de violence sexuelle.
 On ne peut pas choisir ses ancêtres.
 Les retardés mentaux sont prédisposés aux emportements passagers.
 On n'est pas puni pour des actes que les punisseurs ignorent.
 Les chiens sont lâches et soumis; les souris sont petites et pitoyables.

Ces hypothèses qui relèvent de la connaissance d'autres esprits et du monde physique, seront

²⁵⁹ Dan Sperber et Deirdre Wilson, *La Pertinence: communication et cognition*, Traduit de l'anglais par Abel Gerschenfeld et Dan Sperber, (Paris, Minuit, 1989), 163-4.

rappelées bientôt pour qu'elles soient traitées ensemble. Et lors de leur présence simultanée dans le dispositif déductif la lectrice a la possibilité de revoir ses propres croyances, désirs et tendances inférentielles dans ce contexte nouveau. Ainsi se produit pour la lectrice une augmentation dans sa connaissance de son propre esprit, non pas par l'ajout d'informations mais par la reconfiguration des hypothèses existantes.

6.3 Conclusions

Dans cette étude nous avons avancé les thèses suivantes:

- Que la théorie davidsonienne de la triangulation et la pragmatique cognitiviste sont fondamentalement compatibles au niveau théorique et qu'elles constituent deux possibilités valables au traitement traditionnel du fait littéraire par la philosophie continentale.
- Que la plus grande partie de l'interprétation littéraire, tout comme dans l'interprétation ordinaire d'ailleurs, se fait spontanément et inconsciemment. Le processus qu'on appelle "interprétation littéraire" dans les départements d'études littéraires est plutôt la précision linguistique et la justification des conclusions interprétatives déjà fixées lors de la lecture spontanée.
- Que la compétence nécessaire à l'interprétation littéraire n'est autre que la même compétence qui nous permet de nous débrouiller dans le monde en général. Ce n'est que la précision de l'intention communicative, à partir de la forme particulière du stimulus ostensif, qui détermine quels procédés inférentiels à engager dans le traitement du contenu linguistique.
- Que l'énoncé de fiction est une expression métaphorique d'une pensée complexe de l'auteur et que les personnages et les événements de la diégèse sont des micro-métaphores à

l'intérieur de la macro-métaphore du roman.²⁶⁰

- Que l'on accorde personnage romanesque est accordé, lors de sa première mention, une adresse encyclopédique temporaire dont les premières entrées viennent du fond normatif que la lectrice se représente et dont la complexification se fait au fur et à mesure que la lecture apporte des modifications au fond normatif.
- Que la pertinence de l'énoncé de fiction littéraire ressort de l'ensemble d'effets contextuels faiblement implicites qui n'ont pas comme composante dans leur entrée encyclopédique le qualificatif "fictif".²⁶¹
- Que le roman *Les Fous de bassan* thématise la thèse davidsonienne de l'indétermination de l'interprétation en ce sens que le contenu linguistique du texte incite la lectrice à un traitement inférentiel qui aboutit à des implications contextuelles contradictoires.
- Qu'en dépit de la tentative peu réussie de Thomas Kent, l'adaptation de la théorie davidsonienne de la triangulation au fait littéraire s'avère non seulement possible mais fructueuse aussi et, à notre sens, nécessaire pour la description précise et complète du processus de l'interprétation littéraire.

Cette étude représente les premiers pas d'une investigation riche en possibilités qui

²⁶⁰ Nous tenons la première partie de cette thèse de la théorie élaborée par Anne Reboul, mais l'idée exprimée dans la deuxième partie de la thèse (les personnages et les événements comme des micro-métaphores) est la nôtre.

²⁶¹ Encore une fois, nous empruntons la première partie de cette thèse à Reboul, mais la deuxième partie consiste en notre propre contribution au sujet. (Reboul parle aussi du composant conceptuel "fictif" mais son emploi du postulat n'est pas le même que le nôtre.)

demande toujours beaucoup de théorisation mais qui, en tant qu'approche pratique, pragmatique et cognitive, pourra mettre en lumière la nature essentiellement communicative du fait littéraire.

BIBLIOGRAPHIE

(1) La philosophie de Donald Davidson

A. Textes de Donald Davidson

- (1967) "Truth and Meaning" in *Inquiries into Truth and Interpretation*. Oxford, Clarendon Press, 1984, 17-36.
- (1968) "On Saying That" in *Inquiries into Truth and Interpretation*. Oxford, Clarendon Press, 1984, 103-8.
- (1970) "Mental Events" in *Essays on Actions and Events*. New York, Oxford U.P., 1980, 207-27.
- (1973) "In Defense of Convention T" in *Inquiries into Truth and Interpretation*. Oxford, Clarendon Press, 1984, 65-75.
- (1973) "The Material Mind" in *Essays on Actions and Events*. New York, Oxford U.P., 1980, 245-59.
- (1973) "Radical Interpretation" in *Inquiries into Truth and Interpretation*. Oxford, Clarendon Press, 1984, 125-39.
- (1974) "Belief and the Basis of Meaning" in *Inquiries into Truth and Interpretation*. Oxford, Clarendon Press, 1984, 141-54; Traduit de l'anglais par Pascal Engel, "La croyance et le fondement de la signification" dans *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*. Nîmes, Jacquelin Chambon, 1993, 208-27.
- (1974) "On the Very Idea of a Conceptual Scheme" in *Inquiries into Truth and Interpretation*. Oxford, Clarendon Press, 1984, 183-198.
- (1974) "Psychology as Philosophy" in *Essays on Actions and Events*. New York, Oxford U.P., 1980, 229-44.
- (1975) "Thought and Talk" in *Inquiries into Truth and Interpretation*. Oxford, Clarendon Press, 1984, 155-70.
- (1977) "Reality Without Reference" in *Inquiries into Truth and Interpretation*. Oxford, Clarendon Press, 1984, 215-25.

- (1978) "What Metaphors Mean" in *Inquiries into Truth and Interpretation*. Oxford, Clarendon Press, 1984, 245-64.
- (1979) "The Inscrutability of Reference" in *Inquiries into Truth and Interpretation*. Oxford, Clarendon Press, 1984, 227-41.
- (1980) *Essays on Actions and Events*. New York, Oxford U.P., 1980. Traduit de l'anglais par Pascal Engel. *Actions et événements*. Paris, P.U.F., 1993.
- (1982) "Communication and Convention" in *Inquiries into Truth and Interpretation*. Oxford, Clarendon Press, 1984, 265-80.
- (1982) "Paradoxes of Irrationality" in Wollheim, Richard and James Hopkins (eds.), *Philosophical Essays on Freud*. Cambridge, Cambridge U.P., 1982, 289-305.
- (1982) "Rational Animals" in LePore, Ernest and Brian P. McLaughlin (eds.), *Actions and Events: Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson*. Cambridge, Basil Blackwell, 1985, 473-480.
- (1984) *Inquiries into Truth and Interpretation*. Oxford, Clarendon Press, 1984. Traduit de l'anglais par Pascal Engel. *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*. Nîmes, Jacqueline Chambon, 1993.
- (1984) "First Person Authority", *Dialectica*, 38: 2-3 (1984), 101-111.
- (1985) "Deception and Division" in LePore, Ernest and Brian P. McLaughlin (eds.), *Actions and Events: Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson*. Cambridge, Basil Blackwell, 1985, 138-148.
- (1985) "Incoherence and Irrationality", *Dialectica*, 39:4 (1985), 345-54.
- (1986) "A Coherence Theory of Truth and Knowledge" in LePore, Ernest (ed.), *Truth and Interpretation: Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson*. Cambridge, Basil Blackwell, 1986, 307-319.
- (1986) "A Nice Derangement of Epitaphs" in LePore, Ernest (ed.), *Truth and Interpretation: Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson*. Cambridge, Basil Blackwell, 1986, 433-446.
- (1986) "Empirical Content" in LePore, Ernest (ed.), *Truth and Interpretation: Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson*. Cambridge, Basil Blackwell, 1986, 320-332.

- (1986) "Knowing One's Own Mind", *Proceedings and Addresses of the American Philosophical Association*, 60:3 (January 1987) 441-58.
- (1988) "The Conditions of Thought", *Grazer Philosophische Studien*, 36 (1989), 193-200.
- (1988) "What is Present to the Mind?", *Grazer Philosophische Studien*, 36 (1989), 3-18.
- (1989) "The Myth of the Subjective" in Krausz, Michael (ed.), *Relativism: Interpretation and Confrontation*. Indiana, U. of Notre Dame P., 1989, 159-72.
- (1990) "James Joyce and Humpty Dumpty", *Midwest Studies in Philosophy*, 16 (1991), 1-12.
- (1990) "Meaning, Truth and Evidence" in Barrett, Robert B. and Roger F. Gibson (eds.), *Perspectives on Quine*. Cambridge, Basil Blackwell, 1990, 68-80.
- (1990) "The Structure and Content of Truth", *The Journal of Philosophy*, 87:6 (June 1990), 279-328.
- (1991) "Epistemology Externalized", *Dialectica*, 45:2-3 (1991), 191-202.
- (1991) "Three Varieties of Knowledge" in Griffiths, A. Phillips (ed.), *A.J. Ayer Memorial Essays*. New York, Cambridge U.P., 1991, 153-66.
- (1992) "La Mesure du mental" dans Engel, Pascal (ed.), *Lire Davidson*. Combas, L'Éclat, 1994, 31-49.
- (1992) "The Second Person", *Midwest Studies in Philosophy*, 17 (1992), 255-67.
- (1992) "Locating Literary Language" in Dasenbrock, Reed Way (ed.), *Literary Theory After Davidson*. Pennsylvania, Pennsylvania State U.P., 1993, 295-308.
- (1993) "Thinking Causes" in Heil, John and Alfred Mele (eds.), *Mental Causation*. Oxford, Clarendon Press, 1993, 3-17.
- (1994) "Radical Interpretation Interpreted", *Philosophical Perspectives*, 8, Logic and Language, 1994, 121-8.
- (1995) "Laws and Cause", *Dialectica*, 49:2-4 (1995), 263-79.

B. Études sur Donald Davidson

Barrett, Robert B. and Roger F. Gibson. "Introduction" in Barrett, Robert B. and Roger F. Gibson (eds.), *Perspectives on Quine*. Cambridge, Basil Blackwell, 1990, xiii-xxiii.

Bilgrami, Akeel. "Norms and Meaning" in Stoecker, Ralf (ed.), *Reflecting Davidson*. New York, de Gruyter, 1993, 145-7; "Donald Davidson: Reply to Akeel Bilgrami", 145-7.

Crumley, Jack S. II. "Talking Lions and Lion Talk: Davidson on Conceptual Schemes", *Synthese*, 80:3 (September 1989), 347-71.

Dasenbrock, Reed Way. "Redrawing the Lines: An Introduction" in Dasenbrock, Reed Way (ed.), *Redrawing the Lines: Analytic Philosophy, Deconstruction, and Literary Theory*. Minneapolis, U. of Minnesota P., 1989, 3-26.

———. "Do We Write the Text We Read?", *College English*, 53:1 (January 1991), pp. 7-18.

———. "Introduction" in Dasenbrock, Reed Way (ed.), *Literary Theory After Davidson*. Pennsylvania, Pennsylvani State U.P., 1993, 1-17.

Dummett, Michael. "Language and Truth" in Harris, Roy (ed.), *Approaches to Language*. Toronto, Pergamon Press, 1983, 95-125.

Engel, Pascal. "L'Anomalie du mental", *Critique*, 42:474 (1986), 1125-40.

———. "Interprétation et mentalité prélogique: Quine, Davidson et la charité bien ordonnée", *Revue philosophique*, 4 (1989), 543-58.

———. "Perspectives sur Davidson" dans Engel, Pascal (ed.), *Lire Davidson: interprétation et holisme*. Combas, L'Éclat, 1994, 7-20.

Evnine, Simon. *Donald Davidson*. Stanford, Stanford U.P., 1991.

Fodor, Jerry and Ernest LePore. "Is Radical Interpretation Possible?" in Stoecker, Ralf (ed.), *Reflecting Davidson*. New York, de Gruyter, 1993, 77-84.

Gaipa, Mark and Robert Scholes. "On the Very Idea of a Literal Meaning" in Dasenbrock, Reed Way (ed.), *Literary Theory After Davidson*. Pennsylvania, Pennsylvani State U.P., 1993, 160-79.

- Jeffrey, Richard. "Animal Interpretation" in LePore, Ernest and Brian P. McLaughlin (eds.), *Actions and Events: Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson*. Cambridge, Basil Blackwell, 1985, 481-487.
- Kalugin, Vladimir. "Donald Davidson", Online, *Internet Encyclopedia of Philosophy*. Aug. 7, 1998, <<http://www.utm.edu/research/iep/d/davidson.htm>>.
- Kent, Thomas. "Paralogic Hermeneutics and the Possibilities of Rhetoric", *Rhetoric Review*, 8:1 (1989), 24-42.
- , "Interpretation and Triangulation: A Davidsonian Critique of Reader-Oriented Literary Theory" in Dasenbrock, Reed Way (ed.), *Literary Theory After Davidson*. Pennsylvania, Pennsylvani State U.P., 1993, 37-58.
- . *Paralogic Rhetoric: A Theory of Communicative Interaction*. Toronto, Associated U.P., 1993.
- Larson, David T. "Correspondence and the Third Dogma", *Dialectica*, 41:3 (1987), 231-37.
- LePore, Ernest. "The Concept of Meaning and Its Role in Understanding Language", *Dialectica*, 37:2 (1983), 133-39.
- Malpas, Jeff. "Donald Davidson", Online, *Stanford Encyclopedia of Philosophy*. Aug. 11, 1998, <<http://plato.stanford.edu/entries/davidson/>>.
- Moser, Paul K. "Rationality Without Surprises: Davidson on Rational Belief", *Dialectica*, 37:3 (1983), 221-26.
- Norris, Christopher. "Reading Donald Davidson: Truth, Meaning and Right Interpretation" in Norris, C., *Deconstruction and the Interests of Theory*. London, Pinter Publishers, 1988, 59-83.
- . "Philosophy as *Not* Just a 'Kind of Writing': Derrida and the Claim of Reason" in Dasenbrock, Reed Way (ed.), *Redrawing the Lines: Analytic Philosophy, Deconstruction, and Literary Theory*. Minneapolis, U. of Minnesota P., 1989, 189-203.
- Novitz, David. "Metaphor, Derrida, and Davidson", *The Journal of Aesthetics and Art Criticism*, 44:1 (Fall 1985), 101-14.
- Pradhan, S. "Minimalist Semantics: Davidson and Derrida on Meaning, Use, and Convention", *Diacritics*, 16:1 (Spring 1986), 66-77.

- Pulman, S.G. "Are Metaphors 'Creative'?" *Journal of Literary Semantics*, 11:2 (October 1982), 78-89.
- Putnam, Hilary. "Is There a Fact of the Matter About Fiction?" *Poetics Today*, 4:1 (1983), 77-81.
- Quigley, Austin E. "Wittgenstein's Philosophizing and Literary Theorizing", *New Literary History*, 19:2 (Winter 1988), 209-37.
- Ramberg, Bjørn T. *Donald Davidson's Philosophy of Language: An Introduction*. Oxford, Basil Blackwell, 1989.
- Talmage, Catherine J.L. and Mark Mercer. "Meaning Holism and Interpretability", *The Philosophical Quarterly*, 41:164 (July 1991), 301-15.
- Wheeler, Samuel C., III. "Wittgenstein as Conservative Deconstructor", *New Literary History*, 19:2 (Winter 1988), 240-58.
- Winspur, Steven. "Text Acts: Recasting Performatives with Wittgenstein and Derrida" in Dasenbrock, Reed Way (ed.), *Redrawing the Lines: Analytic Philosophy, Deconstruction, and Literary Theory*. Minneapolis, U. of Minnesota P., 1989, 169-88.

(2) La pragmatique et la théorie de la pertinence

- Armengaud, Françoise. *La Pragmatique*. Paris, P.U.F., 1985.
- Blakemore, Diane. *Understanding Utterances*. Cambridge, Basil Blackwell, 1992.
- Carston, Robyn. "Implicature, explicature, and truth-theoretic semantics" in Kempson, Ruth (ed.), *Mental Representations*. Cambridge, Cambridge U.P., 1988, 155-81.
- Eluerd, R. *La pragmatique linguistique*. Paris, Nathan-Université, 1985.
- Fodor, Jerry. *The Modularity of Mind*. Cambridge, M.I.T. Press, 1983.
- Furlong, Anne. *Relevance Theory and Literary Interpretation* (Ph.D. Thesis). London, London University, 1995.
- Gabriel, Gottfried. "Fiction — A Semantic Approach", *Poetics*, 8 (1979), 245-55.

- Jacques, Francis. "Consensus et conflit: une réévaluation" dans Parret, Herman (ed.), *La Communauté en paroles*. Liège, Mardaga, 1991, 97-123.
- Kempson, Ruth. "Ambiguity and the Semantics-Pragmatics Distinction" in Travis, Charles (ed.), *Meaning and Interpretation*. New York, Basil Blackwell, 1986, 77-103.
- . "The Relation Between Language, Mind, and Reality" in Kempson, Ruth (ed.), *Mental Representations*. Cambridge, Cambridge U.P., 1988, 3-25.
- Lecerle, J.J. "The Misprision of Pragmatics: Conceptions of Language in Contemporary French Philosophy" in Griffiths, A. Phillips (ed.), *Contemporary French Philosophy*. New York, Cambridge U.P., 1987, 21-40.
- Moeschler, Jacques et Anne Reboul. *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*. Paris, Seuil, 1994.
- Pilkington, Adrian. "The Literary Reading Process: A Relevance Theory Perspective" in Ebsch, Elrud, Dick Schram, Gerard Steen (eds.), *Empirical Studies of Literature. Proceedings of the Second IGEL Conference, Amsterdam, 1989*. Amsterdam, Rodopi, 1991, 117-23.
- Pilkington, Adrian. "Poetic Effects", *Lingua*, 87 (1992), 29-51.
- Pilkington, Adrian. *Poetic Thoughts and Poetic Effects: A Relevance Theory Account of the Literary Use of Rhetorical Tropes and Schemes* (Ph.D. Thesis). London, London University, 1994.
- Reboul, Anne. *Rhétorique et stylistique de la fiction*. Nancy, P.U. de Nancy, 1992.
- Schmidt, S.J. "The Fiction is that Reality Exists: A Constructivist Model of Reality, Fiction, and Literature", *Poetics Today*, 5:2 (1984), 253-74.
- Simon, Herbert. "Literary Criticism: A Cognitive Approach", Online, *Stanford Encyclopedia of Philosophy*. August 11, 1998 at <<http://shr.stanford.edu/shreview/4-1/text/simon1.html>>.
- Sperber, Dan. "Rudiments de rhétorique cognitive", *Poétique*, 23 (1975), Année 6, 389-415.
- Sperber, Dan and Deirdre Wilson. "On Grice's Theory of Conversation" in Werth, Paul (ed.), *Conversation and Discourse: Structure and Interpretation*. London, Croom Helm Ltd., 1981, 155-78.
- . "Pragmatics", *Cognition*, 10:1-3 (1981), 281-6.

- . *La Pertinence: communication et cognition*. Traduit de l'anglais par Abel Gerschenfeld et Dan Sperber. Paris, Minuit, 1989 (1986).
- . "Rhetoric and Relevance" in Bender, John and David E. Wellbery (eds.), *The Ends of Rhetoric: History, Theory, Practice*. Stanford, Stanford U.P., 1990, 140-55 (Notes: 228-9).
- . *Relevance: Communication and Cognition (Second Edition)*. Cambridge, Basil Blackwell, 1995 (1986).
- Wilson, Deirdre and Dan Sperber. "Representation and Relevance" in Kempson, Ruth (ed.), *Mental Representations*. Cambridge, Cambridge U.P., 1988, 133-53.
- Ziv, Yael. "On the Rationality of 'Relevance' and the Relevance of 'Rationality'", *Journal of Pragmatics*, 12 (1988), 535-45.

(3) Autres textes théoriques

- Althusser, Louis. "Ideology and Ideological State Apparatuses" in *Lenin and Philosophy*. London, 1971.
- Barthes, Roland. "L'Activité structuraliste" dans *Essais critiques*. Paris, Seuil, 1964.
- Bellemin-Noël, Jean. *Psychanalyse et littérature*. Paris, PUF, 1972.
- Benveniste, Émile. "Chapitre XX: La nature des pronoms" dans *Problèmes de linguistique générale*. Paris, Gallimard, 1966, 251-7.
- . "Chapitre XXI: De la subjectivité dans le langage" dans *Problèmes de linguistique générale*. Paris, Gallimard, 1966, 258-66.
- . "Chapitre V: L'appareil formel de l'énonciation" dans *Problèmes de linguistique générale II*. Paris, Gallimard, 1974, 79-88.
- Bleich, David. "Epistemological Assumptions in the Study of Response" in Tompkins, Jane P. (ed.), *Reader-Response Criticism: From Formalism to Post-Structuralism*. Baltimore, Johns Hopkins U.P., 1980, 134-163.
- Booth, Wayne. *Rhetoric of Fiction*. Chicago, U. of Chicago P., 1961.

- Bourdieu, Pierre. "Le champ littéraire", *Lendemain*, 36 (1984).
- Bouveresse, Jacques. "Herméneutique et linguistique" dans Parret, Herman et Jacques Bouveresse (eds.), *Meaning and Understanding*. New York, de Gruyter, 1981, 112-53.
- Crosswhite, James. "Universality in Rhetoric: Perelman's Universal Audience", *Philosophy and Rhetoric*, 22:3 (1989), 157-73.
- Culler, Jonathon. "Convention and Meaning: Derrida and Austen", *New Literary History*, 13 (1981), 15-30.
- Derrida, Jacques. "Signature Event Context" in *Glyph: Johns Hopkins Textual Studies*. Baltimore, Johns Hopkins U.P., 1977, 172-97.
- . "Limited Inc abc", *Glyph 2*, (1977), 162-254.
- Durant, Alan and Nigel Fabb, *Literary Studies in Action*. New York, Routledge, 1990.
- Eagleton, Terry. *Literary Theory*. Minneapolis, U. of Minnesota P., 1983.
- Eco, Umberto. *The Role of the Reader*. Bloomington, Indiana U.P., 1979.
- Engel, Pascal. "Functionalism, Belief and Content" in Torrance, Steve (ed.), *The Mind and the Machine: Philosophical Aspects of Artificial Intelligence*. West Sussex (England), Ellis Horwood, Ltd., 1984, 51-63.
- . "Continental Insularity: Contemporary French Analytical Philosophy" in Griffiths, A. Phillips (ed.), *Contemporary French Philosophy*. New York, Cambridge U.P., 1987, 1-19.
- . "French and American Philosophical Dispositions", *Stanford French Review*, 15 (1991), 165-81.
- . "Interpretation without Hermeneutics: A Plea against Ecumenism", *Topoi*, 10:2 (1991), 137-46.
- Freud, Sigmund. *Sélections: Essais de psychanalyse*. Paris, Payot, 1927.
- Gadamer, Hans-Georg. *Truth and Method* (Second Revised Edition). New York, Crossroad Publishing, 1991.

- Garver, Eugene. "Aristotle's *Rhetoric* as a Work of Philosophy", *Philosophy and Rhetoric*, 19:1 (1986), 1-22.
- Genette, Gérard. *Palimpsestes: La littérature au seconde degré*. (Sections I et II.) Paris, Seuil, 1982, 7-17.
- . *Nouveau Discours du récit*. Paris, Seuil, 1983.
- Goldmann, Lucien. "Matérialisme dialectique et histoire de la littérature" dans *Recherches dialectiques*. Paris, Gallimard, 1959.
- Greimas, A.J. *Sémantique structurale*. Larousse, PUF 1986.
- Grize, Jean-Blaise. *Logique et langage*. Gap, Ophrys, 1990.
- Hayles, N. Katherine. "Chapter 7. Chaos and Poststructuralism" in *Chaos Bound: Orderly Disorder in Contemporary Literature and Science*. Cornell, Cornell U.P., 1990, 175-208.
- . "Chapter 8. The Politics of Chaos: Local Knowledge versus Global Knowledge" in *Chaos Bound: Orderly Disorder in Contemporary Literature and Science*. Cornell, Cornell U.P., 1990, 209-35.
- Iser, Wolfgang. *L'Acte de lecture, théorie de l'effet esthétique*. Bruxelles, Mardaga, 1985.
- . "Feigning in Fiction" in Valdès, Mario J. and Owen Miller (eds.), *Identity of the Literary Text*. Toronto, U. of Toronto P., 1985, 204-28.
- Jakobson, Roman. *Essais de linguistique structurale*. Paris, Minuit, 1963.
- Jauss, H.R. *Pour une esthétique de la réception*. Paris, Gallimard, 1978.
- Jouve, Vincent. *La Lecture*. Paris, Hachette, 1993.
- Kent, Thomas. "Paralogic Hermeneutics and the Possibilities of Rhetoric", *Rhetoric Review*, 8:1 (Fall 1989), 24-42.
- . *Paralogic Rhetoric: A Theory of Communicative Interaction*. Lewisburg, Bucknell U.P., 1993.
- Kristeva, Julia. *Séméiotikè. Recherches pour une sémanalyse*. Paris, Seuil, 1969.
- Lacan, Jacques. *Écrits*. Paris, Seuil, 1970-71.

- Le Dœuff, Michele. "Ants and Women, or Philosophy without Borders" in Griffiths, A. Phillips (ed.), *Contemporary French Philosophy*. New York, Cambridge U.P., 1987, 41-54.
- Longlois, Charles et Charles Seignobos. *Introduction to the Study of History*. Traduit de *Introduction aux études historiques* par G.G. Berry. London, Cass, 1966.
- Marcuse, Herbert. *Eros and Civilization: A Philosophical Investigation into Freud*. Boston, Beacon Press, 1955.
- Norris, Christopher. *Deconstruction: Theory and Practice*. New York, Routledge, 1982.
- Ong, Walter J. "The Writer's Audience Is Always a Fiction", *PMLA*, 90:1 (January 1975), 9-21.
- Palmer, Richard E. *Hermeneutics*. Evanston, Northwestern U.P., 1969.
- Pavel, Thomas, "The Borders of Fiction", *Poetics Today*, 4:1 (1983), 83-88.
- Peirce, C.S. *Écrits sur le signe*. Paris, Seuil, 1978.
- Pratt, Mary Louise. *Toward a Speech Act Theory of Literary Discourse*. London, Indiana U.P., 1977.
- Poulet, Georges. "The Phenomenology of Reading", *New Literary History*, 1 (1969), 53-68.
- Prince, Gerald. "Introduction à l'étude du narrataire", *Poétique*, 14 (1973), 178-96.
- Quine, W.V.O. "Chapter Two: Translation and Meaning" in *Word and Object*. Cambridge, M.I.T. Press, 1960, 26-79.
- . "Two Dogmas of Empiricism" (1961) in Martinich, A.P. (ed.), *The Philosophy of Language* (Second Edition). New York, Oxford U.P., 1990, 26-39.
- Ray, John W. "Perelman's Universal Audience", *The Quarterly Journal of Speech*, 64:4 (December 1978), 361-75.
- Ray, William. "Recognizing Recognition: The Intra-textual and Extra-textual Critical Persona", *Diacritics*, 7:4 (Winter 1977), 20-33.
- Riffaterre, Michel. *Essais de stylistique structurale*. Paris, Flammarion, 1971.

- Rorty, Richard. "Chapter VIII: Philosophy Without Mirrors" in *Philosophy and the Mirror of Meaning*. Princeton, Princeton U.P., 1979, 357-94.
- Ryle, Gilbert. *The Concept of Mind*. New York, Penguin, 1990 (1949).
- Sartre, Jean-Paul. *L'Être et le Néant: essai d'ontologie phénoménologique*. Paris, Gallimard, 1943.
- Saussure, Ferdinand. *Cours de linguistique générale*. Paris, Payot, 1916.
- Searle, J.R. "The Logical Status of Fictional Discourse", *New Literary History*, 5 (1975), 319-32.
- . "Reiterating the Differences: A Reply to Derrida" in *Glyph: Johns Hopkins Textual Studies*. Baltimore, Johns Hopkins U.P., 1977, 198-208.
- . *Intentionality: An Essay in the Philosophy of Mind*. Cambridge, Cambridge U.P., 1983.
- de Staël, Madame. *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*. Paris, Charpentier, 18-?.
- Taine, Hippolyte. *Sélections, 1953*. Pages choisies et notice par Georges Pompidou. Paris, Hachette, 1953.
- Tarski, Alfred. "Truth and Proof", *Scientific American*, 220 (1969), 63-77.
- Thérien, Gilles. "Pour une sémiotique de la lecture", *Protée*, printemps 1990, 67-80.
- Todorov, Tzvetan. *Théorie de la littérature. Textes des formalistes russes*. Paris, Seuil, 1965.
- . *Les genres du discours*. Paris, Seuil, 1978.
- Wittgenstein, Ludwig. *Investigations Philosophiques*. Paris, Gallimard, 1961.
- . *Tractatus logico-philosophicus*. Paris, Gallimard, 1961.

(4) **Les Fous de bassan d'Anne Hébert**

Hébert, Anne. *Les Fous de bassan*. Paris, Seuil (Points), 1982.

A. Études

Anderson, Michele E. "Puritanism as Mask of Violence in *Les Fous de Bassan*" in Dufault, Roseanna Lewis (ed.), *Women by Women*. Toronto, Associated U.P., 1997, 99-109.

Bishop, Neil. "Anatomie d'une réussite: *Les Fous de bassan* d'Anne Hébert", *Études canadiennes/Canadian Studies*, 16 (juin 1984), 59-65.

———. "Distance, point de vue, voix et idéologie dans *les Fous de Bassan* d'Anne Hébert", *Voix et Images*, 9:2 (hiver 1984), 113-29.

———. "Énergie textuelle et production de sens: images de l'énergie dans *Les Fous de Bassan* d'Anne Hébert", *University of Toronto Quarterly*, 54:2 (Winter 1984-85), 178-99.

Boyce, Marie-Dominique. "Création de la mère/mer: symbole du paradis perdu dans *Les Fous de Bassan*", *The French Review*, 68:2 (December 1994), 294-302.

Charette, Christiane. "L'imaginaire dans *Les fous de Bassan* d'Anne Hébert", *Critère*, 36 (automne 1983), 167-81.

Chévillet, Frédérique. "Tradition et modernité: histoire, narration et récit dans *Les Fous de bassan* d'Anne Hébert", *Québec Studies*, 9 (Fall/Winter 1989-90), 121-30.

Dufault, Roseanna Lewis. "Coming of Age in Griffin Creek: Anne Hébert's Adolescents in Light of *Les enfants de Jocaste* de Christiane Olivier" in Adamson, Ginette and Eunice Myers (eds.), *Continental, Latin-American and Francophone Women Writers. Vol. II*. Lanham, MD, U.P. of America, 1990, 183-8.

Ewing, Ronald. "Griffin Creek: The English World of Anne Hébert", *Canadian Literature*, 105 (Summer 1985), 100-10.

Fischer, Claudine C. "Féminité et folie dans «Les Fous de Bassan» d'Anne Hébert", *Bérénice*, 8 (1987), 277-83.

Francoli, Yvette. "Griffin Creek: refuge des fous de bassan et des bessons fous", *Études littéraires*, 17:1 (avril 1984), 131-42.

- Gould, Karen. "Absence and Meaning in Anne Hébert's *Les Fous de Bassan*", *The French Review*, 59:6 (May 1986), 921-30.
- Guillemette, Lucie. "Pour une nouvelle lecture des *Fous de Bassan* d'Anne Hébert: l'Amérique et ses parcours discursifs", *Voix et Images*, 22:2 (hiver 1997), 334-54.
- Harlin, Leslie. "Unreliable Views of the Feminine in Anne Hébert's *Les Fous de Bassan*", *Québec Studies*, 22 (1996), 127-36.
- Lee, Scott. "La rhétorique de la folie: métaphore et allégorie dans *Les Fous de Bassan*", *Voix et Images*, 19:2 (hiver 1994), 375-93.
- Merler, Grazia. "*Les Fous de Bassan* d'Anne Hébert devant la critique", *Oeuvres et Critiques*, 14:1 (1989), 39-44.
- Mesavage, Ruth M. "L'herméneutique de l'écriture: *Les Fous de bassan* d'Anne Hébert", *Québec Studies*, 5 (1987), 111-24.
- Pallister, Janis L. "Satanism, Jansenism and Greek Myth in *Les fous de Bassan*" dans Antoine, Régis (ed.), *Carrefour de Cultures: Mélanges offerts à Jacqueline Leiner*. Tübingen, Narr, 1993, 541-54.
- Paterson, Janet M. "L'envolée de l'écriture: *Les Fous de Bassan* d'Anne Hébert", *Voix et Images*, 10:3 (printemps 1984), 143-51.
- . "Chapitre 4: *Les Fous de Bassan*" dans Anne Hébert. *Architexture romanesque*. Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1985, 159-77.
- Poulin, Gabrielle. "L'Écriture enchantée: *Les Fous de Bassan* d'Anne Hébert", *Lettres québécoises*, 28 (hiver 1982-83), 15-18.
- Randall, Marilyn. "Les énigmes des *Fous de Bassan*: féminisme, narration et clôture", *Voix et Images*, 15:1 (automne 1989), 66-82.
- Rea, Annabelle. "The Climate of Viol/Violence and Madness in Anne Hébert's *Les Fous de Bassan*", *Québec Studies*, 4 (1986), 170-83.
- Slott, Kathryn. "Submersion and Resurgence of the Female Other in Anne Hébert's *les Fous de Bassan*", *Québec Studies*, 4 (1986), 158-69.
- . "Repression, Obsession, and Re-emergence in Hébert's *Les Fous de bassan*", *American Review of Canadian Studies*, 17:3 (1987), 297-307.

———. "From Agent of Destruction to Object of Desire: The Cinematic Transformation of Stevens Brown in *Les Fous de bassan*", *Québec Studies*, 9 (Fall/Winter 1989-90), 17-28.

Stephan, Andrée. "Le regne de l'eau dans *Les Fous de bassan* d'Anne Hébert", *Études canadiennes/Canadian Studies*, 27 (1989), 115-22.

B. Comptes rendus

Brochu, André. "Anne Hébert: *Les Fous de Bassan*." *Livres et auteurs québécois*, (1982), 54-6.

Cossé, Laurence. "Anne Hébert: *Les Fous de Bassan*", *La Nouvelle Revue Française*, 361 (1 février 1983), 130-2.

Garneau, René. "Les Fous de Bassan", *Écrits du Canada français*, 47 (1983), 177-81.

Green, Mary Jean. (Untitled), *French Review*, 56:6 (May 1983), 978-9.

Lamy, Suzanne. "Le roman de l'irresponsabilité", *Spirale*, 29 (novembre 1982), 2-3.

Martel, Reginald. "À la très douce mémoire de l'innocence brisée", *La Presse* (Montréal), (samedi 11 septembre 1982), C-3.

Mélançon, Robert. "Ce qui est sans nom ni date", *Liberté*, 145 (février 1983), 89-93.

Séjour, Laurence. "De l'envoutement à la folie ou l'univers dualiste de Griffin Creek", *Critique*, 430 (mars 1983), 242-7.

Sirois, Antoine. "Bible, Mythes et *Fous de Bassan*", *Canadian Literature*, 104 (Spring 1985), 178-82.

Wauthier, Jean-Luc. "Anne Hébert: *Les Fous de Bassan*", *Revue générale*, 1 (janvier 1983), 90-3.